



HAL
open science

Guerre et presse : la première guerre sino-japonaise (1894-1895) vue par la presse française

Gabriel Roger-Margueritat

► **To cite this version:**

Gabriel Roger-Margueritat. Guerre et presse : la première guerre sino-japonaise (1894-1895) vue par la presse française. Histoire. 2019. dumas-02504114

HAL Id: dumas-02504114

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02504114>

Submitted on 10 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Guerre et presse : La première guerre sino-japonaise (1894-1895) vue
par la presse française.



Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire

Parcours : Histoire culturelle, politique et des échanges internationaux du Moyen Âge à nos jours

Sous la direction de M. Sylvain Venayre

Année universitaire 2018-2019

Gabriel Roger-Margueritat

Guerre et Presse : La première guerre sino-japonaise (1894-1895) vue
par la presse française

Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire

Parcours : Histoire culturelle, politique et des échanges internationaux du Moyen Âge à nos
jours

Sous la direction de M. Sylvain Venayre

Année universitaire 2018-2019

Déclaration sur l'honneur de non-plagiat

Je soussigné(e) : Roger-Margueritat Gabriel déclare sur l'honneur :

- être pleinement conscient(e) que le plagiat de documents ou d'une partie d'un document publiés sur toutes formes de support, y compris l'Internet, constitue une violation des droits d'auteur et un délit de contrefaçon, sanctionné, d'une part, par l'article L335-2 du Code de la Propriété intellectuelle et, d'autre part, par l'université ;

- que ce mémoire est inédit et de ma composition, hormis les éléments utilisés pour illustrer mon propos (courtes citations, photographies, illustrations, etc.) pour lesquels je m'engage à citer la source ;

- que mon texte ne viole aucun droit d'auteur, ni celui d'aucune personne et qu'il ne contient aucun propos diffamatoire ;

- que les analyses et les conclusions de ce mémoire n'engagent pas la responsabilité de mon université de soutenance ;

Fait à : Grenoble

Le : 28/08/2019

Signature :

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier M. Sylvain Venayre, qui a accepté et m'a proposé de travailler sur ce sujet. Son savoir et son expérience m'auront été très utiles et enrichissants tout au long de cette année.

Je remercie également grandement M. Ken Daimaru, qui a accepté de m'aider et soutenu durant la réalisation de ce mémoire, et dont les références nombreuses m'auront grandement aidé.

Je tiens à remercier tous mes pairs en première année de recherche et personnes avec qui j'ai pu échanger concernant nos sujets respectifs. Avoir cette chance est précieux et m'a beaucoup apporté dans la réalisation de ce travail.

Enfin, je remercie du fond du cœur, qui m'aura soutenu et supporté tout au long de cette année, aussi bien dans les bons moments que ceux de doute et mes radotages. Mes parents pour leur soutien également, leurs conseils avisés et pour la relecture de ma présente œuvre.

Sommaire

<u>CHAPITRE 1 – LA PRESSE : VECTEUR D'INFORMATIONS SUR LE CONFLIT.....</u>	<u>16</u>
<u>La presse en 1894 : De la massification des tirages à la réinvention du concept d'information.....</u>	<u>16</u>
<u>La chronique et ses spécificités.....</u>	<u>19</u>
<u>CHAPITRE 2 – LE REPORTAGE DE GUERRE ET LA PREMIÈRE GUERRE SINO-JAPONAISE.....</u>	<u>23</u>
<u>État des lieux : Le reportage de guerre à la veille du conflit.....</u>	<u>23</u>
<u>Bigot et le reportage photographique : Une guerre comme cas d'école pour les reporters ?.....</u>	<u>27</u>
<u>Raoul Charles Villetard de Laguérie : Le parcours d'un reporter de guerre en Extrême-Orient.....</u>	<u>34</u>
<u>CHAPITRE 3 – LES PHÉNOMÈNES DE L'INFORMATION PROPRES AU PREMIER CONFLIT SINO-JAPONAIS</u>	<u>38</u>
<u>Qui s'intéresse à la guerre ? : Les spécificités du conflit et leur retranscription dans la presse française.....</u>	<u>38</u>
<u>La question de la véracité du reportage français : Vers l'apparition du reportage-feuilleton ?.....</u>	<u>41</u>
<u>CHAPITRE 4 – L'OPINION PUBLIQUE FACE À LA GUERRE-SINO-JAPONAISE : SUIVRE LE CONFLIT DANS LA PRESSE EN 1894-1895</u>	<u>46</u>
<u>Des prémices aux premières victoires japonaises : Entre spectacle, scepticisme et fascination (juillet-septembre 1894).....</u>	<u>46</u>
<u>Le Japon triomphant et la Chine en déclin : Vers une dichotomie entre la civilisation et la barbarie (septembre-décembre 1894).....</u>	<u>51</u>
<u>Une paix difficile et l'entrée en scène des puissances européennes (décembre 1894-juin 1895)</u>	<u>56</u>
<u>CHAPITRE 5 – LA FRANCE FACE À UN CONFLIT SYMÉTRIQUE NON-EUROPÉEN : QUELLES LEÇONS EN TIRER ?.....</u>	<u>63</u>
<u>La première guerre-sino-japonaise, l'Europe et les nouveautés technologiques militaires : Entre expectations et apports stratégiques.....</u>	<u>63</u>
<u>Une appréciation paradoxale : La première guerre-sino-japonaise comme une « Petite Guerre » ?.....</u>	<u>69</u>
<u>CHAPITRE 6 – LA PREMIÈRE GUERRE-SINO-JAPONAISE COMME LE CATALYSEUR DE L'OPPOSITION DE DEUX MODÈLES : LE JAPON CIVILISÉ ET LA CHINE BARBARE.....</u>	<u>73</u>
<u>La guerre comme un biais pour devenir une puissance civilisée ?.....</u>	<u>74</u>
<u>Faire du rapport à la violence de guerre un critère de civilisation</u>	<u>78</u>
<u>L'hypothétique alliance sino-japonaise : Vers la matérialisation des craintes européennes.....</u>	<u>82</u>

Introduction

« Une certaine incertitude continue à planer sur les opérations militaires et navales entre la Chine et le Japon. C'est à quoi, du reste, il fallait s'attendre. L'éloignement du théâtre de la guerre, la difficulté d'obtenir pour des correspondants étrangers l'accès des armées en présence, les habitudes assez particulières de la stratégie et aussi de l'historiographie de ces peuples lointains, toutes ces circonstances réunies ne permettront guère aux lecteurs des gazettes occidentales de goûter cette fois-ci encore le plaisir d'un spectacle – et quel spectacle ! – dans un fauteuil, comme à l'occasion des dernières guerres européennes¹».

La lecture de ce paragraphe que l'on trouve en première page dans les colonnes du *Temps*, le 7 août 1894, relève un double intérêt. Le premier étant celui des français de la fin du XIX^{ème} siècle, suivant le conflit sino-japonais et ses démêlés par le biais de la presse, ainsi que la manière dont celui-ci est nourri par l'information et sa provenance. Tout ceci intéresse le lectorat, ce qui nous dirige au second intérêt, qui est le notre, celui de l'historien, qui tend à étudier l'intérêt des français pour le conflit, comprendre sa construction afin de mieux saisir comment les contemporains se représentaient la guerre, s'imaginaient une guerre entre puissances asiatiques à l'aune du XX^{ème} siècle.

L'année 2018 apparaît comme une année hautement symbolique dans le cadre des relations franco-japonaises, relations à la fois culturelles et politiques mais également dans le cadre de l'intérêt que la France porte pour le Japon. En effet, il y a 160 ans en octobre 1858 était signé le *Traité d'amitié et de commerce entre la France et le Japon*, ouvrant les relations diplomatiques et commerciales entre les deux nations. Cet anniversaire, couplé avec le 150^{ème} anniversaire de la Restauration Meiji, fut célébré par le biais d'un événement culturel, *Japonismes 2018*, incluant des projections cinématographiques, des pièces de théâtres ainsi que des expositions et ce dans toute la France. Tout ceci est directement lié au ministère des affaires étrangères français. La revue *Histoire* a publié un dossier entier traitant de l'ère Meiji faisant la première page du numéro de septembre 2018, dans lequel Pierre-François Souyri, spécialiste français de l'histoire du Japon, a fortement contribué². L'étude d'un des nombreux exemples de ces expositions, *Des Samouraïs au Kawaii : Histoire croisée du Japon et de l'Occident*, disponible jusqu'en juin 2019 au Musée Dauphinois de Grenoble, fait apparaître la

¹« La Guerre Sino-Japonaise », *Le Temps*, 7 août 1894.

² *L'Histoire*, n°451, septembre 2018, 98 p.

volonté de souligner la longue durée de la proximité culturelle franco-japonaise et de mettre en avant l'aspect culturel japonais, en particulier avec le mouvement du japonisme, ayant marqué la deuxième moitié du XIX^e siècle avec les romans du célèbre romancier Pierre Loti ou encore les peintures de Van Gogh. On pose la question d'un second japonisme depuis la fin du XX^e siècle, avec l'exportation de la culture japonaise en France³. En somme, la promotion de l'exotisme culturel japonais se fait au détriment de l'aspect impérialiste du Japon des XIX^e-XX^e siècles et de son armée, qui ne sont que peu traités. Ceci n'est toutefois pas complètement étranger au champ historiographique français du Japon et de l'armée japonaise.

En 1992, l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales crée la revue pluridisciplinaire *Cipango*, afin de créer une revue spécialisée dans les études japonaises⁴. Dans son quinzième numéro datant de 2008, les éditorialistes soulignent la tendance « exotisante » de l'historiographie française, et cherchent à réhabiliter une analyse historique de la violence, et du phénomène guerrier en Asie Orientale et relèvent les lacunes historiographiques à ce niveau⁵. L'un des articles tend par exemple à insérer la colonisation japonaise dans le système colonial mondial, dans la lignée des *post-colonial studies*. Ce numéro traite toutefois de ces phénomènes à partir des années 1930 avec le début de ce qui est appelé « la Guerre de l'Asie », qui débute en 1931 en Mandchourie. Or, ici, le premier conflit sino-japonais de 1894-1895 n'est pas du tout traité, bien que ce soit à partir de celui-ci que la colonisation japonaise prend forme. Ce conflit est en effet l'expression de nombreux bouleversements politiques et diplomatiques en Extrême-Orient à cette époque. Prenant ses racines dans un différent sino-japonais concernant les clauses du Traité de Tientsin signé par les deux puissances en avril 1885⁶, le conflit voit une victoire totale du Japon, s'achevant par le passage des îles Pescadores et de Taïwan, une lourde indemnité de guerre équivalente à 500 millions de francs d'époque, mais surtout la fin de la suzeraineté chinoise sur la Corée.

Du 1^{er} août 1894, date de déclaration de guerre du Japon à la Chine, au 17 avril 1895, date de signature du traité de paix de Shimonoseki, la presse française relaie avec un mélange d'admiration et d'étonnement les victoires japonaises, en particulier celles du fleuve Yalu à la mi-septembre 1894 et du siège de Port-Arthur en novembre 1894. Pour la première fois, les nations occidentales tirent des leçons d'un conflit se déroulant entre puissances asiatiques, parti-

³ <http://www.musee-dauphinois.fr/3946-des-samourais-au-kawaii-histoire-croisee-du-japon-et-de-l-occident.htm>, visité le 17 janvier 2019 à 17h48.

⁴ <https://journals.openedition.org/cipango/992>, visité le 27 février 2019 à 15h44.

⁵ *Cipango*, 15 | 2008, 309p. Ici, c'est l'avant-propos qui nous intéresse.

⁶ S. C. M. Paine, *The sino-japanese war of 1894-1895 : Perceptions, power and primacy*, Cambridge, CUP, 2003, p. 59.

culièrement dans le cadre de la guerre navale⁷. Le Japon devient alors la grande puissance en Extrême-Orient à la place de la Chine et commence à entrer dans le jeu des puissances. Les contemporains français du conflit ont suivi tout ceci de près, jusqu'à la Triple Intervention d'avril-mai 1895 où la France joue un rôle de premier plan aux côtés de son allié russe et de l'Allemagne afin de maintenir ses intérêts en Extrême-Orient. La presse française faisant office de lien entre le conflit et les français.

Le phénomène de lacune historiographique français mentionné plus haut concernant le manque d'écrits visant à traiter dans sa globalité le conflit sino-japonais, ne concerne pas uniquement la revue *Cipango*, mais s'étend à l'ensemble du champ historiographique de l'histoire de l'Asie Orientale. On trouve, ça et là, de discrètes mentions au conflit dans des ouvrages plus généraux, ou spécialisés dans d'autres thèmes⁸.

L'historiographie anglo-américaine traite quant à elle, le sujet depuis les années 1970. En effet, deux articles parus dans la revue *Journalism Quarterly* en 1973 font office de précurseurs⁹. Outre leur intérêt intrinsèque à notre sujet, car traitant du premier conflit sino-japonais, ces deux articles tendent à étudier le rapport entre la presse américaine et l'opinion publique américaine, par le biais du massacre de Port-Arthur,¹⁰ sur lequel nous reviendrons.

Leur analyse, bien qu'ancienne et revêtant en certains points un aspect simplement narratif, permet de soulever plusieurs points intéressants. Dans un premier temps, l'attrait du public américain pour le conflit sino-japonais, le fort sentiment pro-japonais régnant aux États-Unis avant et durant le conflit, l'opposition entre le Japon et la Chine, le premier incarnant la modernité, la civilisation et le changement, le second incarnant la barbarie et la stagnation, mais surtout le rôle qu'a joué la presse américaine dans ces appréciations¹¹. Cette presse alors en pleine expansion, voit le conflit faire office de terrain d'expérimentation concernant le reportage de guerre, les reporters recherchant le caractère sensationnel du *scoop*, par le biais de l'exagération à des fins commerciales¹². Il est également intéressant de relever le fait que dans

⁷ *Ibid*, p. 7.

⁸ Les mentions les plus récentes concernant la première guerre sino-japonaise apparaissent dans l'ouvrage de l'historien Ken Daimaru, spécialiste de la médecine militaire japonaise fin XIX^e siècle-début XX^e siècle. Il traite dans sa thèse *Préserver la santé des armées dans le Japon moderne : La médecine militaire face à la guerre russo-japonaise* parue en 2017 l'aspect de la « balle humanitaire » et son étude par les japonais durant le conflit, ainsi que les apports de celui-ci en terme de médecine militaire du point de vue japonais, et plus largement, occidental.

⁹ L'ensemble des ouvrages écrits sur la première guerre sino-japonaise rédigés au lendemain du conflit et du conflit russo-japonais mentionnés dans le volet « Bibliographie » du présent écrit, sont bien entendus considérés comme des sources et non de la bibliographie.

¹⁰ Jeffrey M. Dorwart, « James Creelman, the New York World and the Port Arthur Massacre », *Journalism Quarterly*, 1973/4, (n°50), 1973, p. 697-701 ; Thomas. L Hardin, « American Press and Public Opinion in the First Sino-Japanese War », *Journalism Quarterly*, 1973/1, (n°50), 1973, p. 54-59.

¹¹ Thomas L. Hardin, « American Press and Public Opinion in the First Sino-Japanese War », op.cit, p. 54.

¹² Jeffrey M. Dorwart, « James Creelman, the New York World and the Port Arthur Massacre », op.cit, p. 698.

son article, Thomas L. Hardin évoque très brièvement l'opinion publique russe, allemande et française en quelques lignes, sans renvoi de note, en relevant leur dénonciation de l'impérialisme et de l'expansionnisme japonais après la traversée du fleuve Yalu par les forces armées japonaises à la fin octobre 1894, opposant cette idée à la perpétuation du sentiment pro-japonais américain¹³. Il faut attendre 1994, puis 2003, afin de trouver des ouvrages généraux sur le sujet¹⁴. De ces deux ouvrages, le second nous intéresse tout particulièrement. En effet, l'auteur reprend dans son ouvrage les thèmes de l'opinion publique et de la presse, traités dans le *Journalism Quarterly* de 1973, en élargissant son étude aux presses européennes, particulièrement la presse britannique, plus active dans le monde de par sa mainmise sur les réseaux d'informations et l'immensité de son emprise sur le monde, autant coloniale que commerciale. L'aspect de presse française est traité, mais uniquement de manière partielle, servant le plus souvent à étayer les démonstrations de l'auteur sur les événements du conflit. Le présent ouvrage a donc également pour but d'explorer le regard de la presse française afin de combler ce manque de recherches sur ce sujet.

Plusieurs questions émergent de ces constats : pourquoi un tel intérêt pour la presse ou l'opinion publique occidentale face à la première guerre sino-japonaise ? Pourquoi l'historiographie s'est penchée en premier sur ces questions ? Un tel sujet de recherche présente des intérêts non-négligeables. La fin du XIX^e siècle marque en effet un âge d'or important de la presse partout en occident, qui s'opère grâce à de nouveaux apports technologiques mais également socio-culturels. Ceux-ci, couplés à d'autres nouveautés comme le télégraphe ou la démocratisation du bateau à vapeur, permettent de s'informer de plus en plus loin et de plus en plus vite. La perception du temps et de l'espace en est elle-même bouleversée au XIX^e siècle, le monde entier devenant désormais accessible. Ceci se couple également aux mutations propres à la guerre en elle-même et à la manière dont celle-ci est faite, mais également appréhendée. Contrairement au XVIII^e siècle, marqué par une quasi non-interruption des guerres se déroulant sur le sol européen, les guerres au XIX^e siècle demeurent bien plus rares en Europe¹⁵. Dans le cadre de la colonisation, les européens déplacent la guerre hors d'Europe. Avec elle, l'intérêt pour la guerre se déplace également, impliquant une manière nouvelle de se représenter la guerre de par la distance à laquelle elle se produit, mais égale-

¹³ Thomas L. Hardin, « American Press and Public Opinion in the First Sino-Japanese War », op.cit, p. 57.

¹⁴ Steward Lone, *Japan's First Modern War: Army and Society in the Conflict with China, 1894–1895*, New York, St. Martin's Press, 1994, 222p ; S. C. M. Paine, *The sino-japanese war of 1894-1895 : Perceptions, power and primacy*, Cambridge, CUP, 2003, 412p.

¹⁵ On peut tout de même citer les guerres d'unification italienne et allemande, la guerre de Crimée ou encore la guerre russo-turque en 1877-1878.

ment de par les différents peuples et cultures auxquels les européens font face. La notion d'altérité et de ses représentations sont donc au centre de notre étude.

Avec l'éloignement du théâtre des conflits, qui quittent le sol européen pour s'opérer en dehors de celui-ci, émerge une nouvelle forme de représentation de la guerre.

Enfin, il convient également de prendre en compte l'importance de l'apparition de nombreuses nouveautés en terme d'armement au XIX^{ème} siècle. Ceci conduit au phénomène du *Weapon Gap*, désignant le summum d'écart technologique militaire entre les européens et le reste du monde. Notre sujet d'étude se situe précisément au moment où cet écart est le plus fort en terme d'armement. Tout ceci montre bien que le premier conflit sino-japonais se situe au croisement de plusieurs tendances au XIX^{ème} siècle qui justifient une telle étude, mais également son insertion au sein de plusieurs courants historiographiques.

De cela se dégage naturellement le champ historiographique de la guerre, en plus de ce qui a été cité plus haut concernant les innovations en terme d'armement. Le conflit se situant précisément dans une période charnière dans la manière de faire la guerre moderne, il convient d'étudier la manière dont les journaux racontent la guerre, la manière dont les soldats se battent sur le front et l'apport des nouveaux armements dans la manière de se battre. S'ajoute à cela la mise en perspective par les français des armées japonaises dites modernes et occidentalisées, aux armées chinoises, obsolètes. La manière dont les français perçoivent ceci au travers des colonnes des quotidiens est également au cœur de notre étude. Dans les années 2000, l'historien Victor Davis Hanson fait paraître l'ouvrage *Carnage et Culture : Les grandes batailles qui ont fait l'Occident*. Cet ouvrage, qui suit *Le modèle occidental de la guerre*, même auteur, paru dans les années 1990, émet l'hypothèse selon laquelle l'occident, depuis l'Antiquité Grecque, a installé sa domination sur le monde grâce entre autre, à son modèle guerrier basé sur la discipline, et le format bataille rangée guerre de siège¹⁶. Cette étude tend à confronter ce modèle, dont une grande partie des représentations européennes de la guerre proviennent, au premier conflit sino-japonais. L'intérêt provient du fait que si les armées sino-japonaise tendent à occidentaliser leurs armées afin d'égaliser les armées européennes, en terme d'armement et de stratégie, ces deux nations ne sont pas de culture européenne. Ceci a un impact fondamental sur la manière dont les européens se représentent cette guerre.

Cette perception française du conflit s'explique également en vue de sa nature. En effet, si le XIX^{ème} siècle apparaît comme une période de paix relative en Europe, ceci n'empêche pas les européens de s'intéresser de près aux guerres lointaines. Dans son ouvrage *Les grands reporters : Les débuts du journalisme moderne* paru en 2005, Marc Martin semble

¹⁶ Victor Davis Hanson, *Carnage et Culture : Les grandes batailles qui ont fait l'Occident*, Paris, Flammarion, 2010 (2^{ème} édition), 593p

montrer que les européens, par le biais du reportage de guerre, s'intéressent particulièrement aux conflits coloniaux qui mettent en scène leur propre nation, comme c'est le cas par exemple de l'expédition française à Madagascar en 1895, abondamment mentionnée dans ma presse en même temps que la première guerre sino-japonaise. De plus, le lectorat s'intéresse également aux conflits mettant aux prises des puissances européennes, comme ce fut le cas des différents conflits dans les Balkans dans les années 1870, la guerre hispano-américaine de 1898 mais surtout de la guerre russo-japonaise de 1905, où près de 12 reporters de guerre quittent la métropole afin de suivre le conflit du côté russe et japonais¹⁷. Les raisons de ces intérêts sont diverses, diplomatiques (la Russie est l'alliée de la France depuis 1891) mais aussi de proximité géographique et idéologique (idée du vieux continent européen chrétien...). Mais qu'en est-il d'un conflit mettant aux prises deux puissances asiatiques entre elles, faisant du conflit un conflit non-européen et non-colonial ?

De plus, il conviendra d'étudier au travers du conflit la manière dont les français se représentent « l'Autre », à savoir les chinois ainsi que les japonais ou la Corée en tant qu'état, mais également la manière dont est ressentie et racontée la violence de guerre dans les journaux, en s'appuyant sur le discours français du massacre de Port-Arthur, en s'appuyant par exemple des travaux de Luc Boltanski, qui met en avant l'idée qu'un spectateur qui fait face à une forme de souffrance se doit d'agir face à elle. Ne pouvant le faire directement, il peut alors transmettre aux autres la manière dont il a souffert, afin de les persuader, lui permettant alors d'agir¹⁸. Ce travail a pour but de savoir si durant ce premier conflit sino-japonais, la presse cherche ou non à faire ressentir cela à ses lecteurs.

Tout ceci ne peut s'appréhender sans une insertion du sujet dans le champ historiographique de l'histoire des circulations, et ce pour plusieurs raisons.

Dans un premier temps du point de vue du journalisme et de l'information, afin d'étudier dans un contexte français d'« âge d'or » de la presse marqué par une hausse très importante des tirages de journaux, comment l'information sur le conflit transite, de sa source aux colonnes des journaux. Outre les dépêches issues d'agences de presse étrangères, le conflit voit en effet l'envoi de cinq reporters de guerre issus de divers journaux français pour *le Figaro*, *Le Temps*, *L'Illustration* et *Le Monde Illustré* se rendant sur le théâtre du conflit auprès de l'état-major japonais ou au Japon afin de renseigner le lectorat des événements se déroulant en Corée et en

¹⁷ Marc Martin, « Les grands reporters français durant la guerre russo-japonaise », *Le Temps des Médias* 1/2005 (n°4), p 23.

¹⁸ Luc Boltanski, *La souffrance à distance : Morale humanitaire, médias et politique*, Paris, Éditions Métailié, 1993, p. 9.

Chine. Ces informations de guerre apparaissent sous forme de lettres rédigées par les correspondants ainsi que des gravures tirées de photographies prises par le correspondant. Il conviendra alors d'étudier l'impact du temps que met cette information à se retrouver dans les colonnes des journaux, soit entre 3 et 5 semaines, et pourquoi ce temps est si long. En outre, il sera possible d'étudier, dans le cadre des circulations, les apports ou non du conflit pour les européens du point de vue militaire, dont l'exemple de la balle humanitaire développé par Ken Daimaru.

Afin d'être en mesure d'effectuer ces travaux, j'ai constitué un corpus de sources de cette manière.

La presse française me semblait être le point central de mon corpus pour plusieurs raisons. D'abord, l'abondance de documentation en émanant, les quotidiens paraissant tous les jours et les illustrés toutes les semaines et les revues tous les mois. De plus, la priorisation d'une étude de la presse écrite française est également due au fait que peu d'écrits annexes existent, comme par exemple des romans, des pièces de théâtres ou autres existent sur ce conflit. A ceci s'ajoute la volonté d'étudier une presse, qui, à la fin du XIX^{ème} siècle, se situe dans une importante phase de mutations internes. Ces mutations concernent par exemple la mise en avant de l'information instantanée, ce qui conduit à privilégier les nouvelles de l'étranger. La presse va même jusqu'à revendiquer incarner l'opinion publique et ses sentiments. *Le Matin* se revendique « acteur du bien public »¹⁹. C'est cette volonté qu'il convient selon moi d'étudier dans le cadre de la première guerre sino-japonaise, essayer d'extraire du discours composé par la presse française les représentations françaises du conflit et de ses acteurs.

J'ai également ajouté à mon corpus constitué de journaux des ouvrages publiés entre 1896 et 1918 en lien avec le conflit et ses annexes ou bien le Japon et la Chine, rédigés pour la plupart par les correspondants de guerre s'étant rendus sur le théâtre du conflit, à savoir Villetard de Laguérie pour le *Temps*, Ganesco pour le *Figaro* et Bigot pour le *Monde Illustré*. Ces ouvrages de natures diverses, ont été rédigés à posteriori du conflit²⁰ afin d'éclairer la situation géopolitique en Extrême-Orient puis le conflit russo-japonais de 1905 par des acteurs directs en politique ou dans la presse française entre les années 1890 et 1910. Par exemple, le reporter Raoul Villetard de Laguérie, officiant pour *Le Temps* lors du conflit sino-japonais, est sol-

¹⁹ Dominique Kalifa, Philippe Régner, Marie-Eve Thérénty (dir), *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2011, p. 267.

²⁰ Dans l'ordre chronologique : Raoul-Charles Villetard de Laguérie, *La Corée, indépendante, russe ou japonaise*, Paris, Hachette, 1898, 302p ; Amédée-Baillet De Guerville, *Au Japon*, Paris, Alphonse Lemerre, 1904, 284p ; G. Bigot (dessin), Fernand Ganesco, *Japonettes*, Saigon, Aude, 1905, 54p ; Raoul-Charles Villetard de Laguérie, *Trois mois avec le maréchal Oyama : Les raisons de la victoire*, Paris, Hachette, 1905, 336p.

licité par le journal *Le Petit Journal* en 1904 afin de couvrir la guerre russo-japonaise grâce à son expérience acquise en Extrême-Orient lors de la guerre sino-japonaise et en Indochine²¹. On y trouve toutefois de nombreuses informations sur le conflit et leur appréhension par ces journalistes. Les autres ouvrages comptent des ouvrages rédigés par des diplomates sur le conflit et sur le droit international du conflit, pratique courante dans le cadre des conflits prenant part à la charnière des XIX^{ème} et XX^{ème} qu'il convenait d'intégrer pour cette raison au corpus. L'un d'entre eux, *Japonettes*, m'a semblé particulièrement intéressant. S'agissant d'une réédition que j'ai préféré à l'ouvrage original de 1895 car réintroduit par Georges Bigot, il présente une critique de l'art japonais à l'époque du japonisme, dont certaines œuvres représentent des militaires japonais. La critique se construit dans certains cas avec des *topos* de l'époque sur le soldat japonais au lendemain du conflit sino-japonais.

Concernant les journaux, j'ai choisi de privilégier les formes du quotidien, du journal illustré ainsi que de la revue, très en vogue fin XIX^{ème} siècle et tirés à de très nombreux exemplaires. Ceci assure alors une forme de diversité à mon corpus. De plus, les journaux illustrés permettaient une étude passant également par l'image.

Concernant les quotidiens, j'en ai choisi deux, à savoir *Le Temps* et *Le Figaro*. Bien que n'étant pas les journaux tirant au plus grand nombre de numéros entre 1894 et 1895 (quelques dizaines de milliers d'exemplaires pour le *Figaro* fin XIX^{ème} contre plusieurs millions d'exemplaires quotidiens pour *Le Petit Journal* à son apogée à la veille de la Première guerre mondiale), ces journaux d'avant-garde ont l'avantage de proposer plusieurs types d'informations concernant le conflit. Ils sont en effet les deux seuls quotidiens à avoir envoyé des reporters de guerre pendant le conflit, à avoir publié des chroniques sur celui-ci, écrites par des chroniqueurs spécialisés, ainsi que des dépêches, uniques publications sur le conflit de certains quotidiens durant celui-ci. Cette différence de qualité d'information s'explique peut-être par la différence de lectorat, *Le Temps* et *Le Figaro* étant des journaux plus chers (20cts pour un numéro du *Figaro* contre 5 cts pour la plupart des autres) prisés par une certaine forme d'élite sociale, friande d'informations d'échelles internationales, dont le *Temps* se réclame être un grand pourvoyeur. De plus, ce genre d'informations est orienté avec plus de parti pris, ce qu'il conviendra d'étudier. Ces journaux, souvent à la pointe de la nouveauté au cœur des publications journalistiques françaises²², cherchent possiblement à maintenir cette exclusivité. L'envoi de reporters de guerre afin de couvrir la première guerre sino-japonaise

²¹ Marc Martin, *Les grands reporters : Les débuts du journalisme moderne*, Paris, Audibert, 2005, p. 68

²² A titre d'exemple, comme l'a montré Marc Martin, les premiers reporters de guerre français officient pour *Le Figaro* et *Le Temps*.

peut être une tentative allant dans ce sens. Ce travail cherche également à le montrer. Toutefois, je n'ai pu me procurer les numéros du *Temps* des mois d'octobre et de novembre 1894, ceux-ci n'étant pas disponible sur *Gallica* ou sous format physique dans la région. Pour ce qui est des journaux illustrés, j'ai choisi *L'Illustration* ainsi que *Le Monde Illustré* car ces deux journaux ont également envoyé des reporters de guerre sur le théâtre du conflit. L'intérêt du *Monde Illustré* réside également dans le fait que le reportage est avant tout un reportage basé sur les images, photographies et croquis que le correspondant réalise sur le terrain, contrairement aux reportages sous forme de lettres des quotidiens. D'autres images sont également publiées durant le conflit, images que je souhaite analyser dans le cadre de mon travail.

Quant aux revues, je n'ai trouvé que peu d'articles traitant du conflit sino-japonais dans les sources. J'ai tout de même choisi ceux qui me paraissent pertinents dans le cadre de mon travail, dont certains proviennent d'une revue militaire.

Enfin, passer par la presse comme principal élément d'étude permettait de travailler sur l'un des catalyseurs importants de représentations au XIX^{ème} siècle. La diversité de nature des articles multiplie d'autant la manière d'écrire la guerre, mais également le point de vue d'auteurs.

Afin d'étudier ce sujet, il a fallu le borner chronologiquement. S'agissant d'un conflit s'étendant sur une période donnée, soit entre le 1 août 1894 et le 17 avril 1895, le bornage chronologique semble aisé. Toutefois, j'ai élargi ces bornes chronologiques entre fin-juin 1894 et mai 1895. La fin-juin 1894 marque en effet la date à laquelle le premier reporter, publié dans les colonnes du *Figaro*, écrit depuis le Japon. Bien que la guerre n'ait officiellement pas commencée, il nous renseigne sur les événements se déroulant en Corée, la révolte de Donghaks, cause du conflit, et alerte sur la probabilité grandissante d'un conflit à venir. Ses lettres, de par le temps long de l'information, ne sont publiées qu'à partir de la mi-août dans les colonnes du *Figaro*. On peut toutefois relever les premières chroniques qui apparaissent dans les colonnes du *Temps* et du *Figaro* à partir de début juillet 1894. Quant à mai 1895, c'est durant ce mois que l'on trouve les dernières mentions du conflit dans l'ensemble des journaux constituant mon corpus. Toutefois, les ouvrages cités plus hauts, bien qu'étant postérieurs à 1895, sont rédigés par des contemporains du conflit et traitent entièrement ou en partie de celui-ci.

En vue de l'ensemble de ces éléments, cette étude, centrée particulièrement sur la presse et les représentations françaises de la fin du XIX^{ème} siècle, a pour objectif d'utiliser le

premier conflit sino-japonais comme un objet historique afin de mieux comprendre la manière dont la presse de la fin du XIX^{ème} siècle a construit un discours sur une guerre lointaine ainsi que la manière dont celui-ci est ensuite véhiculé quotidiennement par le biais de journaux. De ce discours, agencé pour un lectorat bien précis, transparait les représentations, mais également l'intérêt d'une certaine catégorie sociale pour la guerre, ainsi que pour l'exotisme asiatique propre au XIX^{ème} siècle. L'objectif étant d'utiliser la couverture médiatique de cette guerre afin de mieux comprendre les représentations du public français sur la Chine et le Japon, ainsi que chercher à savoir si cette guerre sino-japonaise, si importante au niveau de la géopolitique extrême-orientale, a bouleversé les représentations françaises sur ces deux nations et leurs habitants, mais également sur la guerre et la manière de faire la guerre à l'aune du XX^{ème} siècle. Ce travail vise à montrer en quoi le traitement et l'intérêt français du premier conflit sino-japonais entre 1894 et 1895 révèle des mutations concernant les représentations françaises de la guerre et les représentations françaises de la Chine et du Japon. Ces représentations s'imbriquant et s'entre-influencent l'une et l'autre. Au cœur de ces représentations se trouvant l'application d'une forme de modèle européen de la guerre, guerre à la fois moderne et technologique appliquée à ce conflit, servant de terrain d'expérimentation. Ainsi qu'une évolution des représentations de la Chine et du Japon que le conflit vient précipiter alors.

Chapitre 1 – La presse : vecteur d'informations sur le conflit

De la massification des tirages à l'apparition du reportage de guerre, la presse française connaît durant tout le XIX^{ème} siècle une phase importante de mutation. Apparaissant en 1894 comme étant le seul média existant alors, c'est par ce biais que l'information est alors transmise durant le premier conflit sino-japonais. De la source de l'information à la colonne au sein des pages de la presse française que le lecteur détient entre les mains, de nombreuses étapes et péripéties adviennent, jouant alors sur l'information, sa qualité, sa rapidité de transmission. Ce chapitre prend ici dans un premier temps la presse française en 1894, afin de comprendre son fonctionnement lors du conflit, afin ensuite d'étudier les différentes formes d'articles transmettant l'information, comme la chronique ou la dépêche.

La presse française en 1894 : De la massification des tirages à la réinvention du concept d'information.

Age d'or. Cette expression qui caractérise bien la presse française entre les années 1880 et 1914. Dès 1972, l'historien Pierre Albert parle déjà d'« Apogée de la presse française » entre les années 1880 et 1914¹. Reprise, modifiée et utilisée par l'historiographie, cette expression mérite tout de même d'être étudiée. Pouvant paraître abusive, elle renvoie l'idée, outre que la presse écrite est à son apogée, que l'ensemble des facteurs la concernant évoluent en ce sens. A savoir une augmentation significative du lectorat, de nouveaux moyens techniques permettant de répondre à cette demande croissante de journaux, une plus grande hausse du nombre de quotidiens, une importante expansion économique ainsi qu'une diversification de l'activité journalistique². C'est donc au cœur de cette période que se déroule le premier conflit sino-japonais, sur laquelle il est important de revenir afin de bien cerner la manière dont celui-ci fut couvert.

Si l'année 1863 marque en France les débuts de la presse populaire avec la création du *Petit Journal*, c'est bien la loi du 29 juillet 1881 concernant la liberté de la presse qui contribue grandement à l'essor de la presse en cette fin du XIX^{ème} siècle, parallèlement au progrès de

¹ Michael Palmer, « L'âge d'or de la presse », *Le Temps des Médias* 2/2016 (n°27), p. 97.

² *Ibid.*, p. 97.

l'alphabétisation durant la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. Celle-ci, en totale rupture avec les idéaux impériaux du Second Empire, devait contribuer à la fondation et à l'enracinement du nouveau régime républicain en se voulant la plus libérale possible, parachevant les mesures prises depuis 1868 sous le Second Empire³. Parmi les décisions prises, la loi refonde entièrement le système dit de délits de presse en en supprimant la majeure partie. Ces délits comprenaient par exemple l'incitation à la haine à l'encontre du gouvernement, l'offense aux Chambres ou encore l'outrage à la République. Cette loi supprime également tout encadrement administratif concernant la création d'un nouveau journal. Il suffisait simplement de déclarer son intention de créer un nouveau journal, présenter un gérant et de déposer deux exemplaires. Chacun avait la possibilité de créer son propre journal comme il l'entendait⁴. De nombreux journaux sont alors créés à cette époque. En 1884 est fondé par le journaliste britannique Mark Edwards le quotidien *Le Matin*, ou encore en 1892 *Le Journal*, deux journaux dont les tirages ne font qu'augmenter jusqu'en 1914 et se revendiquant d'un style informatif renouvelé et mettant l'accent sur le reportage. Entre 1884 et 1900, le total des journaux en vente passe de près de 3000 à près de 7000⁵. Rien qu'à Paris, en 1870, on compte 36 quotidiens qui tirent à 1070000 exemplaires. En 1914, ce sont près de 80 quotidiens tirant à 5500000 d'exemplaires par jour⁶.

Cette importante hausse des tirages à cette époque est également le produit d'innovations technologiques qui rendent possible de tirer plus de journaux en moins de temps. Ceci est dû à l'avènement de la presse rotative à vapeur, apparaissant en Europe durant la première partie du XIX^{ème} siècle. La presse rotative fonctionne avec plusieurs cylindres : deux cylindres dits imprimants avec chacun un rouleau de pression et un rouleau encreur. L'impression se fait rouleau contre rouleau. L'avantage réside dans le fait que l'impression s'effectue sur de longues bobines de papier, là où les presses à réaction, dotées de platines, impriment elles feuilles par feuilles. Outre ce gain de temps significatif, il faut moins de personnel pour gérer les machines. Par exemple, dans le cadre du tirage du *Petit Journal*, il est nécessaire d'employer 90 ouvriers sur 10 presses à réaction afin d'imprimer 360000 exemplaires du journal en 3 heures, là où il faut seulement 4 presses à cylindres fonctionnant grâce à 28 ouvriers afin d'imprimer 432000 journaux dans le même temps. De ces machines, la première d'entre-elles est installée en France par le mécanicien Hippolyte Marinoni en 1866, permettant

³ D. Kalifa, P. Régner, M-E. Thérenty (dir), *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2011, p. 90

⁴ *Ibid.*, p. 91-93.

⁵ *Ibid.*, p. 264.

⁶ Claire Blandin, *Le Figaro : Deux siècles d'histoire*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 61.

d'imprimer les journaux *La Presse*, *Le Petit Journal* ainsi que le journal *La Liberté*⁷. En 1888, on compte plus de 150 presses rotatives dans toute la France, chiffre qui ne cesse d'augmenter par la suite. Apparaît également en 1889 la presse à rotatives couleur qui permet également l'essor de la presse illustrée. En résulte donc une importante hausse des tirages qui permet au prix des quotidiens de baisser et d'être acheté par les couches populaires.

L'ensemble de ces mutations concernant le fond de l'activité de presse concernent également sa forme, voyant le rapport à l'information se modifier également. Effectivement, parallèlement à l'importante hausse des tirages, un nouvel idéal de ce qu'est la modernité journalistique émerge. Celui-ci consiste en une réinvention complète du concept d'information, permis par tout un ensemble de nouvelles technologies qui limitent grandement le temps de l'information. Parmi ces technologies, le chemin de fer, qui se généralise dans toute l'Europe durant le XIXème siècle, ou encore le télégraphe, reliant l'Europe à l'ensemble du monde dès le début du XXème. Ces nouvelles technologies conduisent les contemporains à modifier leur perception du temps et à insérer un forme d'instantanéité à l'information qui n'existait pas auparavant. De fait, les rédactions se réorganisent et laissent de plus en plus de côté la forme traditionnelle des articles, comme la chronique et mettent en avant une forme d'article plus courte et plus partielle. De nouveaux services s'organisent au sein desquels l'information télégraphique devient centrale. Par exemple, *Le Petit Journal* crée en 1887 le « service des informations générales », où le nombre de journalistes augmentent considérablement et où le traitement de l'information s'accélère, afin d'en publier un maximum et ceci le plus vite possible⁸. Se développent également de manière parallèle les grandes agences de presse comme l'agence Havas, créée en 1835, qui à partir des années 1880, se spécialise dans les dépêches grâce à la mise en place d'un réseau télégraphique important qui lui permet de diffuser des nouvelles du monde entier. Ces dépêches se multiplient dans les colonnes des quotidiens français. Cette rubrique apparaît comme étant très courte, livrant les dernières nouvelles, parfois dès le lendemain de l'événement qu'elle raconte. De style télégraphique, leurs sources sont très diverses, en fonction de si le sujet traité est national ou traite de nouvelles de l'étranger. Par exemple, le 18 septembre 1894, dans sa rubrique *Nouvelles* insérée à sa rubrique *A l'étranger*, *Le Figaro* écrit, des suites de la bataille de Pyongyang du 15 septembre, soit 3 jours après :

Londres, le 17 septembre :

Les Japonais ont attaqué samedi, l'aube la position chinoise de Ping-Yang. Le combat a duré

⁷ Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Eve Thérénty (dir), *La civilisation du journal* [...] op.cit, p. 122-123.

⁸ *Ibid.*, p. 266-267.

plusieurs heures; enfin les Japonais ont pu surprendre les Chinois et ont enlevé la position par des attaques sur chaque flanc, attaques qui ont causé une panique parmi les Chinois. Les dépêches assurent que, sur vingt mille Chinois présents, seize mille ont été tués, blessés ou faits prisonniers. Les pertes des Japonais seraient seulement de trente tués et de 270 blessés. Les Japonais occupent Ping-Yang. Dans une seconde édition, *Le Times* confirme la nouvelle⁹.

Cet extrait de journal montre bien la manière dont sont construites ces nouvelles ainsi que l'information : ici, l'objectif est d'informer le lecteur, sans fioritures, des événements s'étant déroulés durant cette bataille trois jours auparavant, sans mettre en avant l'opinion du rédacteur comme c'est le cas des chroniques sur lesquelles nous reviendrons. De plus, comme l'a montré Marc Martin et cette dépêche, l'information concernant la guerre sino-japonaise dans la presse française provient en majeure partie de l'agence Reuter, grande agence de presse londonienne ainsi que du *Times*. L'Angleterre disposant alors en 1894 de la majeure partie du réseau de câbles télégraphique sous-marin du monde¹⁰. C'est ce genre d'informations que l'on retrouve dans l'ensemble des quotidiens français, qu'ils visent un public populaire ou aisé.

La phrase du journaliste Xavier Aubryet, décédé en 1880, en dit long sur ce nouveau rapport à l'information : « A bas les idées ! Vive l'information ! Voici la vraie gloire de notre époque. »¹¹.

La chronique et ses spécificités.

Malgré l'ensemble des mutations qui touchent la presse française dans le dernier quart du XIX^{ème} siècle, certains styles journalistiques antérieurs subsistent néanmoins, comme c'est le cas pour la chronique. Ce style journalistique, qui se développe durant les années 1830, mêle à la fois une vocation informative et littéraire. L'historienne Marie-Eve Thérenty, spécialiste dans le cadre des relations entre la littérature et la presse au XIX^{ème} siècle, cite un extrait de l'écrivain de Chambure datant de 1914, qui définit bien la chronique :

⁹ « Nouvelles : La Guerre en Corée », *Le Figaro*, 18 septembre 1894.

¹⁰ Marc Martin, « Les grands reporters français [...] op.cit, p 23.

¹¹ Dominique Kalifa, Philippe Régner, Marie-Eve Thérenty (dir), *La civilisation du journal [...] op.cit, p. 266.*

En un style souvent léger et humoristique, quelquefois grave, toujours vif, alerte et châtié, le chroniqueur touche à tout sans rien approfondir. Son art consiste à effleurer les questions, à improviser une causerie aussi ingénieuse et intéressante que possible sur n'importe quel sujet. [...] Tout lui sert de canevas, tout est matière à article. [...] Sans doute, pour résoudre les problèmes que ces questions soulèvent, les chroniqueurs ont soutenu – souvent par dilettantisme ou quelquefois pour étonner ou scandaliser le lecteur – les paradoxes les plus étranges et les opinions les plus bizarres. Mais, malgré tout, quelle idée juste que celle de tirer de tous les événements sociaux, un enseignement !¹²

De fait, on peut bien voir que le chroniqueur, journaliste éclectique de par la nature des sujets qu'il traite, se doit d'informer son lectorat en triant et sélectionnant ses informations et leurs sources, tout en utilisant certains procédés stylistiques et littéraires afin de l'amuser, le saisir. La chronique se distingue donc de la dépêche de par sa longueur, son style d'écriture recherché ainsi qu'une certaine forme de partialité dans la manière dont le chroniqueur traite le sujet de sa chronique. Ce chroniqueur, dans les débuts de la chronique dans les colonnes des journaux, se doit alors d'être sur le qui vive, recherchant toujours avec plus de rigueur l'information qui se doit de se retrouver quotidiennement dans les colonnes de la presse, rendant alors le travail de chroniqueur difficile¹³. Car c'est le chroniqueur lui-même qui recherche son information et la transforme en articles de presse. Toutefois, ce sont la chronique et son type d'information littéraire qui définissent alors le journalisme. En effet, par la manière dont celle-ci est composée, la chronique se destine initialement à un public lettré et éduqué, alors en mesure de déchiffrer et comprendre ces procédés. Ce lectorat, que l'on trouve au sein de l'aristocratie et de la bourgeoisie parisienne et de province, lisent donc les journaux anciens et nobles que sont d'abord *Le Figaro*, puis *Le Temps* ou encore *Le Journal des Débats* par exemple.

Avec les transformations du genre dans le cadre d'une démocratisation de la chronique au sein des journaux populaires, nombreux sont les chroniqueurs qui, de par la qualité de leur travail, parviennent à atteindre une renommée importante. Prenons l'exemple, dans le cadre de notre sujet de recherche, du chroniqueur Jacques Saint-Cère, journaliste au parcours atypique. Durant la première guerre sino-japonaise, celui-ci officie en tant que chroniqueur pour le journal *Le Figaro*, où il tient la chronique *A l'Étranger*, au sein de laquelle il traite les événements liés aux affaires étrangères, que ce soit en Europe comme dans l'ensemble du monde.

¹² Vicomte de Chambure, *A travers la presse*, Paris, Th. Fert, Abouy, 1914 dans : Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Eve. Thérenty (dir), *La civilisation du journal* [...] op.cit, p. 954.

¹³ Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Eve Thérenty (dir), *La civilisation du journal* [...] op.cit, p. 955.

Né à Paris le 9 novembre 1855, Jacques St-Cère, de son vrai nom Armand Rosenthal, est le fils d'un commerçant juif allemand qui émigre en France. Abandonnant sa nationalité allemande pour effectuer son service militaire en France, il vivote de petits larcins qui lui valent une condamnation de 13 mois de prison. Il a alors 24 ans. Afin d'éviter sa condamnation, il se rend en Allemagne afin de se faire passer pour un journaliste français venant étudier l'œuvre de Durer. En 1881, il rencontre en Allemagne un célèbre écrivain allemand tenant une revue nommée « Au Sommet » en français. Promettant un important soutien financier, il parvient à se faire accepter dans l'équipe rédactionnelle de la revue, et en moins d'un an, devient le rédacteur en chef de la revue. Après avoir escroqué l'écrivain et être devenu l'amant de sa femme, il ne retourne en France qu'en 1886, date à laquelle il édite l'ouvrage *L'Allemagne telle qu'elle est*, qu'il édite grâce à la mise en avant de sa connaissance de l'Allemagne. Il fait paraître son ouvrage en pleine crise boulangiste, profitant de cette vague germanophobe pour écrire un ouvrage insistant sur les stéréotypes du mauvais allemand. Ce livre, qui fut un succès, lui permit dès le même année de devenir journaliste au *Figaro*, où il récupère la chronique concernant la politique étrangère. En 1888, suite à un voyage en Allemagne, il épouse Anna Kalish, femme d'un dramaturge allemand. Celle-ci lui permet d'élargir son cercle de relations, et de vivre une vie de luxe en côtoyant l'aristocratie parisienne. A mesure que sa renommée grandit, il multiplie également ses collaborations à nombres de journaux réputés, comme *La Vie Parisienne* et même le *New York Herald*. Ses chroniques lui permettant de toucher près de 2300 francs par mois au *Figaro*, 600 francs par mois à *La Vie Parisienne*, ainsi que 2833 francs par mois au *New York Herald*¹⁴. Selon Pierre Michel, ceci correspondrait à 13 millions de francs gagnés par an en 1996. Ceci équivaldrait à 2660190 euros en 2018, selon les statistiques de l'INSEE¹⁵. Comme le montre ces statistiques, à l'instar des reporters de guerre, les chroniqueurs les plus célèbres et renommés de par leur travail voient leur rémunération augmenter.

Au moment des premiers heurts entre la Chine et le Japon, Jacques Saint-Cère officie donc encore en tant que chroniqueur dans les rangs du *Figaro*. L'étude de notre corpus permet de situer son premier article concernant les heurts de Corée au 3 juillet 1894, où il se questionne sur l'avenir de la situation qui s'envenime en Corée, si une guerre est ou non possible et ce que l'Europe a à gagner à voir une guerre se déclencher. A l'instar de ses confrères de journaux comme *Le Temps*, ou encore *L'Illustration*, son approche de certains thèmes reste similaire, sa

¹⁴ Pierre Michel, « Mirbeau, Jacques Saint-Cère et l'affaire Lebaudy », *Cahiers Octave Mirbeau*, (n°3), 1996, p. 1-2.

¹⁵ http://leparticulier.lefigaro.fr/jcms/c_57169/valeur-en-euros-des-francs-erosion-monetaire., visité le 28 juillet 2019.

manière diffère beaucoup des autres. C'est ce style qui semble également avoir fait sa renommée. En effet, Jacques St-Cère utilise afin de traiter les événements, un ton badin, rempli de jeux de mots, d'expressions ou encore de plaisanteries que l'on ne retrouve pas dans les lignes des chroniques du *Temps*. Par exemple, dans le numéro du *Figaro* datant du 23 avril 1895, Jacques St-Cère rédige un article concernant l'intention de la Russie, de la France et de l'Allemagne, d'intervenir diplomatiquement afin de revenir sur le traité de Shimonoseki, qui entérine définitivement la victoire japonaise sur la Chine. Rédigé 6 jours plus tôt, les trois puissances souhaitent revenir sur la cession par la Chine de la péninsule de Liaodong située en Mandchourie, au Japon, que la Russie juge trop proche de sa zone d'influence. Il écrit à ce propos, livrant alors au lecteur son analyse sur la question :

L'Europe considère qu'elle ne peut (...) permettre que le Japon prenne à l'avance des gages sur une proie que l'Europe voulait, sans l'avouer, partager un jour. Et elle veut sauver la Chine. Elle aurait mieux fait de s'y prendre plus tôt. Ce qu'il serait curieux de savoir, c'est si la Chine préfère être dévorée d'un coup par le Japon ou déchiquetée lentement par les puissances civilisatrices car, au fond, quoi qu'il arrive, la Chine reste vaincue et l'Europe ne fait rien pour rien, comme on l'a vu souvent¹⁶.

Cet extrait, qui mêle à la fois cynisme et une prise de position importante sur les événements récents, se voulant prédictive, en dit long sur la manière de faire des chroniqueurs, qui se démarquent donc par leur manière d'écrire. C'est cette manière d'écrire propre à chaque chroniqueur que le lecteur va apprécier ou non, participant à la renommée du chroniqueur.

¹⁶ « L'Europe et le Japon », *Le Figaro*, 23 avril 1895.

Chapitre 2 – Le reportage de guerre et la première guerre sino-japonaise

A l'instar d'importantes modifications concernant le journalisme au XIX^{ème} siècle, comme le développement de nouvelles formes d'articles comme la dépêche ou encore une démocratisation relative de la chronique, une nouvelle forme de journalisme apparaît et se développe durant la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. Le grand reportage, issu directement du fait divers, apparaît, en France, durant la seconde moitié des années 1870 lorsque les grands journaux comme *Le Temps* et *Le Figaro*, envoient des journalistes afin de couvrir les crises balkaniques des années 1876-1877 ou encore la révolte cubaine de 1875¹. L'historiographie² s'accorde toutefois à dire que le véritable acte fondateur du grand reportage apparaît en 1880 lorsque le journaliste du *Figaro* Pierre Giffard publie en 1880 le roman *Le Sieur de Va-Partout*, qui décrit et définit la pratique du grand reportage qui émerge alors, mais montre bien que le genre est encore en quête de légitimité au sein de la presse française. Mêlant collecte d'informations sur le terrain à la rédaction d'articles, la profession de grand reporter s'étoffe et se développe durant les années 1880-1890. Cette mécanique propre au grand reportage, se mêle alors à l'expansion des guerres coloniales à la même période ainsi qu'à la curiosité qui en découle grâce à une accessibilité du monde accrue. Ceci va donc permettre au reportage de guerre de se développer également, développement que ce chapitre tend à explorer. Ces précisions permettront dans un second temps d'étudier le parcours de reporters de guerre ayant couvert le premier conflit sino-japonais, pour enfin essayer de prouver si la couverture médiatique de la première guerre sino-japonaise a ou non, fait office de cas d'école dans le cadre du reportage de guerre.

État des lieux : Le reportage de guerre à la veille du conflit

Lorsque éclate le premier conflit sino-japonais en 1894, le grand reportage n'en est pas à ses débuts, et ce n'est pas un hasard si c'est dans le cadre de la guerre que celui-ci se développe. Matrice d'aventures et de sensations fortes pour le lecteur, mais aussi pour le

¹ Marc Martin, « Le grand reportage et l'information internationale dans la presse française [...], op.cit, p. 139.

² Les historiens comme Marc Martin ou Pascal Durand dans *La Civilisation du Journal* vont en ce sens.

reporter, le reportage de guerre apparaît en Grande-Bretagne lors de la guerre de Crimée entre 1853 et 1856, sous l'impulsion du journaliste William Russel, travaillant alors pour le *Times*. Reporter directement présent sur le champ de bataille, signant sa correspondance, publiée dans les lignes du *Times* sous la phrase « de notre envoyé spécial »³, William Russel se veut désormais comme un journaliste professionnel, comme le montre l'historien Phillip Knightley dès 1976 :

« La couverture de la guerre de Crimée par Russell et le *Times* signale le début d'un effort organisé, systématique, pour rendre compte des combats à la population civile du pays en guerre grâce à un reporter qui, lui, n'est pas un militaire. »⁴. Quant à la France, il faut attendre les années 1870, marquant l'envoi des premiers reporters de guerre par la presse, suivi de près de trois décennies, durant lesquelles le reportage de guerre s'impose dans les colonnes de la presse française et où la profession de reporter se formalise, à la fois en tant que profession mais également dans la manière de faire du reportage. En effet, la chute du Second Empire voit une importante forme de libéralisation de l'information de guerre. Pour la première fois, ce n'est plus le pouvoir en place qui détient le monopole de cette information, les journaux et leurs journalistes disposent de leurs propres sources, faisant du reportage l'avant-garde de la liberté de presse avant même les lois de 1881⁵, rejoignant la citation de Knightley plus haut. Ceci se corrèle avec la résurgence de conflits comme l'insurrection bosniaque contre l'empire Ottoman de 1875, mais surtout la guerre russo-turque en 1877-1878, que 6 reporters suivent pour les journaux *Le Temps*, *le Figaro* ou encore *Le Bien Public*⁶.

Suite à cela, les guerres européennes disparaissent momentanément de l'espace public, et la France des années 1880 se lance dans une importante politique de colonisation des suites de la défaite face à la Prusse bismarckienne qui voit son isolement sur la scène politique européenne. Les journaux nobles dont *Le Figaro* et *Le Temps* sont encore une fois à l'avant-garde et prennent conscience de l'intérêt que peuvent susciter ces conquêtes coloniales. En 1881, *Le Figaro* envoie Pierre Giffard, fervent défenseur du grand reportage qu'il défend dans son ouvrage *Le sieur va-partout* dès 1880, couvrir la colonisation de la Tunisie par la France. *Le Temps* envoie lui Henri de Lamothe, pionnier du genre de par son traitement de

³ Michael Palmer, « William Russel, du « travelling gentleman » au « special correspondent », 1850-1880, *Le Temps des Médias* 1/2005 (n°4), p 34.

⁴ *Ibid.*, p. 36.

⁵ Marc Martin, « Le grand reportage et l'information internationale dans la presse française (fin du XIXème siècle-1939) », *Le Temps des Médias* 1/2013 (n°20), p 140.

⁶ *Ibid.*, p. 139.

l'insurrection bosniaque de 1875. La presse française envoie également nombre de reporters suivre la colonisation française en Asie, comme l'expédition pour la conquête du Tonkin et de l'Anam entre 1883 et 1885⁷.

Toutefois en somme, il apparaît que la presse française se cantonne à envoyer ses reporters dans les zones d'influence coloniales françaises ainsi qu'en l'Europe. L'exemple du journal *le Temps* choisi par Marc Martin pour souligner ce cantonnement est particulièrement intéressant dans le cadre de notre sujet. En effet, lors de la révolte de Boxers en Chine entre 1899 et 1901, à la quelle la France participe, *le Temps* ne publie que des dépêches ainsi que des informations provenant de journaux étrangers. *Le Figaro* fait également la même chose⁸.

Parallèlement à l'affirmation du reportage de guerre comme genre journalistique bien précis au sein de la presse française, l'activité de reporter évolue également, dans le sens d'une professionnalisation pour le moins progressive. En effet, encore en 1876 aux moments des insurrections au sein de l'empire Ottoman, les reportages de guerre que l'on trouve dans la presse se rapprochent grandement des récits de voyages à but journalistique, inaugurés dès les années 1840 par Théophile Gautier après de *La Presse* ou *Le Moniteur Universel*⁹. Suite à la succession de conflits se déroulant durant le règne de Napoléon III entre 1852 et 1870, se développe la nécessité de s'informer rapidement à propos de ces conflits, processus qui se libéralise ensuite dans les années 1875 avec la chute du Second Empire comme cité plus haut. Dans un premier temps assuré par de téméraires chroniqueurs, la production de reportages de guerre, toujours dans le but de produire une information de qualité, voit la mise en place d'un *ethos* qui finit par différencier fondamentalement le reportage du récit de voyage. En effet, lorsque le reporter rédige un reportage, il le fait dans une optique bien précise, avec le cadre de l'événement qu'il doit traiter, tout en cherchant à le faire publier le plus rapidement possible en atteignant le télégraphe en premier¹⁰.

Cette professionnalisation va également dans le sens d'une formalisation du métier de reporter. Le reporter signe dans un premier temps avec le journal qui l'emploie, suivi d'une mensualisation qui varie d'un reporter à un autre¹¹. Bien que l'étude de notre corpus de sources ne permet pas de connaître les diverses mensualisations des reporters envoyés afin de couvrir

⁷ Marc Martin, *Les grands reporters : Les débuts du journalisme moderne* [...] op.cit, p. 53 ; Sylvain Venayre, *Une guerre au loin : Annam 1883*, Paris, Belles Lettres, 2016, 164p

⁸ *Ibid.* p. 54, p. 56.

⁹ Marie-Eve Thérenty, « « Les vagabonds du télégraphe » : représentations et poétique du grand reportage avant 1914 », *Sociétés et Représentations* 1/2006 (n°21), p. 102.

¹⁰ *Ibid.* p. 102 et 104

la première guerre sino-japonaise, les reporters les plus célèbres à l'aune du XXème siècle comme Gaston Leroux ou Jules Huret gagnaient 1500 francs par mois contre moins de 500 francs pour un reporter débutant, soit plus de trois fois plus. Cet écart souligne bien l'importance que finit par revêtir la notoriété des reporters ainsi que le développement du reportage durant le dernier tiers du XIXème siècle.

Dans le cadre du reportage de guerre, le danger omniprésent nécessite rapidement que des mesures soient prises dans le cadre de la sécurité du correspondant. Dès 1850 en effet, William Russel couvre l'insurrection allemande dans le Schleswig-Holstein face aux danois. Il est blessé en avril 1850. De ceci apparaît la nécessité pour le reporter de guerre de se trouver au sein d'un état-major durant sa campagne de presse afin de limiter les éventuels dangers¹². L'exemple de Raoul Villetard de Laguérie, reporter pour le compte du *Temps* lors de la première guerre sino-japonaise en est un bon exemple. Dès le début du mois de novembre 1894, au début de son reportage, Laguérie se trouve avec l'état-major, qu'il suit au fur et à mesure de l'avancée japonaise.

Le reporter n'est toutefois pas à l'abri de péripéties, inhérentes au métier de reporter de guerre. En 1881, Séguin, reporter couvrant la colonisation de la Tunisie est assassiné¹³. Villetard de Laguérie est quand à lui agressé. Il dit :

Moi même je fus lapidé à un tournant de rue noire, en rentrant chez moi le soir du 14 avril, et blessé à la tête par deux coups de pierre. J'avais eu une discussion de tarif avec un pousse-pousse, et commis l'imprudence de montrer mon passeport militaire au poste de police. Ma qualité de Français avait suffi pour me concilier le traitement de la nation la plus favorisée. Qui aime bien châtie bien. Je refusai de porter plainte, et me bornai à déclarer à la police, qui s'était bien gardée d'intervenir et de me protéger, que j'avais été traité comme un simple Port-Arthur, que je faisais de ces procédés le cas qu'ils méritent, et me prévenais que je saurais me protéger moi-même¹⁴.

Le reporter est donc chargé de se défendre seul. Toutefois, comme l'a démontré Sylvain Venayre, les dangers inhérents à la qualité de reporter deviennent alors un biais pour le

¹¹ Marc Martin, *Les grands reporters* [...], op.cit, p. 146 ; Marie-Eve Thérénty, « Les vagabonds du télégraphe » [...], op.cit, p. 102.

¹² Michael Palmer, « William Russel, du « travelling gentleman » au « special correspondent » [...], op.cit, p. 36.

¹³ Marc Martin, *Les grands reporters* [...], op.cit, p. 146.

¹⁴ Raoul-Charles Villetard de Laguérie, *Trois mois avec le maréchal Oyama : Les raisons de la victoire*, Paris, Hachette, 1905, p. 53.

reporter d'affirmer la qualité de son article, de par les risques encourus dans le cadre du reportage¹⁵.

De fait, comment expliquer que la première guerre sino-japonaise, conflit lointain et antérieur où la France n'intervient pas militairement contrairement à la révolte des Boxers et où ses intérêts paraissent moindres suscite autant d'attention de la part de la presse française ?

Bigot et le reportage photographique

Entre le mois de juin 1894 et le mois d'avril 1895, 5 reporters français se rendent en Asie afin de couvrir la première guerre sino-japonaise. Au regard de la couverture de la guerre russo-japonaise dix ans plus tard, où près de douze reporters partent couvrir le conflit, ceci peut paraître peu important. Toutefois, en replaçant la couverture de la première guerre sino-japonaise dans son contexte, celle-ci apparaît comme singulière sur plusieurs points. La question qu'il convient de se poser est à quel point la première guerre sino-japonaise fait t-elle office ou non de cas d'école pour la presse française en 1894-1895.

En effet, la première guerre sino-japonaise est l'occasion pour la presse française de traiter un conflit non-européen, le premier depuis les années 1860 marquées par la guerre de sécession aux États-Unis. Toutefois, rappelons que les années 1860 restent marquées par un étroit contrôle de la presse par le régime impérial, l'information de guerre provenant le plus souvent de l'agence Havas ou de la presse britannique, dont les articles étaient traduits, les reporters français ne se trouvant donc pas sur les champs de bataille américains¹⁶.

De plus, le dernier conflit symétrique ayant eu lieu avant 1894 et ayant été traité par la presse française est la guerre russo-turque en 1877-1878, soit plus de 25 ans auparavant. Durant ces 25 ans, l'équipement des armées modernes s'est grandement amélioré. Le 3 juillet 1894, soit la première fois que l'éventualité d'un conflit sino-japonais apparaît dans la presse française, le chroniqueur du *Figaro* Jacques St-Cère écrit :

¹⁵ Sylvain Venayre, *Panorama du voyage 1780-1920 : Mots, figures, pratiques*, Paris, Les Belles Lettres, 2012, p.298.

¹⁶ Marc Martin, *Les grands reporters [...]*, op.cit, p. 50

Il faut bien cesser de parler de nous et ne vaut-il pas mieux, pour changer, parler d'événements qui se déroulent à l'autre bout de la terre ? D'autant plus qu'il y a un certain intérêt européen à suivre ce qui va se passer en Corée : n'est-ce pas la première fois que l'Europe va voir de quelle utilité ont été la civilisation et les armes perfectionnées qu'elle a apportées aux peuples lointains, sans que ce soit sur elle que l'expérience se fasse ? (...) (On voit que le conflit a une tournure tout occidentale, quoi qu'il se déroule dans le plus extrême des Orients)¹⁷.

Cette phrase relève également l'intérêt qu'a la presse française de voir se mesurer deux puissances asiatiques, armées et entraînées à l'occidentale, s'affronter pour la première fois sur le champ de bataille, ainsi que la conscience du caractère exotique de ce conflit qui se profile, exaltant la curiosité des journalistes. L'idée de guerre à l'occidentale se mêle donc à l'exotisme propre à l'Asie à la fin du XIX^{ème} siècle. De fait, l'aspect technologique durant le conflit prend une place importante dans les publications des journalistes français. Les journalistes sont conscients que ces nouvelles technologies en matière d'armement vont jouer un rôle important dans la victoire de la guerre à suivre. Amédée Baillot de Guerville, reporter français officiant pour le journal américain *New York Herald* durant le conflit, dit à ce propos concernant les troupes japonaises dans les colonnes du *Figaro* fin juillet 1894 :

Quelques mots maintenant sur les forces dont peuvent disposer les deux ennemis le Japon a 150,000 hommes. (...) Ces soldats, armés et équipés à l'europpéenne, sont admirablement commandés par des officiers qui connaissent leur métier à fond : artillerie, génie, transports, télégraphie, ambulances, tous ces services fonctionnent dans la perfection et, je le dis sans hésitation, aussi bien qu'en Europe. Le fusil dont sont armés les Japonais, fabriqué par eux, est considéré comme étant supérieur aux armes française et allemande. Il est à tir rapide à répétition contenant 10 cartouches. L'artillerie de campagne, supérieurement organisée, emploie des canons faits à Osaka ; on ne pourrait en trouver de meilleurs¹⁸.

En effet, les armées modernes ont adopté depuis les années 1880 le fusil à répétition tirant des cartouches en laiton ou plomb chemisées grâce à la poudre sans fumée, dont la meilleure qualité de combustion permet une vitesse d'éjection de la balle plus rapide, et un encrassement du canon moindre¹⁹. Les français la mettent au point en 1884 sous l'égide de Paul Vieille. Deux ans plus tard, le fusil d'infanterie Lebel est adopté par la France. Il est le premier

¹⁷ « La Guerre en Corée », *Le Figaro*, 3 juillet 1894

¹⁸ « En Corée », *Le Figaro*, 29 juillet 1894.

¹⁹ Ken Daimaru, « Entre blessures de guerre et guerre des blessures : la « balle humanitaire » en débat en Europe et au Japon, 1890-1905 », *Le Mouvement Social* 2016/4 (n° 257), p. 95.

à utiliser la poudre sans fumée dont l'utilisation se généralise ensuite en Europe²⁰. En 1889, le Japon emboîte le pas et adopte le fusil Murata Type 22, fusil à magasin tubulaire de calibre 8mm, très proche du fusil Lebel²¹. Les innovations techniques ne sont pas en reste du côté de la marine, qui voit progressivement en Europe l'adoption de navires cuirassés au tonnage de plus en plus important, armés de plus en plus lourdement, comme les navires chinois *Dingyuen et Zhenyuen*, pesant plus de 7000 tonnes et équipés de tourelles tournantes. Toutefois, la mitrailleuse de procédé Maxim, adoptée par l'armée britannique en 1891, n'est pas citée dans la presse française, les armées sino-japonaises n'ayant pas encore adopté de mitrailleuses en 1894. En somme, le premier conflit sino-japonais apparaît pour la presse française, et ce dès les prémices du conflit, comme le terrain d'expérimentation de 25 ans d'innovations technologiques hors du cadre des guerres coloniales, et donc dans un conflit symétrique.

De fait, cette guerre devient rapidement l'occasion pour la presse d'étayer ses informations écrites par le biais d'images de diverses sortes, à savoir des dessins mais également des photographies. La pratique de la presse illustrée apparaît en effet dès 1843 sous l'égide de *L'Illustration*, se développant durant la seconde moitié du XIX^{ème} siècle avec l'utilisation de plus en plus importante de la photographie et des techniques pour la mettre en valeur, de la reproduction manuelle à la similigravure en passant par la gravure sur bois²². L'objectif principal de l'utilisation d'images par la presse traduit avant tout un besoin de se rapprocher le plus possible du réel, permettant au lecteur une meilleure forme d'identification et d'immersion au cœur de l'événement raconté et figé par la photographie²³. A la fin du XIX^{ème} siècle, émerge progressivement la figure du photoreporter, qui, parallèlement aux reporters classiques, constitue lui son reportage de photographies qu'il prend directement sur le terrain²⁴. Le genre s'applique rapidement à la guerre, où il atteint une étape importante en 1904 lors de la guerre russo-japonaise, où les reporters voient leurs photographies publiées en nombre dans les colonnes de journaux illustrés comme *L'Illustration*, amenant progressivement à un « renouvel-

²⁰ Jacques Frémeaux, *De quoi fut fait l'empire : Les guerres coloniales au XIX^{ème} siècle*, Paris, CNRS, 2010, p. 205.

²¹ *Ibid.* p. 101 ; « L'Armée Japonaise », *L'Illustration*, 18 août 1894

²² Thierry Gervais, *L'Illustration photographique : Naissance du spectacle d'information (1843-1914)*, Thèse de Doctorat, EHES, 2007, p. 107.

²³ Philippe Kaenel, *Les Périodiques illustrés (1890-1940) : Écrivains, artistes, photographes*, Lausanne, Infolio, 2011, p. 223.

²⁴ Thierry Gervais, *L'Illustration photographique [...] op.cit*, p. 107.

lement des représentations » conduit par une primauté de l'image photographique sur les dessins²⁵.

Au moment où débute la première guerre sino-japonaise, le genre n'en est qu'à ses débuts. *L'Illustration* propose en effet à ses lecteurs durant le conflit, des similigravures grâce à son réseau de correspondants présents sur tous les continents du globe²⁶. Pour ce qui est du *Monde Illustré*, la direction envoie un reporter du nom de Georges Bigot. Bien que son travail ne puisse être entièrement comparé à celui des photoreporters de la guerre russo-japonaise, son reportage constitue de manière indubitable les prémices du photoreportage. En effet, l'étude de l'ouvrage *Les grands reporters : Les débuts du journalisme moderne* écrit par Marc Martin, maintes fois cité dans ce travail, ne traite que très partiellement le cas de reporters dessinateurs ou photographes envoyés sur le théâtre de conflits divers afin de les représenter visuellement. Si les illustrés font appel à des correspondants afin d'avoir des informations visuelles d'un conflit, les reporters photographes ou dessinateurs couvrant un conflit au loin, en dehors d'une guerre coloniale, se font rares avant la guerre russo-japonaise, ou dans le cadre du fais-divers purement national²⁷.

Né en 1860 à Paris, Georges Bigot est un graveur et illustrateur français ayant été formé à l'École des Beaux Arts. Passionné par le Japon et le mouvement culturel du Japonisme alors qu'il bat son plein dans la France des années 1880, il part vivre au Japon entre 1882 et 1889 où il devient professeur de dessin à l'École Militaire de Tokyo et fonde plusieurs revues satiriques connaissant un réel succès dont *Tôbaé* en 1887 ainsi que *La Vie Japonaise* en 1890 où il caricature l'actualité japonaise²⁸. Fort de cette expérience et se trouvant sur le terrain lors du déclenchement des hostilités, il devient pendant le conflit reporter pour le compte du *Monde Illustré*, qui met à profit son expérience de dessinateur, mais également de photographe. Au lendemain de la guerre, il sort en collaboration avec Fernand Ganesco, reporter pour *Le Figaro* lors du conflit, l'ouvrage *Japonettes*, dans lequel ses croquis et caricatures accompagnent et illustrent les critiques de l'art japonais faites par Ganesco. Entre le 27 octobre 1894 et le 9 mars 1895, *Le Monde Illustré* publie, dans les 23 journaux traitant du conflit sino-japonais entre 1894 et 1895, pas moins de 33 dessins et 4 photographies, accompa-

²⁵ *Ibid.*, p. 279

²⁶ *Ibid.*, p. 317

²⁷ *Ibid.*, p. 111

²⁸ <http://archive.wikiwix.com/cache/?url=https%3A%2F%2Fwww.mfjtokyo.or.jp%2Ffr%2Fevent%2Fexhibition%2F20180303.html>, visité le 28 mai 2019 à 16h27; <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb12268744h>, visité le 28 mai 2019 à 16h48.

gnés de deux lettres rédigées de sa main qui racontent et illustrent les événements sino-japonais, signant ses œuvres et lettres ce qui n'est pas courant à l'époque. Malgré ces informations, nous ne disposons pas plus de données au sujet de Georges Bigot, la majeure partie d'entre-elles étant inexploitable car présentes dans des ouvrages japonais, donc rédigés en japonais. Lors du premier conflit sino-japonais, son travail consiste en une série de dessins qu'il envoie à la rédaction du *Monde Illustré*, ainsi que quelques photos, au nombre de trois, que l'on retrouve dans les numéros des 9 février et 9 mars 1895. Ses dessins dépeignent alors des scènes de la guerre, comme des tranchées, des scènes de combats, ou encore des soldats atteints de dysenterie, prouvant la volonté du dessinateur de plonger le lecteur au plus près possible de ce à quoi correspond la première guerre sino-japonaise²⁹.

De plus, le premier conflit sino-japonais est l'occasion pour les reporters de guerre français de collaborer pour la première fois avec le haut-commandement japonais, exigent moins que les états-majors européens, qui craignent une éventuelle forme d'espionnage de la part des reporters de guerre, pouvant livrer des informations à l'ennemi de par leur reportage. Dans sa correspondance datée du 13 novembre 1894, le reporter de guerre du *Temps*, Ville-tard de la Guérie, rencontre en chemin pour rejoindre les bases japonaises le général japonais Hasegawa, avec qui il peut alors échanger. En ressort une relation respectueuse et amicale, que salue le reporter. Il dit en ces termes :

Après quelques mots de très aimable bienvenue pour un journaliste français, une cigarette, un morceau de brioche et une tasse de thé, le général m'envoie au colonel directeur du service des étapes. Même accueil, toujours nuancé de sympathie pour la France, et je suis profondément touché des égards qu'on me témoigne en son nom. Mon passeport, ma passe militaire visés, il est décidé qu'un bateau me mènera à Fou-Tsou-Woo pour abrégé d'autant le voyage et le délai qui me sépare du maréchal Oyama. Nous parlons anglais; mais le général Hasegawa m'envoie un officier qui a voyagé en France et parle parfaitement notre langue; après remerciements et congés, nous sortons. (...) On cause, et surtout de la France, par une attention délicate qui nulle part ne se démentira. Les nouvelles de la guerre ne sont pas omises; mais le général n'a pas oublié les mois qu'il a passés en France, les grandes manœuvres de 1885 et l'assaut du mont Saint-Eloy, près d'Arras, qui les a terminées et auquel, par un hasard extraordinaire, j'ai assisté. Nous avons là des sympathies bien vivantes et solides, et c'était plaisir pour un de nous de pouvoir affirmer que le Japon a également bien des sympathies en France où l'on comprend quel appoint il peut apporter, en tenant en

²⁹ « La guerre-sino-japonaise », *Le Monde Illustré*, 9 février 1895 ; « La guerre-sino-japonaise », *Le Monde Illustré*, 9 mars 1895.

respect la Chine, à nos efforts pour développer comme ils doivent et peuvent l'être nos magnifiques domaines de l'Indochine.³⁰

De fait, le traitement du conflit sino-japonais par la presse française et par extension, par la presse européenne, marque pour la première fois au XIX^{ème} siècle le traitement d'un conflit qui ne met pas aux prises de manière directe les européens. En effet, la majorité des conflits se déroulant au XIX^{ème} siècle se déroulent entre puissances européennes ou leurs colonies, puis dans le cadre de la colonisation avec les ressortissants des états colonisés à partir de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. Si, de part la distance, le rapport à la première guerre sino-japonaise se rapproche des guerres coloniales européennes, le point de vue de la guerre en elle-même et des belligérants en ressort modifié car exclusivement conditionné à deux puissances externes à l'Europe. Bien que ce point de vue soit évidemment marqué d'eurocentrisme propre aux européens du XIX^{ème} siècle, le lien culturel d'un état européen belligérant à un autre, spectateur, n'existe pas. Ceci modifie donc le champ des représentations des deux puissances combattantes.

³⁰ « La Chine et le Japon », *Le Temps*, 8 janvier 1895.



Figure 1 : Les soldats japonais souffrant de la dysenterie dans : « La guerre sino-japonaise », Le Monde Illustré, janvier 1895

Raoul Charles Villetard de Laguérie : Le parcours d'un reporter de guerre en Extrême-Orient

Dans son ouvrage *Trois Mois avec le Maréchal Oyama*, Raoul Villetard de la Guérie, reporter officiant pour le compte du *Temps* durant la première guerre sino-japonaise, revient sur ses souvenirs de reporter lors de la première guerre sino-japonaise afin d'éclairer les faits de la guerre russo-japonaise, 10 ans après³¹.

Cette rétrospective, qui en dit long sur l'importance de la première guerre sino-japonaise dans l'appréhension et le traitement des conflits par les reporters de guerre, nous donne de précieuses informations sur le parcours de ce reporter, Villetard de Laguérie, mais également sur les autres reporters mandatés par d'autres journaux ayant couvert le conflit. En effet, l'historiographie s'est quelque peu intéressée à Villetard de Laguérie car étant probablement le reporter ayant couvert la première guerre sino-japonaise le plus documenté. Marc Martin par exemple, le mentionne plusieurs fois dans son ouvrage *Les grands reporters : Les débuts du journalisme moderne* en revenant sur son parcours. Il est dans un premier temps envoyé par le ministère de l'instruction publique, de par sa qualité de professeur agrégé d'histoire, en Corée dans le cadre d'une mission scientifique. Devenu journaliste du journal *Le Temps*, son expérience du terrain lui vaut d'être envoyé en tant que reporter couvrir le premier conflit sino-japonais, expérience sur laquelle nous reviendrons. Entre 1898 et 1905, il écrit trois ouvrages sur la géopolitique extrême-orientale, en particulier sur la position coréenne au cœur des stratégies géopolitiques japonaises, chinoises et russes, ainsi qu'un ouvrage sur son expérience de reporter durant la guerre russo-japonaise³². Comme cité précédemment, Villetard de Laguérie dans son ouvrage *Trois mois avec le Maréchal Oyama*, nous donne des informations sur la première guerre sino-japonaise. Outre les informations qui concernent son parcours de reporter durant le conflit, que nous pouvons recouper avec ses reportages publiés dans *Le Temps*, il mentionne également les noms d'autres reporters ayant couvert la campagne de Port-Arthur à la fin novembre 1894 ainsi que celle de Weihaiwei de janvier 1895 avec d'autres journaux. Parmi eux, Fernand Ganesco, reporter

³¹ Raoul-Charles Villetard de Laguérie, *Trois mois avec le Maréchal Oyama : Les raisons de la victoire*, Paris, Hachette, 1905, p. 46-49.

³² Deux de ces trois ouvrages sont mentionnés page 13 note 20 de ce travail. Le dernier est : *La Corée et la guerre russo-japonaise*, Paris, C. Delagrave, 1904, 174p.

officiant pour *Le Figaro* ainsi que Lalo pour le compte de *L'Illustration*³³. L'étude de notre corpus de sources nous a permis de relever deux autres reporters ayant officié durant le conflit, que Marc Martin ne cite également pas, à savoir Georges Bigot, reporter pour le compte du *Monde Illustré* ainsi qu'un certain Lotus, reporter anonyme du *Figaro* entre août 1894 et novembre 1894, ayant précédé Fernand Ganesco. Toutefois, nous n'avons trouvé, dans le cadre de la composition de ce mémoire, aucune information sur l'identité de ce reporter. Son reportage traitant de l'avant-conflit et celui de Georges Bigot étant traité dans le point précédent, nous nous concentrerons ici sur le parcours de Villetard de Laguérie. Né le 27 août 1858, Raoul Charles Villetard de Laguérie débute donc sa carrière de reporter de guerre par la couverture de la première guerre sino-japonaise pour le compte du *Temps*. La non-obtention des numéros du *Temps* des mois d'octobre et de novembre 1894 ne nous permettent pas de savoir à partir de quel moment et à quel endroit Villetard de Laguérie débute la rédaction de son reportage. La première trace de lui dans notre corpus de sources apparaît dans le journal du *Temps* du 5 décembre 1894, son reportage remontant au 20 octobre de la même année qu'il écrit de Nagasaki³⁴. Il n'est toutefois à ce moment pas encore sur le théâtre de la guerre, la première lettre qu'il écrit depuis le théâtre de guerre est écrit depuis la ville qu'il appelle Chin-Chow-Chiang, que nous identifions comme la ville de Kin-Tchéou, où il revient sur les derniers faits d'armes japonais et l'incompétence de l'armée chinoise³⁵. Toutefois, sa correspondance n'est pas publiée dans l'ordre, probablement à cause du fait que les installations télégraphiques ne sont pas toujours présentes de là où le reporter rédige ses comptes rendus. Grâce à son ouvrage *Trois Mois avec le Maréchal Oyama*, nous savons que Villetard de Laguérie a couvert la campagne de Port-Arthur auprès de l'état-major japonais³⁶. Nous avons retrouvé sa couverture dans les journaux du *Temps*, entre le 4 et le 17 janvier. Ces lettres, écrites entre le 5 novembre et le 2 décembre 1894, décrivent le parcours du reporter auprès de l'état-major japonais. Son parcours débute à Nagasaki, au Japon, où le reporter embarque le 27 octobre dans un « rafiote » pour Chemulpo en Corée, ville à partir de laquelle il suit l'armée japonaise. Il y débarque le 31 octobre, ville qu'il visite, décrit, y rejoint les troupes du maréchal Oyama, avant de la quitter le 2 novembre³⁷. Il rejoint le bivouac des

³³ Raoul-Charles Villetard de Laguérie, *Trois mois avec le Maréchal Oyama* [...] op.cit, p. 46-48.

³⁴ « La Chine et le Japon », *Le Temps*, 5 décembre 1894.

³⁵ *Ibid.*, 30 décembre 1894.

³⁶ Raoul-Charles Villetard de Laguérie, *Trois mois avec le Maréchal Oyama* [...] op.cit, p. 46.

³⁷ « La Chine et le Japon », *Le Temps*, 4 janvier 1895.

forces japonaises le 4 novembre, avec lesquelles il reste environ 3 jours³⁸. Le 7 novembre, Villetard de Laguérie quitte le bivouac afin de rejoindre l'état-major japonais situé à Chin-Chow-Chiang, conquise le 6 novembre. Il se lance alors à cheval afin de relier les 90 kilomètres de son emplacement à Chin-Chow-Chiang, où il arrive le 8 novembre et d'où il rencontre le Maréchal Oyama et écrit une seconde lettre le 10 novembre³⁹. A partir de Chin-Chow-Chiang, où il reste près de 7 jours, il rédige à partir des dires du Maréchal Oyama, les comptes rendus des batailles de Chin-Chow-Chiang et Tai-Lien-Wan, publiés dans le journal du *Temps* le 10 janvier 1895. De Chin-Chow-Chiang, qu'il quitte le 18 novembre, il suit l'armée japonaise d'Oyama jusqu'à Port-Arthur qu'il rejoint le 20 novembre⁴⁰. A partir du moment où les armées japonaises entrent dans Port-Arthur le 21 novembre, jusqu'à son départ pour Hiroshima le 25 novembre, il reste dans Port-Arthur, d'où il écrit son récit, fait confirmé 10 ans plus tard dans son ouvrage *Trois mois avec le Maréchal Oyama*. Suite à cela, il séjourne quelques semaines au Japon, suite auxquels il couvre la campagne de Weihaiwei, toujours auprès de l'état-major japonais. Encore à Hiroshima le 13 janvier 1895, il écrit le 24 janvier depuis la Baie d'Hieiho, à l'ouest de Weihaiwei, où il se trouve avec les troupes du Maréchal Oyama⁴¹. Il assiste ensuite à la bataille de Weihaiwei avec les troupes japonaises, puis écrit sa dernière lettre le 10 février depuis Koosan, près de Weihaiwei après la bataille, qu'il raconte⁴². Son récit de reporter est très détaillé, racontant son voyage avec précision et l'ensemble de ses interactions, que ce soit avec les autochtones ou des haut-gradés japonais. Il décrit également précisément les batailles qu'il couvre. Lors de la campagne de Weihaiwei, il décrit les restes de combats pour la prise d'Hieiho, le 22 janvier 1895, où il tombe sur le camp de soldats chinois :

Hieiho avait été occupé dès le 22 par la brigade Foushimi. Les Chinois, au nombre d'un demi millier, y étaient établis dans trois positions au nord, dans une redoute, sur le sommet d'une dune qui commande la plaine d'accès, le fond de la baie de Kaïmaï et l'anse où étaient ancrés les vaisseaux de guerre japonais et anglais; au sud, dans deux camps formés de talus de terre en carrés, haut de 1 m.50. J'ai vu, le 26, les trous, pleins de paille, recouverts de tiges de millet et de sorgho, où logeaient les soldats ; ils n'avaient pas soutenu l'attaque, d'autant mieux qu'on ne les avait pas renforcés de Wei-Haï-Wei et qu'ils avaient laissé le 21, à Hchosan-Kakou, leurs quatre canons aux Japonais. On avait pu leur faire une quinzaine de prisonniers que j'ai également vus, dans une pagode de Hioiho, à côté de notre maison ; ils

³⁸ *Ibid.*, 8 janvier 1895.

³⁹ *Ibid.*, 9 janvier 1895.

⁴⁰ *Ibid.*, 17 janvier 1895.

⁴¹ *Ibid.*, 16 avril 1895.

⁴² *Ibid.*, 20 avril 1895.

avaient laissé une cinquantaine de fusils à piston, des boîtes de fer-blanc pleines de poudre ou de capsules, une vingtaine de winchesters, des caisses de bois pleines de cartouches, des uniformes, des baïonnettes, des sabres, mangés de rouille, souillés de boue sèche, et toute une jonchée de tessons d'ordures. Dans la ville, on a trouvé vingt fusils de remparts que j'ai vus alignés, le long du mur d'une maison, au débouché de la porte ouest⁴³.

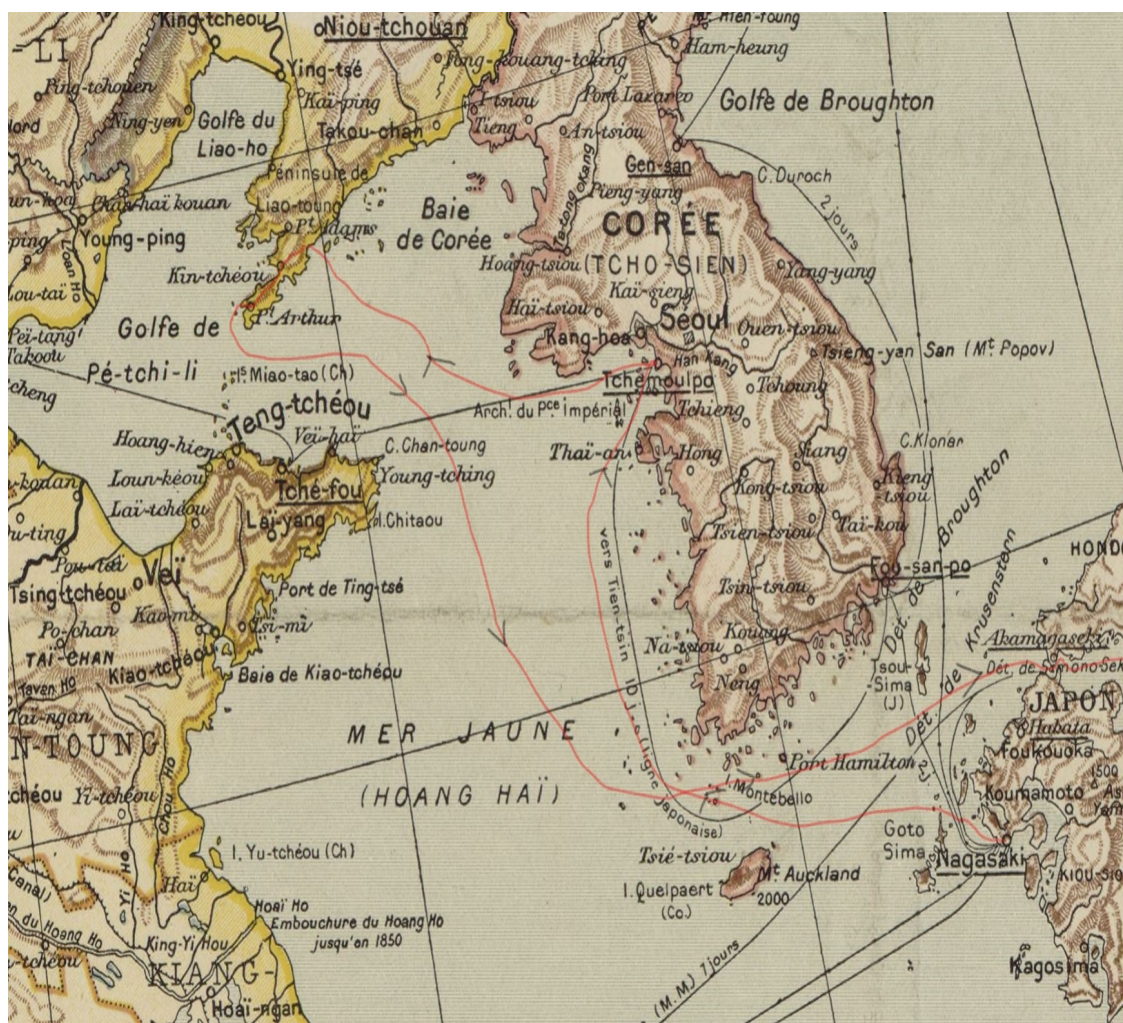


Figure 2 : Itinéraire de Raoul-Charles Villetard de Laguérie lors de la campagne de Port-Arthur, de Nagasaki à Hiroshima en passant par Chemulpo et la péninsule de Liaodong, du 20 octobre au 25 novembre.

⁴³ Ibid.

Chapitre 3 – Les phénomènes de l’information propres au conflit sino-japonais dans la presse

Si les précédents chapitres prouvent bien que l'information parvient dans les colonnes des journaux, et ce, de manière relativement rapide, ce n'est pas toujours le cas, suivant les péripéties que celle-ci peut rencontrer. De la transmission d'une information erronée, à la durée plus ou moins importante dont celle-ci finit par se retrouver dans les colonnes de la presse en fonction du moyen utilisé afin de l'envoyer, l'information n'en demeure pas moins une donnée précieuse et recherchée par les lecteurs. Néanmoins, en fonction de sa provenance et de sa qualité, elle n'est pas susceptible d'intéresser l'ensemble du lectorat de la presse française. Et pour cause, seuls quelques journaux parisiens, et non des moindres, envoient des reporters de guerre couvrir la première guerre sino-japonaise entre 1894 et 1895. Ce sont ces aléas que ce chapitre tend à décrire, du temps de l'information au lectorat touché par la première guerre sino-japonaise.

Qui s'intéresse à la guerre ? : les spécificités du conflit et sa retranscription dans la presse française.

En étudiant les différents conflits qui se déroulent en amont de la première guerre sino-japonaise, il est possible de se rendre compte du caractère particulier du conflit.

Effectivement, la première guerre sino-japonaise apparaît comme n'étant ni une guerre coloniale, ni une guerre mettant aux prises une puissance européenne. Cette catégorie de conflits telle que présentée, peut s'inscrire dans une certaine bicatégorisation de la nature des conflits mise en avant par Marc Martin dans son ouvrage *Les grands reporters : Les débuts du journalisme moderne* par rapport au reportage de guerre. Du travail de Marc Martin se distingue en effet deux types de conflits, récurrents au XIX^{ème} siècle. Tout d'abord les conflits dits symétriques mettant aux prises au moins une puissance européenne, comme ce fut le cas de la guerre russo-turque de 1877, ou encore la guerre russo-japonaise de 1904. L'intérêt est alors vif, de par l'engagement d'une puissance européenne. S'en dégage une forme de solidarité entre puissances du Vieux Continent chrétien. Bastien Chevalier l'a également bien montré dans son mémoire dans le cadre de la guerre hispano-américaine de

1898, où nombre de reporters suivirent le conflit¹. Ensuite, les européens s'intéressent de près aux entreprises coloniales qu'ils mettent en œuvre, guerres asymétriques mettant aux prises les colons européens et les indigènes présents sur le territoire colonisé. Lors du premier conflit sino-japonais, la France se penche sur la colonisation de Madagascar par exemple. Toutefois, la première guerre-sino-japonaise ne s'inscrit dans aucune de ces deux catégories. En effet, au commencement du conflit, si les journalistes français considèrent cette guerre comme un conflit symétrique, opposant deux puissances armées à l'europpéenne, aucun des deux belligérants n'est de culture européenne, ou aucun autre belligérant ne se lance alors dans la colonisation d'un territoire. Cette nature, de guerre non-coloniale et non-européenne impacte inéluctablement les représentations sur le conflit, ainsi que son intérêt et son traitement par la presse française et européenne en général.

Il est possible d'observer qu'un certain nombre de journaux envoient des reporters sur le théâtre du conflit sino-japonais entre 1894 et 1895. Au nombre de 5, *Le Figaro*, *Le Temps* pour ce qui est des quotidiens et *L'Illustration* et *Le Monde Illustré* pour ce qui est des hebdomadaires illustrés². Si l'on regarde de plus près, ces journaux sont des journaux onéreux et peu tirés pour leur époque, allant de 15 centimes pour un numéro du *Temps* ou du *Figaro* soit 3 fois plus qu'un numéro du *Petit Journal*, à 50 centimes pour un numéro du *Monde Illustré*, que tout le monde ne s'offre pas à l'époque. Nous savons également que le lectorat ciblé et effectif de ce genre de journaux se compose d'individus aisés, faisant partie d'une élite intellectuelle ou de la haute aristocratie, à la fois parisienne mais également provinciale qui s'intéresse particulièrement à des sujets comme la guerre sino-japonaise. En effet, le journal détient depuis sa création la réputation de journal de qualité. Sous la direction de Francis Magnard entre 1875 et 1894, le journal tend à attirer un lectorat au cœur de la riche bourgeoisie, qui lui permet de se développer de manière importante à la fin du XIXème siècle. Entre 1878 et 1895, les ventes au numéro passent de 49 à 55% des ventes totales, permettant au journal de dégager près de 2 millions de francs de bénéfices entre 1879 et 1892, amenant à l'investissement en 1895 dans trois nouvelles machines à imprimer de type Marinoni. En 1890, le *Figaro* tire en moyenne près de 80000 exemplaires par jour³.

¹ Bastien Chevalier, *L'Aigle en Perle d'Orient, Écrire et montrer la colonie de l'autre : Les Philippines au prisme de l'occupation américaine 1898-1910*, Grenoble, UPMF, 2015, p. 116

² Marc Martin en cite trois dans son article « Les grands reporters français durant la guerre russo-japonaise » à la page 23. Notre recherche a permis d'en trouver deux autres : Georges Bigot pour *Le Monde Illustré* et Lotus pour *Le Figaro* également.

³ Claire Blandin, *Le Figaro* [...] op.cit, p. 61-63.

L'hypothèse est donc que le conflit intéresse en particulier les hautes classes de la société française, et de plus, la première guerre sino-japonaise ne voit pas encore ce que l'on pourrait appeler une démocratisation du reportage de guerre, s'opérant selon l'historiographie quelques années avant la guerre russo-japonaise, où les grands titres populaires de la capitale utilisent le grand reportage afin de s'attirer une nouvelle clientèle, moins aisée⁴. A partir de la guerre russo-japonaise de 1904-1905, où près de 12 reporters partent simultanément des deux cotés des belligérants, certains journaux dits à « 5 centimes » lus par les couches moins aisées de la population, réquisitionnant également des reporters de guerre. L'information de guerre, plus particulièrement de sources oculaires, reste en 1894 l'apanage des classes aisées et des intellectuels.

Au sein de ces classes aisées se détache une catégorie. Bien que le terme d'intellectuel n'existe pas à proprement parler en 1894, nous évoquons ici une classe de lettrés dont les écrits et les idées sont diffusés dans l'opinion publique. Si le travail *L'Aigle en Perle d'Orient, Écrire et montrer la colonie de l'autre : Les Philippines au prisme de l'occupation américaine 1898-1910*, écrit par Bastien Chevalier, corréle de manière précise la naissance du concept d'intellectuel avec *J'accuse* d'Emile Zola en 1898 durant l'affaire Dreyfus ainsi que l'implication d'intellectuels et de littéraires dans le cas de l'insurrection philippine dans les années 1900, étroitement liée à la presse, un cas similaire n'est pas observable entre 1894 et 1895 durant la première guerre sino-japonaise. Là où des auteurs comme une certaine A. de Gériolles publie un roman dont la trame se déroule précisément aux Philippines et où le héros prend part à l'insurrection côté insurgé⁵, rien dans cette sphère intellectuelo-littéraire n'est observable en 1894. En novembre et en décembre 1894 lorsque éclate en occident le scandale de Port-Arthur, personne en France ne publie d'articles, de pamphlet ou d'écrits sur le sujet. Le cas du massacre de Port-Arthur, contrairement aux États-Unis, ne crée pas l'émoi de l'opinion publique et le désaveu des écrivains français. En effet, la publication le 12 décembre de l'article de James Creelman, reporter au *NewYork Herald* durant le conflit, faisant état de massacres importants de civils des suites de la prise de la ville de Port-Arthur par les troupes japonaises, l'opinion publique américaine s'indigne du comportement des troupes japonaises sur la population civile, jugé indigne d'une armée représentant la civilisation.

⁴ Marc Martin, « Le grand reportage et l'information internationale dans la presse française [...], op.cit, p. 140.

⁵ Bastien Chevalier, *L'Aigle en Perle d'Orient* [...], op.cit, p. 80.

Ceci malgré le fait que depuis les années 1860 dans la continuité d'Henri Dunant et la création de la Croix-Rouge, un important mouvement, le pacifisme, se développe en Europe. En 1894, à l'orée de la guerre sino-japonaise, celui-ci est largement enraciné en Europe dans les milieux bourgeois avec la mise en place du mouvement entre 1867 et 1889 selon l'historienne Verdiana Grossi⁶.

De fait, l'ensemble de ces observations nous amènent à proposer une hypothèse sur ces questions. En effet, il est possible d'observer que cette mobilisation intellectuelle et pacifiste antérieure et postérieure intervient dans le cadre de conflits uniquement ou en partie européens. Le pacifisme s'applique à priori uniquement entre européens, comme le prouve bien la démonstration de Ken Daimaru concernant la balle humanitaire⁷. Si, à cet égard, l'Europe tend à démocratiser les munitions de petit calibre, afin de minimiser les dégâts et la mortalité des balles, les résultats japonais observés entre 1894-1895 bénéficient tout de même d'un regard attentif de la part des médecins européens. Malgré tout, le conflit n'est pas considéré comme un réel terrain d'expérimentation, car cette guerre n'est pas considéré comme un conflit symétrique entre puissances civilisées. Il en va de même pour l'utilisation de balles explosibles sur des populations uniquement non-européennes. On peut dire que si les européens reconnaissent la technologie ainsi que la civilisation avancée japonaise, particulièrement en France où l'on défend les soldats japonais des accusations portées à posteriori de Port-Arthur, mais la non-mobilisation des pacifistes et intellectuels français pendant le conflit est un bon exemple de l'intégration seulement partielle du Japon comme états autant civilisés que les européens.

La question de la véracité du reportage français : vers un reportage-feuilleton ?

Cette question se pose d'elle-même en vue de l'importance du temps que mettent les reportages à se retrouver dans les pages de la presse : le reportage apporte-t-il toujours quelque chose au lecteur, de par sa publication plus d'un mois après l'événement ?

Effectivement, l'étude des reportages sélectionnés dans notre corpus nous permettent de remarquer que les reportages mettent en moyenne 39 jours à se retrouver dans les pages du

⁶ Verdiana Grossi, *Le pacifisme européen : 1889-1914*, Bruxelles, Bruylant, 1994, p. 17.

⁷ Voir Ken Daimaru, « Entre blessures de guerre et guerre des blessures : la « balle humanitaire » en débat en Europe et au Japon, 1890-1905 », *Le Mouvement Social* 2016/4 (n° 257), p. 93-108.

Figaro, ainsi que 53 jours en moyenne pour *Le Temps*⁸. De fait, ce temps, d'une certaine manière, modifie le rapport à l'information que le lecteur entretient avec ces reportages : le temps ôte au reportage un caractère de Une, d'autres événements se produisent durant un laps de temps aussi important et c'est plutôt la dépêche qui permet de s'informer avec peu de décalages des événements majeurs du conflit. Le reportage semble donc perdre son caractère informatif, afin de revêtir une autre dimension.

Toutefois, le reportage présente plusieurs caractéristiques de taille, qu'il convient retranscrire ici. En effet, le reportage transmet une information souvent plus détaillée, sinon de meilleure qualité que celles fournies dans les dépêches. Par exemple, le *Figaro* publie entre août et novembre 1894 le reportage d'un certain Lotus qui débute au Japon en juin 1894, transmettant l'état d'esprit des japonais à la veille d'un conflit potentiel avec la Chine, et surtout, donne des informations sur l'avant-guerre, que la presse française a peu traité. Bien que le conflit a déjà débuté au moment où paraît son premier reportage⁹, les informations qu'il livre dans celui-ci permet au lecteur de mieux situer et de mieux contextualiser le conflit qui se déroule à partir d'août 1894. De plus, l'information provenant des reportages est produite par une source oculaire. Ce paramètre est nécessaire à prendre en compte si l'on veut comprendre l'état d'esprit du lecteur car l'information oculaire est appréhendée avec plus de sérieux et de poids, même si elle est publiée à posteriori de l'action. L'exemple le plus probant à ce sujet apparaît comme la couverture du massacre de Port-Arthur par les divers journalistes occidentaux, en particulier James Creelman. Bien que ce cas ne soit pas propre au journalisme français, mais américain, il en dit long sur l'impact que peut avoir ce genre d'informations dans la presse. Bien qu'au lendemain de la prise de Port-Arthur le 24 novembre, la presse fait déjà état d'atrocités dans les deux camps durant la prise japonaise de Port-Arthur, l'intégrité du caractère civilisé des armées japonaises n'est remise en question uniquement à partir du 12 décembre, date à laquelle le reportage de Creelman est publié dans les colonnes du *New York World*, créant un scandale d'envergure dans l'opinion publique américaine¹⁰. Outre cela, le reportage de guerre français lors de la guerre sino-japonaise revêt d'autres éléments

⁸ Moyennes réalisées grâce à un échantillon de 5 reportages pris dans les deux quotidiens, du début à la fin du conflit. Outre ceci, la mise en place de ces moyennes révèle un temps de publication très aléatoire d'un reportage à un autre. Par exemple, le reportage publié dans le journal *Le Temps* du 1er février 1895, fut rédigé le 20 décembre 1894, soit un écart de 42 jours, là où le reportage publié le 9 mars 1895, rédigé le 10 janvier, mis lui 59 jours à se retrouver dans les pages du *Temps*.

⁹ Reportage publié *Le Figaro* du 15 août 1894, soit deux semaines après le début des hostilités, sous le nom de *Lettre du Japon*.

¹⁰ Jeffrey M. Dorwart, « James Creelman, the New York World and the Port Arthur Massacre », *Journalism Quarterly*, 1973/4, (n°50), 1973, p. 699

intéressants concernant sa nature même, décrite plus haut. L'étude approfondie des reportages laisse échapper des constantes nous informant sur le rapport que le lecteur entretenait avec celui-ci, et des informations concernant ce lecteur.

D'abord, il est possible de remarquer que certains reportages publiés dans les colonnes du *Temps* mais aussi du *Figaro* sont parfois publiés dans un ordre bien précis. En effet, *Le Figaro* publie ses reportages concernant la première guerre sino-japonaise le mercredi, parfois toutes les semaines ou une semaine sur deux. Ceci s'accompagne d'une numérotation précise. Par exemple, les pérégrinations du reporter du *Temps* sont numérotées et mises sous la forme d'un feuilleton. En effet, du 31 janvier au 7 février 1895, *Le Temps* publie 4 lettres écrites par son reporter envoyé sur le terrain, Raoul Villetard de Laguérie. Rédigées entre le 20 et le 24 décembre 1894, ces lettres décrivent précisément la prise de Port-Arthur des 21 au 24 novembre de la même année par les soldats japonais en 4 actes : le premier publié le 31 janvier 1895, décrit dans un premier temps les effectifs japonais et leur organisation mise en œuvre dans le but de conquérir Port-Arthur suite aux conquêtes de Chin-Chow-Chiang et Tai-Lien-Wan des 6 et 7 novembre, se terminant par la mise en marche des armées japonaises pour Port-Arthur le 18 novembre, pour se terminer par les premiers échanges de tirs entre chinois et japonais¹¹. Le second acte, publié le 1er février 1895, nommé « La marche en avant », décrit les combats préliminaires au siège de Port-Arthur s'étant déroulés le 19 novembre et l'anecdote du massacre par les chinois d'éclaireurs japonais, massacre qui serait responsable selon la presse française des atrocités commises ultérieurement par les japonais dans Port-Arthur¹². Le troisième acte publié le 5 février 1895, nommé « La bataille du 21 décembre », décrit la mise en état de siège de Port-Arthur par les troupes japonaises, siège court car victorieux dès le lendemain. L'acte se termine par l'entrée des soldats japonais dans la place forte¹³. Enfin, le quatrième et dernier acte publié le 7 février, nommé « La bataille du 22 décembre¹⁴ », décrit lui la seconde bataille livrée par une autre brigade japonaise contre les chinois dans le but de prendre Port-Arthur. Les deux dernières lettres décrivent et reviennent sur le cas des atrocités de Port-Arthur que les japonais auraient commis, en cherchant à savoir le nombre de chinois tués, s'il s'agit de civils etc... Nous reviendrons sur ce point plus tard dans ce travail. De plus, un élément renforce cette théorie de mise en feuilleton du reportage

¹¹ « La Chine et le Japon », *Le Temps*, 31 janvier 1895.

¹² *Ibid.*, 1er février 1895.

¹³ *Ibid.*, 5 février 1895.

¹⁴ Les deux mentions de 21 et 22 décembre de la part du reporter semblent erronées car la prise de Port-Arthur a bien eu lieu en novembre à ces mêmes dates et non en décembre.

par les journaux français. En effet, dans le cadre du feuilleton de Port-Arthur sus-cité, *Le Temps* revient en détails et pendant près d'une semaine sur un des événements les plus marquants de la première guerre sino-japonaise, la prise et le massacre de Port-Arthur au mois de février 1895, soit trois mois après les faits. Ceci peut s'expliquer par le fait qu'en février 1895, la presse française ne publie plus d'informations nouvelles concernant le conflit depuis le mois de janvier, marqué par la prise de Weihaiwei à la fin du mois de janvier 1895 par les forces japonaises. Ce feuilleton aurait donc pour but d'occuper le lecteur jusqu'aux prochains événements de la guerre, en alimentant le scandale des atrocités de Port-Arthur débuté au mois de décembre 1894 par le journaliste américain James Creelman, mentionné plus haut.

Ces deux éléments combinés laissent à penser que le reportage de guerre est lu, outre pour son caractère informatif, comme un feuilleton que le lecteur suit chaque semaine ou plus selon les aléas de l'information mais à date régulière. A cet égard, *Le Figaro* et *Le Temps* font office de pionniers. Marc Martin montre bien que faisant partie du cercle restreint de journaux publiant des reportages de guerre avant la loi sur la liberté de presse de juillet 1881, les directeurs successifs du *Figaro* vont chercher différentes manières d'innover. Durant les années 1890, de grands journaux populaires comme *Le Journal* ou encore *Le Matin* émergent et tentent de s'attirer une nouvelle clientèle en insérant dans ses colonnes des récits de grands reporters, à la manière du *Figaro* afin de casser avec l'aspect rébarbatif des journaux nobles, composés de critiques littéraires et d'arts. Ceci s'accompagne durant les années 1900, avec par exemple le tour du monde par Gaston Sieglar en 1901, d'une mise en feuilleton de ses reportages qui mettent en place une sorte de relation épistolaire entre le lecteur et son reportage afin de fidéliser cette clientèle, sortant des reportages sur des sujets similaires une à trois fois par semaine, marquant ainsi la démocratisation du grand reportage¹⁵.

Toutefois, il convient de relever que ce procédé de mise en feuilleton des reportages de guerre mis en place par les directions des journaux populaires au tout début du XXème siècle apparaît déjà dans les colonnes du *Figaro*, et dans une moindre mesure, dans celles du *Temps* au cours de la première guerre sino-japonaise environ 6 ans auparavant, comme nous l'avons montré avec l'exemple de la correspondance de Lotus.

On peut alors supposer que, bien que le lectorat de ces journaux disposait déjà d'une clientèle fidélisée, nécessitant moins d'utiliser cette stratégie dans une optique économique et s'intéressant déjà depuis longtemps aux conflits lointains, l'objectif est peut-être alors de

¹⁵ Marc Martin, « Le grand reportage et l'information internationale [...] op.cit, p. 140-141.

changer de stratégie éditoriale afin de cibler l'intérêt du lectorat sur le premier conflit sino-japonais en le mettant sous forme de feuilletons, format bien connu de ce lectorat aisé et invitant le lecteur à vouloir suivre les événements au plus près.

Chapitre 4 – L'opinion publique face à la guerre sino-japonaise : suivre le conflit dans la presse en 1894-1895.

Ce chapitre s'étend ici entre le début du mois de juillet 1894 et le mois de septembre 1894. Un mois avant le début officiel du conflit, moment à partir duquel les journaux français commencent à publier leurs premiers articles concernant la géopolitique en Corée, les journalistes, conscients des heurts entre les chinois et les japonais en Corée commencent à craindre une guerre. Le mois de septembre marque quant à lui un tournant dans le regard porté par les français sur le conflit car se déroulent en deux jours d'intervalle les batailles de Pyongyang le 15 septembre 1894 ainsi que la bataille du fleuve Yalu le 17 septembre de la même année, respectivement sur terre et sur mer. Marquant alors pour les journaux français les deux premières réelles batailles de la guerre, ces deux défaites chinoises voient alors un tournant dans la perception de la Chine et de ses armées par les français, qui commencent alors à les dénigrer. Cette période marquant les prémices du conflit, voit alors une succession de ressentis et de représentations de la part des français qu'il convient ici d'étudier.

Des prémices aux premières victoires japonaises : entre spectacle, scepticisme et fascination (juillet-septembre 1894)

Le 3 juillet 1894, Jacques St-Cère, chroniqueur du journal *Le Figaro*, donne le ton avec le titre de sa chronique *A l'étranger : Guerre en Corée*. *Le Temps* emboîte le pas dès le lendemain en titrant dans son bulletin du jour, en première page : *L'imbroglia coréen*¹. Pour la première fois, la presse française mentionne les troubles géopolitiques sino-japonais, craignant même une guerre. Malgré cela, entre le 3 juillet et le 28 juillet, seulement 9 journaux publiés dans les pages du *Temps* et du *Figaro* mentionnent les troubles coréens. Les recherches au sein de l'historiographie à ce sujet montrent que ceci peut être dû à deux éléments : S. M. C. Paine démontre en effet qu'au début de la guerre et avant, la presse européenne s'intéresse quasi exclusivement à ce que la guerre va présager pour l'Europe². De plus, elle démontre que les pays occidentaux ne prennent conscience du caractère sérieux de la

¹ « La Guerre en Corée », *Le Figaro*, 3 juillet 1894 ; « L'imbroglia coréen », *Le Temps*, 4 juillet 1894.

² S. M. C. Paine, *The sino-japanese war of 1894-1895* [...] op.cit, p. 111.

guerre uniquement 2 jours avant le début de celle-ci, se basant sur le journal français *Le Journal des Débats* daté du 23 juillet 1894³. Toutefois, ce désintérêt pointé par l'historiographie à ce sujet demeure toutefois à relativiser. En effet, bien que l'issue des événements de Corée reste floue chez les journalistes français, certains d'entre-eux ont prennent conscience de leur importance et militent pour un intérêt plus grand du conflit. Selon eux, la France se doit de jouer une place plus importante dans la diplomatie mondiale en s'intéressant de plus près au cas coréen, afin de ne pas se laisser supplanter par la Grande-Bretagne. De fait, ils cherchent également, bien que reconnaissant le manque potentiel d'informations, à démontrer l'importance et les enjeux de ce conflit par plusieurs biais. Dès le 3 juillet, Jacques St-Cère, dans le cadre de sa chronique concernant les affaires étrangères, mentionne une guerre imminente entre la Chine et le Japon de par la situation géopolitique, et insiste sur le fait que ces deux armées sont équipées à l'occidentale. Il dit :

La Chine et le Japon vont donc se faire la guerre en Corée, que tous deux prétendent être dans leur sphère d'influence ! (...) Au lieu de négocier avec les coréens, les chinois et les japonais ont trouvé qu'il fallait envoyer des troupes pour protéger leurs nationaux. Et il se trouve qu'au lieu de protéger quoi que ce soit, les soldats du Céleste Empire et ceux du Soleil Levant sont sur le point de se tirer des coups de fusils, tout aussi européens et tout aussi perfectionnés que la diplomatie qui a été la cause du conflit⁴.

Cet argument, selon lequel cette guerre qui se profile est un conflit symétrique, est repris afin de démontrer au lecteur l'importance de ce qui se prépare en Corée. Le 29 juillet 1894, *Le Figaro* publie une chronique du journaliste Amédée Baillot de Guerville, reporter français officiant pour le journal américain *Nex York Herald* qui alarme de l'importance des événements coréens, 3 jours après l'affrontement de Pungdo entre les marines sino-japonaises. Durant cet affrontement, la marine chinoise, cherche à débarquer des troupes et du matériel à Asan en Corée afin de renforcer le corps expéditionnaire sur place. Les deux navires chinois affrontent 3 croiseurs japonais. Le navire de transport, le *Kuang I*, transportant 1100 hommes, fut coulé. De Guerville, afin de prouver que le conflit qui se prépare en Corée devrait intéresser géopolitiquement la France, souligne l'importance des effectifs des deux armées, l'entraînement à l'occidentale de leurs officiers en particulier les japonais, ainsi que la modernité de leur équipement. Il va même jusqu'à avancer que selon certains dires, les navires japonais seraient plus rapides que les navires européens, et que le fusil réglementaire de troupe japonais, le fusil

³ *Ibid.*, p. 129.

⁴ « La Guerre en Corée », *Le Figaro*, 3 juillet 1894.

Murata Type 22, serait un meilleur fusil que les fusils réglementaires français et allemands. Il écrit :

Les événements qui se passent en ce moment dans l'extrême est de l'Asie, en Corée, sont des plus graves. On ne semble pas s'en préoccuper beaucoup ici, sans doute parce que le théâtre des événements actuels est suffisamment éloigné des possessions françaises, et sans doute parce que cette question si brûlante là-bas, si grosse d'orages, est relativement peu connue en France. (...) Or, des événements qui peuvent d'une minute à l'autre mettre aux prises la Russie, le Japon, l'Angleterre, la Chine et peut-être même les États-Unis ne doivent pas rester indifférents à la France. Le fait que 60 ou 75,000 soldats japonais, 50,000 soldats chinois, tous armés de fusils à répétition et appuyés par une artillerie composée de canons à tir rapide (les dernières inventions de l'Europe) - ces armées admirablement commandées par des officiers dont beaucoup sont des gradés de Saint-Cyr, de Saumur, des Écoles militaires et navales de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Autriche, des États-Unis que près de soixante navires de guerre, cuirassés, croiseurs, torpilleurs chinois et japonais ont pris position le long de la côte coréenne et qu'enfin les escadres française, russe, américaine ont reçu l'ordre d'abandonner leurs croisières d'été et de se diriger en toute hâte vers le théâtre des événements où l'amiral anglais, sir Edmund Fremantle, se trouve déjà à bord du Centurion et ayant sous ses ordres dix navires de guerre, prouvent très suffisamment que ces événements sont des plus graves⁵.

Le *Petit Journal Illustré* publie lui une gravure le 13 août montrant le vaisseau français *Le Lion* secourant des soldats chinois suite à la destruction du navire de transport *Kuang I* coulé par les japonais lors de la bataille de Pungdo⁶. On utilise cet événement dans la presse, plus de deux semaines après, afin de monter le côté sérieux de cette guerre qui débute. De fait, on se sert de l'impact que produit l'image sur le lecteur, qui permet une représentation plus détaillée et moins abstraite des faits. Les journalistes du *Temps* alarment sur les conséquences économiques de la guerre de par les dégâts possiblement infligés au commerce maritime dans la région⁷. On pense que pour toutes ces raisons, les puissances occidentales veulent éviter que ce conflit survienne, et que, comme en 1885 avec le traité de Tientsin, les deux puissances asiatiques vont trouver un terrain d'entente et ne pas se battre. Le conflit ne leur est pas bénéfique non plus, selon les journalistes. Si la bataille de Pungdo apparaît clairement comme un début de guerre, Jacques St-Cère avance le fait qu'il est déjà arrivé en Orient qu'une bataille de la sorte, sans déclaration de guerre au préalable, ne débouche pas sur une guerre formelle, comparant cela à « une fantaisie orientale tout à fait exquise »⁸. Les avis divergent donc grandement, personne n'est certain qu'un conflit va survenir. Les journaux profitent donc de ce temps pour spéculer sur qui pourrait gagner un tel conflit entre la Chine et le Japon, tout en

⁵ « En Corée », *Le Figaro*, 29 juillet 1894.

⁶ « Les Événements de Corée : Un vaisseau chinois coulé par les Japonais », *Le Petit Journal Supplément Illustré*, 13 août 1894.

⁷ « En Extrême-Orient », *Le Temps*, 20 juillet 1894.

⁸ « La Guerre en Corée », *Le Figaro*, 28 juillet 1894.

mettant en avant le caractère spectaculaire d'un conflit moderne en 1894, de par la technologie employée. Comme le montre S. M. C. Paine, les journaux européens, dont *Le Temps* en France parient sur une victoire chinoise, de par sa plus grande démographie par rapport au Japon⁹. De Guerville, toujours dans sa chronique du 29 juillet, pense lui par exemple que le Japon pourrait gagner une guerre courte grâce à son armée entraînée et bien équipée, mais perdrait une guerre longue, la force démographique chinoise permettant dans ce cas à la Chine de gagner la guerre.

Malgré ces inquiétudes, les prémices du premier conflit sino-japonais laissent entrevoir une certaine forme de curiosité. En somme, le début de conflit laisse part à une grande part de spéculation. En effet, outre le fait que prime l'intérêt des puissances européennes en ce début de conflit, les préoccupations européennes se concentrent autour de ce que pourrait être cette guerre, de l'idée de ce que l'on se fait d'une guerre moderne inter asiatique en 1894. On a hâte de voir les deux états se battre avec une notion de spectacle importante. Un chroniqueur de *L'Illustration* écrit à ce sujet des phrases révélatrices sur le rapport que certains contemporains avaient par rapport au conflit, sur un ton léger :

Cette guerre de Corée est, je ne dirai pas la distraction – car elle nous navre, comme toutes les tueries – mais le problème de l'été. Je suis persuadé qu'à Trouville ou Dinard, entre deux parties de petits chevaux, on échange des paris. Et on l'attend l'arrivée des journaux. Et l'on s'en va, au Casino, consulter les dépêches affichées. S'intéresser à la marine japonaise ou aux croiseurs chinois, cela fait toujours passer une heure ou deux (...) ¹⁰.

⁹ S. C. M. Paine, *The sino-japanese war of 1894-1895* [...] op.cit, p. 138.

¹⁰ « Le Courrier de Paris », *L'Illustration*, 4 août 1894.



LES ÉVÉNEMENTS DE CORÉE
Un vaisseau chinois coulé par les Japonais

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Figure 3 : « Les événements de Corée : Un vaisseau chinois coulé par les Japonais », *Le Petit Journal Supplément Illustré*, 13 août 1894.

Le Japon triomphant et la Chine en déclin : Vers une dichotomie entre la civilisation et la barbarie (septembre-décembre 1894)

Cette période de spéculation, marquée par les prémices ainsi que le premier mois du conflit prennent fin dès la moitié du mois de septembre 1894, marqué par deux victoires majeures de l'armée japonaise face à l'armée chinoise. Jusqu'au mois de décembre 1894, à partir du moment où les premières mentions de demandes d'armistice chinoise apparaissent dans la presse française, se déroulent trois des quatre combats les plus importants et décisifs de la guerre. A savoir les batailles de Pyongyang, Yalu les 15 et 17 septembre et de Port-Arthur les 20 et 21 novembre. En effet, comme l'a montré S. M. C. Paine, les débuts de la guerre ne sont marqués uniquement par quelques escarmouches, et hors ces trois batailles et la prise de Weihaiwei en janvier 1895, les batailles importantes et décisives, selon le modèle occidental sont plutôt rares¹¹, de même que les informations sur la guerre à cette période, que l'on peut expliquer par l'importante distance ente les événements, ainsi que le rallongement des trajets à cause de la géographie des terrains. Toutefois, les batailles sus-mentionnées eurent un impact important sur les représentations européennes concernant ces deux états, concernant le déclin chinois et l'occidentalisation japonaise, que cette partie tend à explorer.

Les 7000 soldats japonais présents en Corée, renforcés par environ 8000 soldats venant de Busan suite à la victoire de Seonghwan fin juillet 1894, marchent vers Pyongyang depuis le mois d'août 1894, où se sont retranchés les soldats chinois survivant de la bataille de Seonghwan. Ces soldats, renforcés par 5000 hommes venus de Manchourie, tendent à défendre Pyongyang, ancienne capitale du Royaume de Corée situé sur la côte nord-ouest du pays, mais également le centre des opérations chinoises en Corée. Cette place fortifiée ne compte pas moins de 27 forts. Le 15 septembre 1894, près de 16000 soldats japonais répartis en deux divisions attaquent par trois côtés les 13000 soldats chinois défendant la place fortifiée de Pyongyang. Si ils résistent aux offensives japonaises à l'est et à l'ouest de la place forte, la troisième offensive vint à bout du dispositif défensif chinois. Le 16 septembre, les japonais entrent dans Pyongyang, marquant alors le contrôle entier de la péninsule coréenne par les japonais, laissant libre court aux armées japonaises de passer la frontière chinoise, matérialisée par le fleuve Yalu, à l'extrême nord de la Corée¹². Selon l'historien Piotr Olender,

¹¹ S. M. C. Paine, *The sino-japanese war of 1894-1895* [...] op.cit, p. 165.

¹² *Ibid.*, p. 165-167.

les chinois auraient perdus près de 2700 hommes dont 700 prisonniers, contre 633 hommes coté japonais, dont seulement 162 tués¹³. Dès le lendemain, le 17 septembre, la flotte japonaise réussit à engager une grande partie de la flotte chinoise de Beiyang, dont une partie de ses navires retournait de Corée après avoir tenté de débarquer des troupes. Bien que l'historiographie n'ait pas réussi à estimer précisément la composition des deux flottes en ordre de bataille, ce sont près de 12 navires japonais, construits à partir des années 1890, qui affrontent près de 16 navires chinois, conçus eux à partir de 1887, dont parmi eux deux croiseurs lourds à tourelle de plus de 7000 tonnes, les navires *Dingyuan* et *Zhenyuan*, deux des meilleurs croiseurs lourds du monde. A la manière de la dernière grande bataille navale du XIX^{ème} siècle, la bataille de Lissa en 1866, la flotte chinoise adopte une formation en ligne avec les vaisseaux les plus faibles sur les bords, et la flotte japonaise adopte elle une formation en colonne. Bien que plus nombreuse et comportant deux croiseurs lourds des plus modernes, la flotte chinoise est vaincue, voyant son croiseur lourd et vaisseau amiral le *Dingyuan*, gravement endommagé et d'autres vaisseaux coulés, tandis que la flotte japonaise ne voit que quelques de ses vaisseaux endommagés. Parmi les observateurs européens ayant assisté à la bataille, certains imputent cette défaite à la mauvaise qualité des munitions chinoises et au manque d'entraînement de ses canonnières. La flotte chinoise s'étant repliée sur ses bases navales de Weihaiwei, le Japon contrôle désormais la quasi totalité du golfe de Corée, pouvant à tout moment débarquer des troupes en direction de Pékin¹⁴.

Dès le 18 septembre, le *Figaro* confirme la victoire japonaise de Pyongyang. De même pour *Le Temps* le lendemain. Le 20 septembre, les deux journaux annoncent la bataille de Yalu. Dès lors, la presse française prend conscience de l'importance de ces deux combats, et s'étonne de la rapidité de ces victoires. L'importance des combats de Yalu l'est également pour les européens en terme de stratégie militaire, où des revues spécialisées écrivent des articles entiers concernant la bataille¹⁵. *L'Illustration* publie le 16 février 1895, soit 5 mois après la fin de la bataille, plusieurs doubles pages contenant des photographies montrant l'importance des dégâts causés par les obus chinois sur le navire japonais *Akagi*¹⁶. On sait dans la presse que ces deux combats, contrairement au début de la guerre, marquent des batailles importantes pour l'issue de la guerre, opérant une séparation de deux phases de la guerre. Jacques St-Cère écrit à ce propos le 20 septembre :

¹³ Piotr Olender, *Sino-Japanese Naval War 1894-1895*, Petersfield, MMP, 2014, p. 66.

¹⁴ S. C. M. Paine, *The sino-japanese war of 1894-1895* [...] op.cit, p. 179-185.

¹⁵ « Les enseignements de la guerre sino-japonaise », *Revue du cercle militaire*, 5 et 12 juin 1897.

¹⁶ « Le combat naval de Yalou », *L'Illustration*, 16 février 1895.

Après avoir pendant un certain temps joué à se faire la guerre sans combattre, voilà que Chinois et Japonais ont tout l'air de vouloir rattraper le temps perdu. Sur terre et sur mer ils ont livré bataille et, à en croire les nouvelles qui arrivent d'Extrême-Orient, les Chinois n'ont pas été heureux : ils ont été battus de telle façon que le sort de la campagne paraît fixé désormais. (...) Il est vrai que ce n'est pas beaucoup dire, car la façon dont ils se sont laissés prendre prouvent qu'ils ne sont pas très au courant des principes de la tactique moderne¹⁷.

Comme le montre également cet extrait, c'est à partir de ce moment qu'une dichotomie importante apparaît entre les chinois, non civilisés et les japonais, ayant rapidement réussi à assimiler la technologie occidentale. Dès la bataille de Pyongyang, les journaux français font état dans certains de leurs articles du fait qu'une partie de l'armée chinoise se battraient encore avec des armes médiévales archaïques, de par le fait que les japonais auraient suite à cette bataille saisis une importante part de matériel chinois, tels des canons, des fusils et des munitions des plus modernes. Parmi ceci se trouvait également du matériel ancien, alimentant le mythe selon lequel les chinois se battraient encore avec cela. Dans une lettre datée du 4 octobre, le reporter du *Figaro* Lotus écrivant sa correspondance depuis Tokyo, raconte une anecdote reprenant la mauvaise qualité des obus chinois pendant la bataille de Yalu citée plus haut, en décrivant une des causes possibles de manière humoristique, soulignant la nonchalance chinoise concernant son équipement militaire. Il écrit à ce sujet :

Au commencement de l'hiver, un Anglais habitant Shanghai, voulant réparer une de ses cheminées, chargea son boy chinois de lui aller chercher de la terre réfractaire. Quel ne fut pas son étonnement quand il le vit revenir, après un instant, porteur d'un énorme obus. Il allait s'emporter contre le domestique qui semblait vouloir se moquer de lui, quand celui-ci, prévenant toute question prit un marteau et, d'un coup sec, en frappa l'obus qui s'émietta. Notre Chinois expliqua alors à son maître qu'en avril dernier Li-Hung-Chang [le commandant en chef des armées chinoises pendant la guerre] fut chargé d'inspecter la flotte et les arsenaux. Pour des raisons qu'il est inutile d'approfondir, les magasins, qui auraient dû être pleins de munitions, se trouvaient à peu près vides; la fraude allait être découverte, quand un capitaine de vaisseau imagina la fabrication d'obus en terre réfractaire, donnant à la vue l'illusion d'obus réels. Li-Hung-Chang passa et, comme on dit, « n'y vit que du feu ». Aussitôt après l'inspection, les obus furent revendus au marchand de terre qui ne se donna même pas la peine de les déformer¹⁸.

¹⁷ « La Guerre sino-japonaise », *Le Figaro*, 20 septembre 1894.

¹⁸ « Lettre du Japon », *Le Figaro*, 28 novembre 1894. Cette histoire d'obus en terre est reprise par son successeur, Fernand Ganesco, dans sa lettre publiée dans le journal du *Figaro* du 26 décembre 1894.

Il écrit également concernant l'ancienneté des armes chinoises :

La guerre sino-japonaise nous aura valu une exposition. Le gouvernement vient d'exposer à Tokio, au palais You-Shou-Kwan, les objets abandonnés par les Chinois sur les champs de bataille. A côté de drapeaux de gongs, d'uniformes militaires, de coiffures, de plumes de paon et de trompettes, on aperçoit quantité de sabres et de lances complètement mangés par la rouille, qui semblent bien indiquer la façon toute rudimentaire dont sont armées les troupes chinoises¹⁹.

Ce thème sert dans les journaux français à alimenter la dichotomie qui s'opère entre les armées chinoises et japonaises. Les armées chinoises sont décrites comme étant archaïques, mal commandées, et relevant d'un état sclérosé peuplé de sauvages, que la guerre n'a pas pu sortir de son déclin. Alors qu'à l'inverse, on vante le mérite de l'armée japonaise pour ses brillantes victoires, dont la stratégie militaire étonne et égale les européens. On rapporte même dans les pages des journaux français que « c'est au nom de la civilisation que le Japon est en train de détruire la Chine !²⁰ ». Dès le 20 septembre 1894, *Le Temps* compare le maréchal Yamagata, alors Maréchal en chef des armées japonaises, à Helmuth Von Moltke, chef des armées prussiennes lors des guerres d'unifications allemandes des années 1860-1870, s'étant illustré contre l'Autriche à Sadowa en juillet 1866, ou contre la France lors de la bataille de Sedan en septembre 1870²¹. Ce phénomène s'accélère plus encore des suites de la victoire japonaise de Port-Arthur les 20 et 21 novembre 1894, lorsque les armées japonaises en assiègent la place forte, réputée une des meilleures du monde, la font tomber en une journée. Dans une lettre du 23 novembre, un correspondant du *Temps* écrivant depuis le Japon écrit à ce sujet :

«Vraiment, me dit un officier japonais, nous croyions les Chinois plus forts. » Les Japonais ont raison de s'étonner d'avoir rencontré si peu de résistance. La Chine donne, depuis le début de cette guerre, un spectacle lamentable. Personne ne soupçonnait une telle faiblesse, une aussi radicale imprévoyance. Pour armée, des hordes qui ne diffèrent pas sensiblement de celles que commandait Gengis Khan. Comme forces maritimes, de superbes navires, mais pas de marins pour les conduire et les utiliser. Partout un désordre extraordinaire la concussion la plus éhontée, la plus flagrante à tous les degrés de la hiérarchie civile et militaire, les parents du vice-roi Li-Hung-Chang, du véritable empereur (son neveu et ses deux cousins), convaincus de malversation dans les marchés intéressant la défense nationale. Et dans la population, une indifférence totale, surprenante pour ceux-là seulement qui ont étudié la Chine dans les rapports de l'un de nos anciens ministres à Pékin. (...). Port-Arthur est pris par le 2^o corps d'armée. Sans résistance ou presque, naturellement. C'est un des ports du monde les plus remarquablement fortifiés. On assure que 20,000

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ « Ces Japonais ! », *Le Figaro*, 25 novembre 1894.

²¹ « Les affaires de Corée », *Le Temps*, 20 septembre 1894.

Chinois l'occupaient. Au premier coup de canon 8,000 se seraient enfuis, 3,000 auraient été tués et 6,000 faits prisonniers. Du côté des Japonais à peine 200 tués ou blessés. C'est à croire que les mandarins ont vendu leur pays au Japon. A la vérité, on ne compte plus les hauts fonctionnaires accusés et convaincus de trahison. Dans ces conditions, la marche en avant des Japonais n'est qu'une promenade militaire. C'est la guerre pour rire.²²

A l'inverse, dans une lettre du 2 novembre 1894, l'envoyé spécial du *Figaro*, Fernand Ganesco, écrit depuis Tokyo la première lettre de sa correspondance. Il rapproche dans celle-ci le Japon des états européens de par sa démonstration de civilisation et de patriotisme lors de la première guerre sino-japonaise, marqueur d'une nouvelle ère en Extrême-Orient. Il écrit :

Personne au Japon ne reste indifférent devant les événements qui sont appelés, peut-être, à révolutionner tout l'Extrême-Orient. Un même sentiment patriotique s'est emparé de toutes les classes de la population, et cette nation, hier encore dans les langes, donne aujourd'hui au monde civilisé un magnifique exemple de discipline et d'union.²³ »

Et d'ajouter deux semaines plus tard, en insistant plus cette fois sur cette dichotomie en utilisant l'image d'un troupeau de moutons se baladant librement dans un pâturage afin de parler de la facilité avec laquelle les japonais se battent dans le conflit :

Dans un empire jusqu'à ce jour fermé à double tour, le Japon se promène. Tel un troupeau tranquille au milieu de pâturages indisputés. Si Port-Arthur, ce dernier boulevard de la sécurité des Célestes, est vraiment pris, on se demande, en vérité, ce que ne prendront pas les vainqueurs. Il y a quelques semaines à peine, on taxait de folie l'idée de vouloir pousser jusqu'à Pékin. Voilà maintenant la Chine sans arsenal, sans quartier d'approvisionnements, sans port fermé, sans rien! Pékin alors ne devient plus que le but assigné à une étape un peu plus longue, un peu plus fatigante seulement que les autres étapes. La prise de Pékin, en un mot, ne devient plus qu'une affaire de temps²⁴.

²² « Lettres du Japon », *Le Temps*, 2 janvier 1895.

²³ « Au pays de la guerre », *Le Figaro*, 8 décembre 1894.

²⁴ « Lettre du Japon », *Le Figaro*, 26 décembre 1894.

Une paix difficile et l'entrée en scène des puissances européennes (décembre 1894-juin 1895)

A la suite de cette série de victoires rapides et décisives et rencontrant qu'une faible opposition, l'armée japonaise a le champ libre pour se diriger vers la capitale de l'empire de Chine, Pékin. La Corée, contrôlée en un mois, l'importante base maritime et terrestre de Port-Arthur soumise, il ne manque plus qu'aux armées japonaises de prendre la dernière base navale chinoise de Weihaiwei, afin de détruire les restes de la flotte de Beiyang afin de contrôler la mer Jaune. Toutefois, moins d'une semaine après la chute de Port-Arthur, les chinois proposent une première fois de cesser les hostilités avec le Japon. Cette paix, est relayée dans la presse occidentale dès le 29 novembre 1894, au sein d'une dépêche publiée par *Le Figaro*. *Le Temps* a probablement dû publier des informations similaires, toutefois, nous ne disposons pas des numéros du *Temps* des mois d'octobre et novembre 1894, comme nous l'avions expliqué dans l'introduction de ce travail. Cette proposition de paix fut proposée aux autorités japonaises par deux plénipotentiaires européens, un allemand, Gustav Detring, commissaire des douanes à Tianjin et Alexander Michie, un journaliste reporter de guerre pour le *Times* de Londres. Les autorités japonaises refusèrent cette offre de paix, car Gustav Detring ne fut pas considéré comme étant accrédité par le gouvernement chinois²⁵. Le 28 novembre, il fut renvoyé. La dépêche du *Figaro* parle de cet événement en ces termes :

Les Japonais ont poliment rejeté les propositions de paix apportées par M. Detreng, qui était le porte-parole de Li-Hung-Chang. Les Japonais refuseront toute proposition jusqu'à leur arrivée à Pékin.²⁶

Cette courte citation en dit long sur le regard porté par les européens sur cette proposition de paix. Ce peu de couverture médiatique révèle en effet le fait que les journalistes ne prennent cette proposition de paix qu'avec peu de sérieux, car pensent que les japonais souhaitent aller jusqu'à Pékin afin de terminer la guerre. De plus, les mois de décembre 1894 et de janvier 1895 apparaissent comme des mois où peu de nouveaux événements de la guerre-sino-japonaise se produisent. Entre le 29 novembre et le 29

²⁵ S. C. M. Paine, *The sino-japanese war of 1894-1895* [...] op.cit, p. 250.

²⁶ « A l'étranger : Nouvelles », *Le Figaro*, 29 novembre 1894.

décembre 1894, *Le Figaro* n'a publié que 4 nouvelles concernant le premier conflit sino-japonais²⁷. De fait, ces deux mois voient alors la presse française revenir sur ce que l'on a appelé les « Port-Arthur atrocités », désignant le scandale ayant éclaté dans la presse occidentale à partir de la mi-décembre 1894 suite à la publication d'un reportage du journaliste américain James Creelman, selon lequel les troupes japonaises auraient massacré de sang-froid la population de Port-Arthur durant les 4 jours suivant sa capture²⁸, sujet sur lequel nous reviendrons en détails dans le prochain chapitre. La presse publie également durant cette période les reportages de ses envoyés spéciaux, traitant de la campagne de Port-Arthur, comme celui de Villetard de Laguerie pour *Le Temps*. Ceci est dû à plusieurs facteurs, à savoir l'impraticabilité du terrain, qui rend long tout déplacement terrestre de l'armée japonaise, des distensions entre les autorités civile et militaire japonaises, le commandant en chef des armées, le Maréchal Yamagata souhaitant marcher sur Pékin, et le premier ministre Ito lui, souhaite plutôt prendre la base militaire et navale de Weihaiwei afin de détruire définitivement la flotte de Beiyang, puis annexer l'île de Formose, afin de ne pas déclencher l'intervention des puissances occidentales²⁹. A la fin du mois de janvier 1895, le comte Ito ayant obtenu de l'Empereur l'écart du Maréchal Yamagata des opérations militaires, les troupes japonaises se lancent à l'attaque de la base de Weihaiwei. Les japonais bombardent alors avec leur marine la ville de Dengzhou les 18 et 19 janvier, à l'ouest de Weihaiwei, afin d'occuper les forces chinoises et débarquer des troupes à Rongchen, à 20km à l'est de Weihaiwei, débarquant entre le 20 et le 23 janvier 1895. Le 26 janvier, les troupes japonaises se mettent en marche, jusqu'au 30 janvier, où les forces japonaises se lancent dans une attaque dans trois directions, qui leur permettent de s'emparer des forts au sud et à l'est de Weihaiwei, puis dès le lendemain, s'emparer de forts dans la banlieue directe de la ville. Le 2 février, les japonais entrent dans la ville, et s'emparent d'autres forts, pouvant dès lors retourner leurs canons contre la flotte de Beiyang, toujours dans le port de Weihaiwei. Dès le 4 février, des torpilleurs japonais attaquèrent pendant plusieurs jours, de nuit, la flotte chinoise, jusqu'au 7 février où l'attaque combiné des armées et marines japonaises eurent raison de la flotte chinoise, où 6 navires furent détruits dont le croiseur lourd *Dingyuen* et 7 autres furent capturés. Les chinois se rendent le 12 février, et Weihaiwei échoit donc aux japonais³⁰.

²⁷ *Le Figaro*, novembre-décembre 1894.

²⁸ Jeffrey M. Dorwart, « James Creelman, the New York World and the Port Arthur Massacre » [...] op.cit, p. 699-701.

²⁹ S. C. M. Paine, *The sino-japanese war of 1894-1895* [...] op.cit, p. 248.

³⁰ *Ibid.*, p. 226-228.

A partir du 3 février 1895, la presse française commence déjà à couvrir la chute de Weihaiwei, à l'instar du *Figaro* qui publie une chronique dans sa rubrique *Affaires Étrangères*. Son chroniqueur Jacques St-Cère, écrit des lignes qui en disent long sur le regard porté désormais sur le premier conflit sino-japonais par les français :

Les événements suivent leur cours en Asie et les Japonais remportent des victoires. Ils viennent de prendre Weï-Weï, c'est-à-dire la forteresse la plus importante de la Chine après Port-Arthur, et rien dans les prévisions humaines ne pourra plus empêcher la défaite définitive de la Chine. La guerre n'a plus d'intérêt pour ceux qui ne s'intéressent qu'au « qu'est-ce qui va se passer ». Le tout est de savoir comment et de combien les Chinois seront battus, comme on dit en style de course. Mais la défaite est inévitable. Du reste, sans vouloir en rien diminuer le mérite et le courage des Japonais, il faut constater la prodigieuse incapacité des chinois.³¹

Comme le montre cette citation, la presse française félicite les troupes japonaises pour sa victoire, mais considère que la guerre est déjà terminée, et donc quasiment plus digne d'intérêt. Une chronique publiée dans *L'Illustration* le 22 décembre 1894 relève déjà le fait que plus personne ne s'intéresse à ce conflit. Le chroniqueur en parle de la sorte, mettant ce désintérêt en perspective avec les goûts musicaux parisiens et en rapprochant ce conflit à de simples radotages dans Paris :

La *Trêve des Confiseurs* arrivant à l'heure dite, comme tous les ans, on ne s'en soucie guère. Est-ce la guerre de Corée qu'on se préoccupe ? Ma foi non, pas plus de Madagascar. On a pris Tamatave comme les Japonais ont pris Port-Arthur. Les petits-fils du Nippon continuent à chasser devant eux les Célestes, on n'en profite plus. Quelques-uns disent simplement : « Mais, ces japonais, ce sont les Prussiens de l'Extrême-Orient ! ». On oublie que ces soldats, tout petits, petits, sont instruits et combattent à la française. Encore une fois, la guerre entre la Chine et le Japon est chose escomptée, finie... Ce n'est plus intéressant pour les boulevardiers et on est beaucoup plus sûr d'être écouté si l'on parle des fourrures qui remplacent les dentelles et qui sont tout à fait à la mode.³²

Toutefois, la prise de Weihaiwei pousse la Chine à demander la paix une fois de plus au gouvernement japonais. Le problème de la validité du plénipotentiaire s'étant déjà posé, la Chine décide cette fois d'envoyer le Vice-roi Li Hongzhang, afin de négocier la paix avec le Japon. Dès le 21 février 1895, les deux puissances entrent en négociations afin de cesser les hostilités³³. Le 22 février 1895, *Le Temps* publie une dépêche au sein de laquelle elle explique

³¹ « La prise de Weï-Weï », *Le Figaro*, 3 février 1895.

³² « Courrier de Paris », *L'Illustration*, 22 décembre 1894.

³³ S. C. M. Paine, *The sino-japanese war of 1894-1895* [...] op.cit, p. 257-258.

que « le gouvernement mikadonal a fait répondre à l'empereur de Chine qu'il se refusait à discuter des propositions de paix ailleurs que sur le territoire japonais³⁴. ». Il faut attendre jusqu'au 19 mars pour que Li Hongzhang et près de 100 personnes composant sa suite ne débarque à Shimonoseki afin de discuter des négociations de paix. Entre temps, *Le Figaro* publie en première page le 10 mars une chronique nommée *Un Empire en détresse*, dans laquelle le chroniqueur s'interroge sur l'avenir de la Chine, mise à genoux par cette guerre, s'inquiétant pour le futur équilibre des forces et intérêts européens en Extrême-Orient. Il dit à ce propos, critiquant au passage la perte de temps que les chinois ont fait subir aux japonais lors des autres propositions de paix :

La Chine, anéantie et voulant prévenir l'occupation de sa capitale par les armées japonaises qui convergent vers Pékin, la Chine demande à traiter, sinon à capituler. Après avoir essayé d'amuser le vainqueur par des intermédiaires sans qualité et sans autorité, elle s'est résignée à faire choix d'un personnage sérieux, le premier de ses hommes d'état : il s'appelle Li-Hung-Tchang. (...) Il est agréé, il est attendu, il arrivera, assure-t-on, muni des pouvoirs les plus larges pour désarmer le vainqueur. Mais la guerre n'en continuera moins. On suppose qu'en laissant Li-Hung-Tchang venir chez eux, les japonais ont eu le dessein de gagner du temps, et d'en profiter pour ajouter à leur actif de nouvelles victoires sur un ennemi dont l'organisation militaire est épuisée. (...) Plus la guerre sino-japonaise avance, moins il est possible de voir clairement quelles seront, si les succès des Japonais les conduisent jusqu'à Pékin, les conditions de la paix finale. Il est entendu que la Russie ne veut point d'eux en Corée, bien que la Corée soit depuis près de six mois entre leurs mains. La Russie, et je le souhaite, fera sans doute prévaloir son *veto* ; mais alors, que restera-t-il comme compensation aux vainqueurs ? L'Angleterre pèsera de toutes ses forces pour maintenir le *statu quo* en Chine, et la France y trouverait également son compte. On parle alors de dédommager le Japon avec Formose. Toutefois le morceau est maigre ; (...) et la mainmise du Japon sur Formose ne serait pas précisément un succès pour nous, au contraire.³⁵

Comme le prédit ici ce chroniqueur, à peine 4 jours après l'arrivée de Li Hongzhang à Shimonoseki, les japonais, souhaitant conforter leur annexion de l'île de Taïwan à la fin de la guerre, refusent le premier cessez-le-feu de Hongzhang et se lancent à l'assaut des îles Pescadores, groupe de petites îles situées à l'ouest de Taïwan. Du 23 au 26 mars, les japonais conquièrent les îles bien que fortement fortifiées, de par le moral au plus bas de ses défenseurs, et débarquent à Taïwan le 25 mars, voyant la signature d'un armistice d'une durée de trois semaines, 5 jours plus tard³⁶. La presse française impute la signature de cette « moitié d'armistice »³⁷ au fait que quelques jours plus tôt, Li Hongzhang en rentrant d'une session de

³⁴ « La guerre en Chine », *Le Temps*, 22 février 1895.

³⁵ « Un Empire en détresse », *Le Figaro*, 10 mars 1895.

³⁶ S. C. M. Paine, *The sino-japanese war of 1894-1895* [...] op.cit, p. 264.

³⁷ « La Paix sino-japonaise », *Le Figaro*, 1er avril 1895.

négociations se soit fait tirer dessus et que le Japon, « raffinés en civilisation chevaleresque »³⁸, aurait signé cet armistice pour cela.

Les puissances européennes, qui ne s'attendaient pas à une telle victoire, craignant une expansion trop importante du Japon en Extrême-Orient, menaçant leurs intérêts commerciaux dans la région, voient leurs inquiétudes se confirmer. Le 17 avril, après 1 mois de négociations, est signé le traité de Shimonoseki entre la Chine et le Japon. Le premier ministre japonais Ito, admirant le chancelier allemand Bismarck, chercha à calquer les clauses du traité de Shimonoseki sur les clauses du traité de Francfort, signé le 10 mai 1871 entre la France et l'Allemagne, entérinant la guerre franco-allemande au prix d'une lourde indemnité financière, de l'annexion de l'Alsace-Lorraine, et de l'occupation de territoires pendant trois ans jusqu'au versement complet de l'indemnité. Ito pensait donc que le traité lui permettrait d'humilier grandement la Chine et d'augmenter internationalement le prestige japonais, à l'instar du traité de Francfort. Les clauses du traité sont la reconnaissance de l'indépendance de la Corée par la Chine, mettant dès lors fin à sa suzeraineté sur la Corée, le versement d'une indemnité de guerre de 200 millions de taels d'argent payables en 7 ans et demi, la cession de la péninsule de Liaodong, des îles Pescadores et de Taïwan au Japon, ainsi que l'occupation de Weihaiwei le temps du versement de l'indemnité de guerre³⁹. Le jour même, *Le Figaro* et *Le Temps* publient dans leurs pages une dépêche du *Times*, citant les clauses du traité :

Art. 1er – Indépendance de la Corée ;

Art. 2 – Le Japon « garde » les places conquises ;

Art. 3 – Le Japon « garde » également les territoires situés à l'est du Fleuve Liao

Art. 4 – L'île de Formose est cédée au Japon à perpétuité ;

Art. 5 – L'indemnité de guerre est de 100 millions de dollars (500 millions de francs

Art. 6 – Alliance offensive et défensive entre les deux puissances signataires.⁴⁰

Il est intéressant de noter ici que les termes énoncés ne sont pas très clairs, que le Japon annexe normalement dans le traité la péninsule du Liaodong, comme l'île de Formose, ou Taïwan, alors que l'article fait ici une différence. Le point le plus important ici est la mention d'une alliance offensive et défensive entre le Japon et la Chine, que l'historiographie

³⁸ *Ibid.*

³⁹ S. C. M. Paine, *The sino-japanese war of 1894-1895* [...] op.cit, p. 265 ; p. 272.

⁴⁰ « La paix en Orient », *Le Figaro*, 17 avril 1895 ; « La guerre en Chine », *Le Temps*, 17 avril 1895.

n'a jamais relevé ou cité⁴¹. L'objectif était peut-être, par crainte du Japon, de proposer une telle clause aux lecteurs afin de lui faire peur, de haïr les japonais. Bien que cette clause n'ait jamais existé, un tel traité n'est pas acceptable pour les puissances européennes, particulièrement pour la Russie, dont leur zone d'influence se trouve précisément dans la péninsule du Liaodong, dans le cadre de la construction du chemin de fer transsibérien. Comme le montre l'historien Michel Vié, la Mandchourie devient, à partir des années 1890, le catalyseur des impérialismes chinois, russes et japonais, étant l'expression de politiques toutes différentes. La Russie, tend avec Port-Arthur à se constituer une nouvelle base navale afin de contrebalancer Vladivostok et contrôler la Mer jaune, là où le Japon, récemment occidentalisé, souhaite lui se protéger de l'empire Russe en contrôlant la Mer Jaune et la Chine, quant à elle, souhaite faire de la mer Jaune et de la Mandchourie un espace défensif afin de se protéger d'une éventuelle invasion⁴².

Dès le lendemain de la signature du traité de paix, *Le Temps* publie une chronique dans laquelle l'auteur met en garde contre la prépondérance japonaise en Extrême-Orient et appelle aux puissances européennes d'intervenir afin de sauvegarder leurs intérêts. L'auteur dit en ces termes :

Pour l'instant, il semble que la victoire apparemment définitive du Japon leur ait ouvert les yeux aux dangers d'une prépotence exclusive du mikado en Extrême-Orient et qu'ils jugent avec sévérité les préliminaires de paix. L'essentiel, c'est que personne, ni dans la presse, ni dans les diplomaties, ne perde de vue l'intérêt suprême de l'Europe en cette affaire; qu'aucun acte, aucune parole ne compromette la solidarité des puissances civilisées et la communauté de leur action et qu'au moment décisif une intervention d'autant plus efficace qu'elle sera moins bruyante et moins ostensible suggère et au besoin impose aux doux belligérants le respect de cet ensemble de droits dont le maintien est à la fois la sauvegarde du vaincu, la meilleure garantie des légitimes avantages du vainqueur et la juste exigence des tiers.⁴³

Trois jours plus tard, *Le Temps* transmet dans une dépêche dans laquelle la Russie, la France et l'Allemagne se sont mis d'accord afin d'intervenir dans la renégociation du traité de Shimonoseki. C'est la Triple Intervention. On justifie cet interventionnisme dans la presse française cette en vertu de la supériorité occidentale sur le monde, ainsi que de par la fait que « le concert européen est le seul moyen que l'on ait inventé jusqu'ici pour arranger

⁴¹ S. C. M. Paine, qui revient sur l'entièreté des négociations aux pages 265 à 273 de son ouvrage, ne mentionne jamais une telle clause.

⁴² Michel Vié, « La Mandchourie et la « *Question d'Extrême-Orient* », 1880-1910 », op.cit, p. 25.

⁴³ « La paix en Extrême-Orient », *Le Temps*, 18 avril 1895.

pacifiquement les difficultés soulevées par le traité sino-japonais.⁴⁴ Si les raisons russes de renégocier le traité ont été citées plus haut, la France se joint à la Russie pour deux raisons : la première car elle est alliée à la Russie depuis 1891, et la seconde, qu'elle souhaite préserver ses intérêts commerciaux en Extrême-Orient⁴⁵. L'Allemagne, quant à elle, souhaite se rapprocher diplomatiquement de la Russie. Tous craignent également la prépondérance japonaise en Extrême-Orient, ainsi qu'une trop grande perte de puissance de la Chine, nommée « L'homme malade de l'Extrême-Orient »⁴⁶. On retrouve ici une comparaison à l'empire Ottoman, considéré comme l'homme malade de l'Europe depuis la seconde moitié du XIX^e siècle. La renégociation du traité prévoit de rendre la péninsule de Liaodong à la Chine, et, en contrepartie, augmenter l'indemnité de guerre versée au Japon. Le premier refus japonais de rendre la péninsule de Liaodong fait craindre aux journalistes une guerre, les russes menaçant le Japon de mettre leurs ports sous blocus, et la position de l'Angleterre, soutenant le Japon, n'était pas assurée de neutralité⁴⁷. Toutefois, le Japon, conscient de son incapacité à faire face à la Russie, finit par accepter les exigences européennes et le 8 mai 1895, le traité de Shimonoseki est ratifié par la Chine et le Japon, l'ensemble des clauses sus-citées restant les mêmes, le Japon recevant 30 millions de taels d'argent supplémentaires à la place de la péninsule de Liaodong. Le 25 décembre 1895, le Japon évacue complètement la péninsule de Liaodong⁴⁸.

Contrairement à l'objectif d'Ito, clairement indiqué dès les mois de novembre-décembre 1894 de ne pas négocier la paix avec les puissances occidentales mais avec la Chine, ayant valu au Maréchal Yamagata de se faire écartier de son poste et au Japon d'abandonner l'idée de prendre Pékin, le traité de paix qu'il négocie avec la Chine conduit malgré tout à ce résultat⁴⁹.

⁴⁴ « L'Europe et l'Extrême-Orient », *Le Temps*, 26 avril 1895.

⁴⁵ « La Chine et le Japon », *Le Temps*, 22 avril 1895.

⁴⁶ « L'Europe et la paix sino-japonaise », *Le Temps*, 23 avril 1895.

⁴⁷ « La Chine et le Japon », *Le Temps*, 1er mai 1895.

⁴⁸ S. C. M. Paine, *The sino-japanese war of 1894-1895* [...] op.cit, p. 289.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 248.

Chapitre 5 – La France face à un conflit symétrique moderne non-européen : quelles leçons en tirer ?

Comme nous l'avons évoqué précédemment, la première guerre sino-japonaise apparaît comme étant l'un des rares, si ce n'est pas le seul conflit symétrique moderne du XIX^{ème} siècle bénéficiant d'une couverture médiatique d'ampleur comme celle-ci, où nombre de journaux envoient des reporters de guerre sur le terrain. De plus, près de 20 ans séparent cette guerre du dernier conflit symétrique européen couvert de la sorte, à savoir la guerre russo-turque, s'étant déroulée entre 1877 et 1878, voyant l'apparition de nouvelles technologies militaires. L'étude de notre corpus montre que les journalistes de cette fin du XIX^{ème} siècle en ont parfaitement conscience, et ce dès le début du conflit, comme le montre la citation extraite du numéro du *Temps* du 7 août 1894 qui ouvre ce travail. C'est précisément cet argument technologique qui est utilisé par la presse dès les prémices du conflit afin de montrer qu'il est digne d'intérêt. Et comme la presse le montre bien, La France s'impatientent à l'idée de voir « de quelle utilité ont été la civilisation et les armes perfectionnées qu'elle a apportées aux peuples lointains, sans que ce soit sur elle que l'expérience se fasse ?¹ ». De fait, le précédent chapitre montre bien l'étonnement des européens de voir le conflit se dérouler de la sorte, comprenant alors les leçons qu'ils vont pouvoir en tirer. Ce chapitre tend donc à souligner les nouveautés technologiques que les belligérants utilisent et le regard dont la France à ce propos, pour ensuite évoquer les apports dans la stratégie navale dispensés par cette guerre à la France, pour enfin étudier l'appellation européenne de « petite guerre » concernant le premier conflit sino-japonais. Toutefois, il convient de préciser que ce chapitre ne traite pas de la manière dont les soldats se battent et leurs postures de combat. Nous n'avons trouvé dans notre corpus de sources aucun récit de journaliste ou reporter qui mentionne cela en détails.

La première guerre sino-japonaise, l'Europe et les nouveautés technologiques militaires : entre expectations et apports stratégiques.

Si l'historiographie considère que la guerre russo-japonaise fût l'occasion pour la France, alors en pleine course à l'armement avec l'Allemagne, d'observer attentivement le

¹ « Guerre en Corée », *Le Figaro*, 3 juillet 1894.

conflit et d'en tirer de nombreuses leçons militaires. Celles-ci conduisent par exemple à l'adoption pour la première fois, d'une mitrailleuse en 1907. La première guerre sino-japonaise², bien que ne s'étant pas déroulée de cette manière et différemment observée, a permis aux français d'observer un conflit moderne et d'en tirer des conclusions en matière d'armement, mais également en terme de stratégie militaire. Tout ceci est évoqué par la presse à maintes reprises durant tout le conflit. Comme le montre bien la citation de la note 1 mentionnée plus haut, les journalistes français s'impatientent durant les prémices du conflit de voir les dernières technologies servir durant un éventuel conflit sino-japonais³. En effet, comme nous l'avons évoqué plus tôt dans ce mémoire, au chapitre 2, les années 1880 et 1890, succédant à la guerre russo-turque, voient alors l'adoption progressive à partir de 1886 de la balle de petit calibre et de la poudre sans fumée, tirées alors par des fusils à répétition qui permettent une hausse significative de la cadence de tir des soldats. Le 18 août 1894, le journal *L'Illustration* publie un numéro dans lequel une double page entière dédiée à la présentation de l'armée japonaise par un chroniqueur anonyme. Il y décrit alors en détails son uniforme, son armement ainsi que son haut-commandement. Le chroniqueur cite alors un auteur ayant écrit un ouvrage sur le Japon contemporain, où il critique l'armée japonaise de copieurs de l'Europe. Le chroniqueur tend à réfuter ses arguments, en reprenant plus particulièrement un passage sur le fusil réglementaire japonais d'alors, le fusil Murata. Un encart dans le coin inférieur droit de la page décrit le fonctionnement du fusil en offrant au lecteur une vue en coupe du mécanisme de fonctionnement⁴. De plus, comme nous l'avons cité dans le chapitre 4 de ce travail, certains contemporains selon Amédée Baillot de Guerville, considèrent ce fusil plus performant que les fusils allemands ou français, renforçant l'idée de hâte de suivre un conflit moderne à ce point. Il mentionne également la modernité de l'artillerie des deux états, qui joue un rôle nouveau dans les conflits en cette fin du XIXème siècle. Il écrit à propos des armées japonaises et chinoises :

Ces soldats, armés et équipés à l'europpéenne, sont admirablement commandés par des officiers qui connaissent leur métier à fond : artillerie, génie, transports, télégraphie, ambulances, tous ces services fonctionnent à la perfection et, je le dis sans hésitation, aussi bien qu'en Europe. Le fusil dont sont armés les Japonais, fabriqué par eux, est considéré

² Olivier Cosson, « La Grande Guerre imaginée par les officiers français : Combats, représentations et anticipation autour de la guerre russo-japonaise » dans : Christophe Prochasson, *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, 2004, p. 133.

³ On trouve des citations similaires à celle du 3 juillet 1894 dans les chroniques de Jacques St-Cère dans les numéros du *Figaro* des 25 et 28 juillet 1894 par exemple, ou encore dans la citation d'ouverture de ce travail, datée du 7 août 1894, qui met cela en exergue en parlant de « guerre européenne ».

⁴ « L'Armée Japonaise », *L'Illustration*, 18 août 1894 ; Figure 4.

comme étant supérieur aux armes françaises et allemandes. Il est à tir rapide, à répétition contenant 10 cartouches. L'artillerie de campagnes, supérieurement organisée, emploie des canons faits à Osaka ; on ne pourrait en trouver des meilleurs (...). La Chine ne peut guère disposer immédiatement de plus de 60000 hommes armés et équipés à l'européenne (...). Les points importants de la côte chinoise sont défendus par des forts qui ne le cèdent en rien à ceux du Japon, ou de l'Europe. Canons à tir rapide, télégraphe, téléphone, lumière électrique pour les recherches la nuit etc...⁵

Informés de toutes ces données, les journalistes s'apprêtent donc à suivre avec impatience ce conflit qui s'annonce à la pointe de la technologie militaire de l'époque.

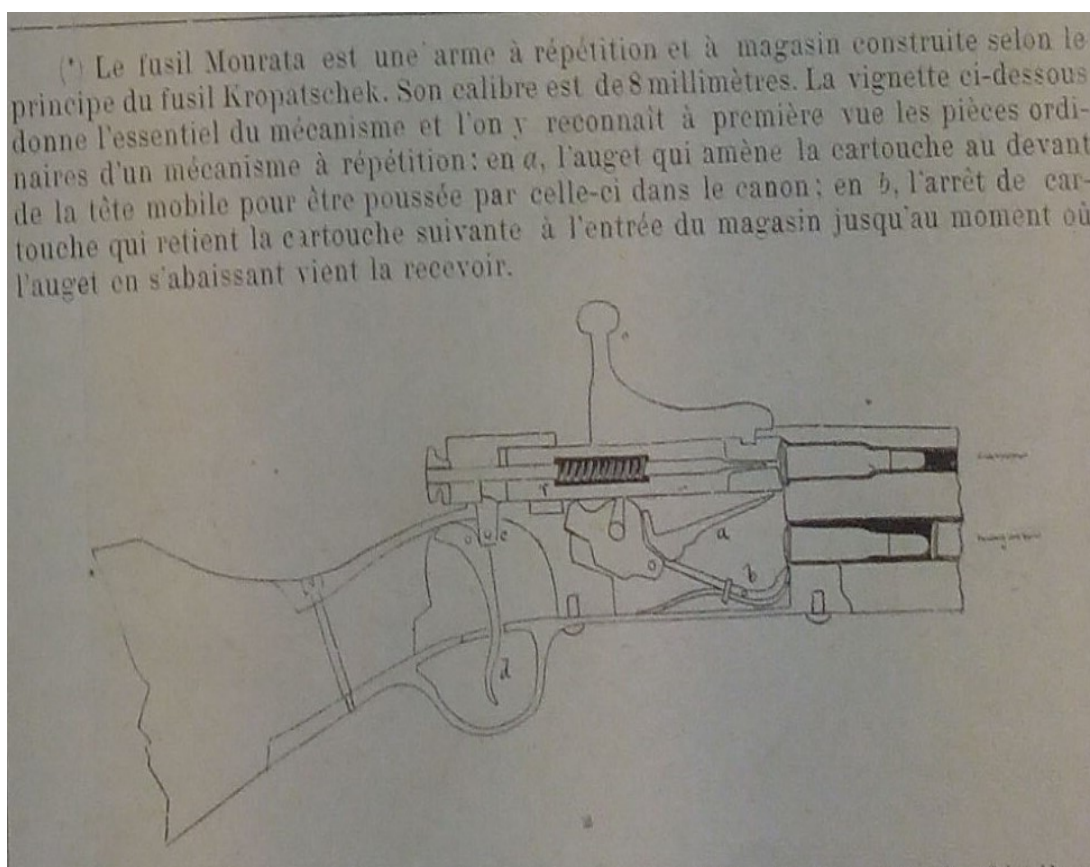


Figure 4 : Vue en coupe du fusil Murata japonais dans « L'Armée Japonaise », *L'Illustration*, 18 août 1894

⁵ « En Corée », *Le Figaro*, 29 juillet 1894.

Dans le même sujet, Ken Daimaru a démontré dans ses travaux l'étude menée durant le conflit par l'armée japonaise sur les projectiles de petit calibre, ainsi que la manière dont leurs blessures devaient être traitées au mieux afin d'éviter le décès du patient. Durant le conflit, certains états comme l'Angleterre, envoyèrent des médecins afin d'observer le fonctionnement des hôpitaux japonais. Dès la fin du conflit, les résultats de cette étude furent également étudiés en Europe⁶. Le 29 décembre 1894, *L'Illustration* présente trois pages consacrées à l'hôpital de Tokyo, décrivant certains malades en convalescence, dont un récemment amputé. On souligne la qualité des infrastructures médicales japonaises dites « édifiées par l'hygiène pastorienne »⁷.

A la suite des premiers combats importants de la guerre, comme la bataille de Yalu ou encore la prise de Port-Arthur, la presse européenne tire ses premières conclusions quant aux stratégies militaires. Si la bataille de Pyongyang passe dans un premier temps plutôt inaperçue aux yeux des européens, nous y reviendrons, c'est la bataille navale de Yalu qui est le centre d'intérêt. En effet, bien que le résultat de la bataille ne soit pas aussi écrasant que celui de Pyongyang, la bataille du fleuve Yalu a révélé de nombreuses nouveautés en Europe dans le cadre des combats navals. Il convient de préciser que dans les années 1880-1890, c'est le développement de la marine qui devient une des principales priorités des puissances européennes dans leur arsenal militaire, où de nouveaux équipements tel la torpille font leur apparition. On a le sentiment en Europe que l'avenir de la guerre se joue en mer⁸. Les marines chinoises et japonaises, développées en parallèle, reflètent bien cette manière de penser, qui s'étend jusqu'en Extrême-Orient. Dès 1875, la Chine Impériale développe sa marine en créant la Flotte de Beiyang, en lui allouant la moitié du budget total de la marine chinoise. Commandés en Allemagne puis en Angleterre, les navires de la flotte de Beiyang s'élèvent au nombre de 35, représentant 44000 tonneaux bruts, dont deux croiseurs lourds à tourelle, les navires *Dingyuan* et *Zhenyuan* pesant près de 7000 tonneaux chacun⁹. Il en va de même pour la marine japonaise, qui se développe également en Europe durant ces mêmes années, les autorités japonaises faisant construire leur flotte par les anglais, les français ou encore les allemands, puis, plus tardivement, dans leurs arsenaux. Le 11 août 1894, *L'Illustration*

⁶ Ken. Daimaru, « Entre blessures de guerre et guerre des blessures : la « balle humanitaire » en débat en Europe et au Japon, 1890-1905 », *Le Mouvement Social* 2016/4 (n° 257), p. 102-103.

⁷ « L'hôpital de Tokio », *L'Illustration*, 29 décembre 1894.

⁸ Sylvain Venayre, *Guerre au loin (1815-1914)*, Cours de troisième année de Licence.

⁹ Piotr Olender, *Sino-Japanese Naval War* [...] op.cit, p. 24-26.

présente dans ses pages les navires *Matsushima* et *Naniwa*, deux des croiseurs les plus lourds de la marine japonaise, pesant respectivement 4200 et 3650 tonnes¹⁰.

L'affrontement de ces deux marines modernes, est le premier depuis la bataille de Lissa en 1866, qui vit s'affronter les marines autrichiennes et italiennes. A la suite de cette bataille, qui servit donc de modèle aux armées européennes pendant les années qui suivent, les tacticiens préconisent le choc à l'éperon dans le cadre des batailles navales des suites du naufrage d'un navire italien pendant la bataille suite à un éperonnage lors du combat par un navire autrichien¹¹. Sa survivance est telle que dans un article de *La revue du cercle militaire* de 1897, revenant sur les enseignements de la première guerre sino-japonaise, l'auteur évoque l'éperon et son inutilité durant la bataille, ainsi que la tentative d'un vaisseau chinois d'éperonner un navire ennemi, sans succès. La portée des canons étant si importante, atteignant jusqu'à 4000m du côté des chinois, rendait impossible l'attaque à l'éperon, cette stratégie devenant obsolète¹². C'est dans cet article de revue, qui paraît deux ans après la fin du conflit, que des militaires reviennent sur ce que la bataille de Yalu a apportée à l'Europe. Publié en deux parties, à la récurrence d'une partie par semaine, cet article, extrait d'une revue allemande, montre les points importants que les contemporains relèvent en terme de stratégie navale suite à la bataille. En effet, le premier point relevé suite à la bataille de Yalu est que bien que les croiseurs lourds à fort tonnage comme les navires chinois *Dingyuan* et *Zhenyuan*, lourdement armés, n'ont aucune contrepartie et permettent aisément la maîtrise des mers, des navires plus légers, mais plus rapides peuvent aisément vaincre une flotte plus massive et mieux armée. En effet, les japonais ne se seraient approchés à moins de 4000m de ces deux croiseurs, car n'étant pas suffisamment bien armés et blindés pour riposter¹³. Toutefois, ceci confirme alors l'importance de croiseurs rapides, que Baillot de Guerville mentionne le 29 juillet 1894, en évoquant le fait que les japonais disposeraient d'un navire plus rapide que le *New York*, croiseur américain alors considéré comme le plus rapide au monde¹⁴. De plus, la bataille a permis aux observateurs de préconiser des canons à tir rapide, permettant alors d'augmenter la puissance de feu des navires, les rendant efficaces contre les navires non-blindés. Ceci montre donc également l'intérêt des navires fortement blindés, permettant

¹⁰ « La Marine Japonaise », *L'Illustration*, 11 août 1894.

¹¹ Michel Depeyre, *Entre vent et eau, un siècle d'hésitations tactiques & stratégiques 1790-1890*, Paris, Economica, 2003, p. 354.

¹² Capitaine P. « Les enseignements de la guerre sino-japonaise », *Revue du Cercle Militaire*, 5 juin 1897, p. 577.

¹³ *Ibid.*, p. 576.

¹⁴ « En Corée », *Le Figaro*, 29 juillet 1894.

d'éviter aux obus de perforer les coques¹⁵. Enfin, dans le cadre des batailles navales, la guerre sino-japonaise a souligné l'importance des torpilleurs, petits navires rapides et maniables, dont les torpilles font d'énormes ravages à la flotte ennemie. Lors de la bataille de Weihaiwei en février 1895, les japonais utilisèrent avec succès leurs torpilleurs face à la marine chinoise. L'auteur de l'article dit à ce propos :

Les combats livrés dans le port de Wei-hai-Wei font ressortir la valeur des torpilleurs. Les Japonais y exécutèrent deux attaques nocturnes, l'une avec 10, et l'autre avec 5 torpilleurs. A la première attaque, deux de ces bâtiments furent mis hors de combat, et deux autres s'engloutirent, mais le vaisseau de ligne chinois Ting-Yuen fut coulé. A la deuxième attaque, un croiseur, une canonnière, un remorqueur et un schooner chinois furent coulés; et un des torpilleurs japonais, dont le gouvernail fut brisé, manqua l'entrée du port¹⁶.

Ceci relève également bien la facilité avec laquelle les torpilleurs peuvent attaquer de nuit, afin d'augmenter leur discrétion et les potentiels dégâts infligés à l'adversaire.

Enfin, ces deux articles relèvent également des informations concernant les armées de terre occidentales. En effet, l'auteur montre que de par la victoire japonaise contre la Chine, une armée organisée selon un modèle de conscription prévaut sur une armée de professionnels¹⁷. Ce système qui veut que chaque citoyen en âge de se battre effectue un service militaire à durée variable en fonction des états et puisse être mobilisable en cas de conflit, fait son apparition en France en 1792. Il fut adopté progressivement par la quasi totalité des états européens durant le dernier tiers du XIXème siècle, des suites de la guerre franco-allemande de 1870-1871, où la Prusse, ayant adopté ce système depuis plus longtemps, vainc l'armée française qui l'avait abandonnée lors de la Restauration au profit d'un système de tirage au sort. Le Japon, adopte également ce modèle dès 1873, avec un service militaire de trois ans de service actif suivi de deux ans de réserve. Ceci lui permit de monter sur pied une armée entraînée et nombreuse, là où la Chine dont les armées étaient professionnelles, purent lever bien moins de soldats¹⁸. Enfin, l'auteur de cet article souligne et salue également la stratégie militaire japonaise mise en place lors de la bataille de Pyongyang, où le maréchal en chef japonais Yamagata a « appliqué les principes de Napoléon et de Moltke; il réussit non

¹⁵ Capitaine P. « Les enseignements de la guerre sino-japonaise », op.cit, p. 577

¹⁶ *Ibid.*, p. 578.

¹⁷ *Ibid.*, p. 575.

¹⁸ Bruno Cabanes (dir), *Une Histoire de la Guerre du XIXème siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 2018, p. 65-73.

seulement à battre, après l'avoir enveloppé de trois côtés, l'ennemi qui occupait une position défensive, mais encore à avoir sur lui une supériorité numérique écrasante de 60.000 hommes contre 22.000. »¹⁹. De plus, « les préparatifs de la guerre, et en particulier le transport des troupes, leur débarquement et l'établissement des lignes d'étapes ne méritent que des éloges. »²⁰. Cette citation dénote également l'importance de la logistique dans le bon déroulement d'une campagne militaire, sentiment renforcé chez les occidentaux de par le déroulement de la guerre.

Une appréciation paradoxale : La première guerre sino-japonaise comme une « Petite Guerre » ?

Toutefois, malgré ces appréciations et ces leçons tirées par la France, et plus largement, de l'Europe de la première guerre sino-japonaise, la presse française semble considérer la victoire des armées japonaises comme une demi-victoire, de par la rapidité de celle-ci et l'incompétence des armées chinoises. Dès la défaite chinoise de la bataille de Pyongyang, ou encore de la bataille de Port-Arthur, les témoins oculaires français du conflit, à savoir les reporters de guerre, s'indignent avec vigueur de l'incompétence des troupes chinoises et de leurs commandants. Villetard de Laguerie, reporter du *Temps*, écrit à ce propos dans une lettre du 23 novembre 1894, relevant le peu de victimes faites par les armées chinoises depuis le début de la guerre :

Il est à remarquer – et ce fait seul suffirait à prouver la nullité complète de la résistance chinoise que cette guerre, engagée depuis quatre mois, n'a causé aux armées japonaises que des pertes insignifiantes, à peine mille hommes tués tant en Corée que sur mer et aux approches de Port-Arthur ! Si l'insuffisance des Célestes n'était aussi catégoriquement démontrée, on serait tenté de voir, dans leur agilité à éviter le contact, une tactique qui, pour manquer de bravoure, ne serait pas dépourvue d'une certaine efficacité pratique. Peut-être attendent-ils (c'est un avis que j'entends exprimer ici) deux auxiliaires puissants contre lesquels la valeur la mieux aguerrie ne prévaut pas : la maladie et le froid impitoyables²¹.

A cette image d'une armée de sauvages, lâche et incompétente s'ajoute une armée mal équipée, et même sous équipée, à l'image des descriptions sus-citées aux notes 18 et 19 de la page 53, les armées chinoises se battant encore avec des arcs, des lances, et autres armes de

¹⁹ Capitaine P. « Les enseignements de la guerre sino-japonaise », *Revue du Cercle Militaire*, 12 juin 1897, p. 607.

²⁰ *Ibid.*, p. 607.

²¹ « Lettres du Japon », *Le Temps*, 2 janvier 1895.

type médiéval de ce genre. Cette idée selon laquelle une partie de l'armée chinoise se battait encore avec ce type d'arme s'est répandue alors dans la presse française, nourrissant alors l'imaginaire du lecteur, qui aurait une image alors exotique de l'armée chinoise combattant à la manière médiévale avec des uniformes aux couleurs vives et non adaptés à une guerre moderne. En somme, ceci nourrirait l'idée selon laquelle les chinois ne seraient qu'une bande de sauvages in-civilisés. L'image joue également un rôle important dans cette appréciation. Dans les premiers mois du conflit, *L'Illustration* propose à ses lecteurs de nombreuses doubles pages présentant l'armée des deux belligérants, accompagnées de dessins. Les 1er et 8 septembre, les numéros de *L'Illustration* présentent les armées chinoises, en particulier les branches de l'armée chinoise obsolètes avant même le début du conflit, à savoir l'Armée des Huit Bannières, en particulier l'Armée de la Bannière Verte, quelque peu modernisée. Selon les provinces, certaines troupes seraient équipées de « piques, d'arbalètes et de mauvais fusils²². ». L'armée serait organisée en « une série de marches et de contre-marches de l'effet le plus bizarre, mais auquel la stratégie est complètement étrangère²³. » Ces descriptions des armées chinoises, sur lesquelles on insiste sur leur nombre très important, dépassant potentiellement le million d'hommes, décrivent également une armée archaïque, description accompagnée d'images montrant des soldats aux tenues traditionnelles chinoises, armées de fusils à platine à mèche, à rechargement par la gueule où la mise à feu se fait par l'allumage manuel de la mèche, technologie utilisée au XVIème siècle en Europe²⁴. Ceci donne au lecteur une vision erronée de la composition des armées chinoises ayant combattu, car, l'historiographie s'accorde à dire que c'est exclusivement l'armée et la flotte dites de Beiyang qui combattirent durant le conflit. Ces armées, créées à partir des années 1880 sous l'impulsion de Li-Hongzhang, commandant en chef des armées chinoises et vice-roi de la province du Zhili, sont équipées et armées de façon moderne. A titre d'exemple, bien que leur armement soit hétérogène, l'infanterie dispose de fusils Mauser 1888 à répétition, ou encore de fusils Martini-Henry à un coup, mais à rechargement par la culasse et au canon rayé. Il en va de même pour son artillerie, qui contient des pièces modernes tels que des canons Krupp, réputés comme faisant partie des meilleurs canons du monde au XIXème siècle²⁵.

²² « L'Armée Chinoise », *L'Illustration*, 1er septembre 1894.

²³ *Ibid.*

²⁴ « L'Armée Chinoise (suite) », *L'Illustration*, 8 septembre 1894.

²⁵ Piotr Olender, *Sino-Japanese Naval War* [...] op.cit, p. 20.



Figure 5 : Les porte-étendards de l'armée chinoise dans : « L'Armée chinoise », *L'Illustration*, 8 septembre 1894.

Très vite après la fin du conflit, les avis occidentaux allant dans ce sens se multiplient. En 1896, soit un an après la fin du conflit, le major britannique Charles Callwell rédige un ouvrage, *Small Wars : Their Principles and Practice*, qui tend à définir et expliquer les conflits auxquels participe une armée régulière contre une armée qualifiée d'irrégulière, dont « des expéditions contre des sauvages et races à demi-civilisées » ou encore des opérations de guérillas menées par des armées régulières²⁶. Suite à cela, Callwell utilise l'exemple de la première guerre-sino-japonaise pour illustrer son propos. Il dit :

Par exemple, la lutte de 1894-1895 entre la Chine et le Japon, pourrait, malgré le fait que d'importantes forces ont été déployées sur les champs de bataille des deux côtés, du point de vue militaire, presque être définie comme une petite guerre ; pour ce qui est des opérations terrestres, elles ont été menées entre une armée hautement entraînée, armée, organisée et disciplinée d'un côté, et, de l'autre, par des forces, bien que formidablement nombreuses, ne peuvent pas être considérées comme des troupes régulières au sens propre du terme²⁷.

²⁶ Charles Callwell, *Small Wars : Their Principles and Practice*, London, University of Nebraska, 1996 (réédition), p. 21.

²⁷ *Ibid.*

Cette description de l'armée japonaise, armée qui apparaît ici comme l'armée régulière, et l'armée chinoise, l'armée irrégulière par effet d'opposition, rejoint bien les différentes caractéristiques des forces chinoises décrites par la presse française page 64. L'ensemble des caractéristiques cités par Callwell renvoient précisément à l'Armée des Huit Bannières décrites plus haut, qui ne s'est elle jamais battue durant le conflit. Si l'armée du Beiyang n'était pas aussi bien entraînée et commandée que l'armée japonaise, elle s'éloigne grandement des guérilleros cités par Callwell, ou encore de l'Armée des Huit Bannières chinoise, reliquat de la Chine de l'époque moderne. Ceci amène à penser que nombre de militaires occidentaux de la fin du XIXème siècle, furent, outre les résultats des combats, influencés dans leurs conclusions par l'imaginaire exotique d'une armée chinoise archaïque, que la presse a en partie véhiculé durant la durée du conflit.

En somme, il s'est opéré un lourd contraste entre les attentes des journalistes français, de voir un conflit symétrique entre la Chine et le Japon, et la réalité du conflit qui a déçu leurs attentes de par l'écrasante défaite que subit l'armée chinoise, qui conduit les européens à considérer ce conflit comme une petite guerre, au sens où Callwell l'entend. C'est également cette opposition que l'on retrouve lorsque les européens utilisent cette guerre pour opposer une Chine, représentant la barbarie et le Japon, représentant la civilisation.

Chapitre 6 – La première guerre sino-japonaise comme catalyseur de l'opposition de deux modèles : Le Japon civilisé et la Chine barbare.

L'étude de notre corpus dès les prémices du conflit, a bien révélé que les attentes des européens concernant les armées chinoises et japonaises prêtes à s'affronter dans un éventuel conflit se dessinaient à partir de leurs propres représentations de la guerre, à savoir la manière de la faire, l'équipement utilisé, les règles lui étant appliquées. Pour illustrer ce propos, on peut prendre pour exemple le chroniqueur Jacques St-Cère du *Figaro*, s'étonnant le 28 juillet 1894 de l'affrontement du Pungdo survenu le 25 juillet 1894, car celui-ci s'est déroulé avant une déclaration de guerre officielle actée par chacun des deux belligérants¹. Et de mentionner le 3 août 1894, deux jours après la déclaration de guerre officielle, « Des esprits mal faits et rendus sceptiques par l'expérience des choses d'Extrême Orient pourraient croire que les hostilités vont cesser entre la Chine et le Japon puisque la guerre est officiellement déclarée. ² ». En 2002, l'historien Victor Davis Hanson postule que depuis l'Antiquité, l'occident détient une forme de supériorité militaire, basée sur un modèle occidental de la guerre, dont les éléments sont explorés à travers 10 batailles décisives, où une caractéristique de ce modèle occidental permit la victoire de l'armée occidentale engagée. Parmi elles, le concept de bataille décisive, du citoyen-soldat, de la supériorité technologique ou encore de la discipline³. Dans ce travail, l'idée n'est pas d'essayer de prouver, par le biais de la victoire japonaise, la supériorité du modèle occidental de la guerre, mais de s'appropriier un tel concept afin de l'appliquer aux représentations des français : les français appliquent-ils durant le premier conflit sino-japonais leur modèle de représentations de la guerre afin de juger les belligérants ? Ce chapitre tend à montrer que de plus en plus, durant le conflit, la guerre sino-japonaise amène les journalistes à opposer la civilisation, incarnée par le Japon, et la barbarie, incarnée par la Chine. Nous présenterons ici par quels biais les journalistes opèrent cette distinction.

¹ « La Guerre en Corée », *Le Figaro*, 28 juillet 1894.

² « En Corée », *Le Figaro*, 3 août 1894.

³ Victor Davis Hanson, *Carnage et Culture : Les grandes batailles qui ont fait l'Occident*, Paris, Flammarion, 2010 (2ème édition), p. 84, p. 130, p. 213, p. 339.

La guerre comme un biais de devenir une puissance civilisée ?

Le XIX^{ème} siècle apparaît comme une période particulière en Europe vis-à-vis de la guerre et de la technologie militaire. Si les guerres ne déroulent plus sur le sol européen et que l'idée d'une nouvelle guerre entre européens paraît impensable, le premier conflit sino-japonais prend place dans l'ère du *Weapon Gap*, point culminant de l'écart en terme de technologie militaire entre l'occident le reste du monde⁴. A la guerre et à l'armée sont également rattachés des idéologies, particulièrement dans une France revancharde post-guerre franco-allemande, comme le patriotisme. De fait, l'ensemble de ce qui se rattache à la guerre peut être rattaché de manière paradoxale à l'idée de civilisation, car étant rattaché au modèle occidental de la guerre. Dans le cadre de la guerre-sino-japonaise, ceci s'observe dès le début du conflit. Comme nous l'avons évoqué aux pages 63 et 64, la presse fait durant les deux premiers mois du conflit une présentation détaillée des deux armées, en insistant sur le caractère archaïque des armées chinoises, ainsi que le caractère moderne des armées japonaises, insistant particulièrement sur leur capacité à copier le plus fidèlement possible les armées occidentales. Le 18 août 1894, *L'Illustration* accorde dans un article, plusieurs pages à la présentation de l'armée japonaise. Le rédacteur de cet article écrit à propos de l'armée japonaise :

Le singulier petit peuple de l'Extrême-Orient qui, depuis une trentaine d'années s'acharne à copier l'Europe, veut consacrer son œuvre par une suprême expérience. Il s'agit de gagner définitivement le titre de grande puissance « civilisée », en exterminant quelques centaines de mille voisins par les procédés de guerre les plus récents, les plus scientifiques. Nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs une monographie de l'armée japonaise, instrument curieux, édité au prix de combien d'efforts, d'argent, et qui doit assurer, paraît-il, la gloire du Nippon et sa prépondérance dans l'équilibre asiatique !⁵

Cette citation, qui relie technologie militaire aux sciences, donc par extension à la civilisation, montre bien que selon la presse française, le Japon cherche à prouver son caractère de peuple civilisé par les armes, prouvant l'importance de cela aux yeux des européens, particulièrement aux yeux des français. A l'inverse, l'article décrivant l'armée chinoise insiste sur le caractère archaïque de ses troupes. L'auteur en parle en ces termes :

⁴ Jacques Frémeaux, *De quoi fut fait l'empire* (...) op.cit, 588p

⁵ « L'Armée Japonaise », *L'Illustration*, 18 août 1894.

Si l'on considère que les 300000 hommes qui forment le contingent permanent de l'armée dynastique ou impériale exclusivement préposé à la garde de l'Empereur et de la capitale sont encore instruits de la même façon qu'au lendemain de l'invasion mongole (1647), il est facile de se rendre compte que cette cohue barbare est incapable, malgré son courage et sa ténacité, de tenir devant une troupe, même de beaucoup numériquement inférieure.⁶

Ceci montre donc bien l'idée selon laquelle une armée à la technologie et à l'organisation militaire dépassée pour les européens est associée à la barbarie. Tout cela prend encore plus d'importance dès le moment où les armées japonaises remportent leurs premières victoires face aux armées chinoises. Le 2 novembre 1894, le reporter du *Figaro* durant le conflit, Fernand Ganesco écrit la première lettre de sa correspondance depuis Tokyo, où il mentionne ce que les victoires japonaises ont amenés au Japon, en mettant ceci en perspective avec la situation chinoise. Il raconte en ces termes :

Personne au Japon ne reste indifférent devant les événements qui sont appelés, peut-être, à révolutionner tout l'Extrême-Orient. Un même sentiment patriotique s'est emparé de toutes les classes de la population, et cette nation, hier encore dans les langes, donne aujourd'hui au monde civilisé un magnifique exemple de discipline et d'union. Tourignons-nous maintenant du côté de la Chine. Que voyons-nous? Une nation formidable par le nombre, ayant pris contact déjà avec des adversaires redoutables, obligée, dès les premiers engagements, de prendre la fuite et de se cacher. Un peuple indifférent à tout ce qui se passe autour de lui, défendu par une armée de mercenaires que commandent, du jour au lendemain, des mandarins inexpérimentés, improvisés tour à tour chefs d'armées ou commandants d'escadres.⁷

Dans cette citation, l'auteur met en exergue ce que cette guerre et des principes militaires tels que la « discipline », ou « l'union », permettent de réaliser. En plus de celle que l'on trouve dans cet extrait, la citation aux quatrième et cinquième lignes de cet extrait se retrouve dans d'autres articles, comme voulant marquer le fait que cette victoire militaire marque le parachèvement de récentes années durant lesquelles le Japon a fait le maximum afin d'adopter les principes de la civilisation européenne. A l'inverse, l'auteur montre ici que les armées chinoises, bien que nombreuses, ont fait preuve de lâcheté, et que c'est également en partie leur isolationnisme et des troupes mal commandées qui leur ont coûté la défaite. Concernant la capacité de commandement et l'entraînement des troupes combattantes lors de la première guerre-sino-japonaise, l'historien Michael Neiberg démontre que dans le cadre de

⁶ « L'Armée Chinoise », *L'Illustration*, 1er septembre 1894.

⁷ « Au pays de la guerre », *Le Figaro*, 8 décembre 1894.

conflits, la technologie, même si elle est utilisée de manière importante par les belligérants n'apporte que peu d'avantage si les belligérants n'utilisent pas, parallèlement, les stratégies militaires adéquates. Un éventuel avantage technologique peut être bénéfique uniquement dans ce cas là⁸. Cette idée ressort des appréciations des journalistes français vis-à-vis de la première guerre sino-japonaise, qui se rendent compte que si l'armée japonaise est excellemment armée à l'europpéenne, elle est également très bien organisée, commandée, et entraînée à utiliser les technologies européennes, là où la Chine n'en est pas du tout capable. La lettre du reporter du *Temps* datée du 23 novembre 1894, reflète bien ceci, en mentionnant l'utilisation de la marine par les chinois et de l'armée de terre par les japonais durant le conflit. Il dit :

Comme forces maritimes de superbes navires, mais pas de marins pour les conduire et les utiliser. Partout un désordre extraordinaire, la concussion la plus éhontée, la plus flagrante à tous les degrés de la hiérarchie civile et militaire (...). Ainsi s'expliquent assez logiquement les succès que les Japonais ont remportés et dont la facilité étonne ceux d'entre eux, très rares qui conservent un sang-froid au milieu de l'enthousiasme contagieux du plus présomptueux des peuples. Il est juste de reconnaître qu'ils ont habilement manœuvré. Armement, service des transports et des approvisionnements, bravoure, entrain, esprit d'ordre, de discipline, tout cela est remarquable.⁹

Plus tard, sa correspondance du 21 au 25 novembre 1894 racontant la prise de Port-Arthur par les japonais, met également cela en avant. En effet, si Port-Arthur est défendue par les chinois grâce à des canons des plus modernes, l'organisation et la stratégie des armées japonaise vint donc à bout de ce dispositif rapidement, malgré « l'inutilité des canons » japonais durant cette bataille de par leur organisation¹⁰. C'est cette organisation des armées japonaises qui est ensuite saluée et admirée par les militaires européens à la suite de ce conflit. Les articles de *La Revue du Cercle Militaire* des 5 et 12 juin 1897, revenant sur les leçons tirées du premier conflit sino-japonais, mentionnent toute l'importance de l'organisation des armées basée sur le système de la conscription, utilisé en 1894-1895 par la majeure partie des armées occidentales comme nous l'avons montré page 62, mais également l'application de tactiques et stratégies militaires européennes qui permirent l'écrasante victoire japonaise lors de la bataille de Pyongyang le 15 septembre 1894, organisation et techniques

⁸ Bruno Cabanes (dir), *Une Histoire de la Guerre du XIXème siècle à nos jours* [...] op.cit, p. 113-114.

⁹ « Lettres du Japon », *Le Temps*, 2 janvier 1895.

¹⁰ « La Chine et le Japon », *Le Temps*, 12 février 1895.

que la Chine devrait adopter le plus rapidement possible afin que son armée soit respectée dans le monde. L'auteur dit en ces mots :

Cette guerre a prouvé à la Chine la nécessité de changer radicalement non seulement l'instruction de ses armées de terre et de mer, mais aussi les autres rouages militaires qui contribuent à préparer le succès d'une campagne. C'est ainsi qu'il faudrait d'abord étudier un mode de recrutement spécial, car bien que le service militaire obligatoire pour tous serait susceptible d'avoir une influence bienfaisante sur le colosse chinois en léthargie, il ne nous paraît pas nécessaire de l'imposer à un empire qui compte 400 millions d'habitants. Quelques centaines de mille hommes obtenus par la conscription et bien instruits suffiraient, de concert avec une flotte réorganisée et renforcée, pour tenir en échec le Japon et la Russie (...). L'armée japonaise, en menant à bonne fin une guerre pendant laquelle elle a remporté tant de victoires, a prouvé qu'elle était parfaitement dressée à l'européenne. Son général en chef, à en juger notamment par la plus importante opération militaire de la campagne, celle de Ping-Yang, a appliqué les principes de Napoléon et de Moltke; il réussit non seulement à battre, après l'avoir enveloppé de trois côtés, l'ennemi qui occupait une position défensive, mais encore à avoir sur lui une supériorité numérique écrasante de 60.000 hommes contre 22.000. Les préparatifs de la guerre, et en particulier le transport des troupes, leur débarquement et l'établissement des lignes d'étapes ne méritent que des éloges.¹¹

Toutefois, cette idée de civilisation par la guerre perçue pas les européens atteint ses limites à la toute fin du conflit. En effet, des suites de la guerre et du traité de Shimonoseki signé le 17 avril 1895, la Chine se doit de céder au Japon l'île de Formose, actuelle Taïwan, les îles Pescadores ainsi qu'une partie de la presque-île de Liaotong, où se trouve Port-Arthur. De fait, les journalistes sont unanimes pour dénoncer la politique expansionniste japonaise, représentant un danger pour l'équilibre des puissances dans l'Extrême-Orient. En effet, comme le montre Jacques Frémeaux, le XIX^{ème} siècle marque une période durant laquelle les guerres de conquêtes sont très mal perçues en Europe, de par le souvenir ancré des guerres napoléoniennes. Les rares conflits européens s'étant déroulés durant cette période comme les guerres d'unification allemandes entre 1864 et 1871, ou encore la guerre d'unification italienne de 1859, apparaissent comme des conflits de nationalités, ou de retour à une situation normale, comme ce fut le cas lors de l'annexion allemande de l'Alsace-Lorraine, considérée comme terre allemande, les guerres de conquêtes n'étant réservées qu'à l'expansion coloniale¹². Les dires du reporter du *Figaro* lors de la première guerre-sino-japonaise, Fernand Ganesco dans sa lettre écrite depuis Kobe à la fin du mois d'avril 1895 relèvent bien de cette idée :

¹¹ Capitaine P. « Les enseignements de la guerre sino-japonaise », op.cit, p. 605.

¹² Jacques Frémeaux, *De quoi fut fait l'empire* [...] op.cit, p. 51-52.

Ce qui nous intéresse, ce qu'il nous paraît utile d'indiquer d'une façon très claire, c'est que le Japon, en s'emparant de Formose, en prenant possession de la Mandchourie, en se nommant le tuteur de la Corée, n'a pas craint de porter un défi aux nations européennes qui ont depuis longtemps en Extrême-Orient des droits acquis. J'ai nommé l'Angleterre, la France et la Russie. (...) Depuis des mois, la presse britannique est unanime en Asie à dénoncer les menées ambitieuses de l'Empire du Soleil Levant, et elle n'a jamais cessé avec adresse toujours, avec talent souvent, de mettre en garde le gouvernement mikadonal contre les dangers d'un agrandissement quelconque du territoire japonais. (...) Nous avons dit que le Japon, augmenté de Formose et de la Mandchourie, devenait un danger pour toutes les puissances ayant des droits acquis en Extrême-Orient.¹³

De fait, du point de vue de la menace des intérêts européens en Extrême-Orient, le conflit ne peut pas être considéré comme une petite guerre.

Faire du rapport à la violence de guerre un critère de civilisation.

Durant le XIX^{ème} siècle, les sociétés occidentales se sont progressivement montrées de plus en plus réticentes et opposées à la violence, en particulier en temps de guerre. Comme le montre l'historienne Verdiana Grossi, le pacifisme se développe en Europe durant les années 1863 et 1889, dates échelonnées par la création de la Croix-Rouge par le suisse Henri Dunant des suites des horreurs qu'il a vu lors de la bataille de Solferino en 1859 entre l'Autriche et le royaume de Piémont-Sardaigne, et la tenue à Paris en 1889 du premier Congrès International pour la Paix, voyant alors le mouvement pénétrer les élites bourgeoises des états européens¹⁴. De fait, la presse française observe avec attention la violence lors des combats ainsi que les atrocités de guerre perpétrées par les deux états belligérants lors de la première guerre-sino-japonaise, utilisant cela afin d'alimenter l'opposition du Japon civilisé et de la Chine barbare durant la durée du conflit. En effet, au mois de décembre 1894, le journaliste et reporter américain James Creelman, officiant au sein du journal américain *New York World*, dénonce dans un de ses reportages ce qui va porter le nom de « Port-Arthur atrocities », à savoir le massacre de sang-froid par les japonais qui suit la prise de Port-Arthur de ces derniers, durant lesquels les soldats japonais auraient massacré durant 4 jours sans distinction femmes et enfants. Sa lettre, parue le 12 décembre 1894, provoque l'émoi de

¹³ « Lettre du Japon », *Le Figaro*, 12 juin 1895.

¹⁴ Verdiana Grossi, *Le pacifisme européen : 1889-1914* [...] op.cit, p. 17.

l'opinion publique américaine, qui désormais compare les soldats japonais à des barbares sanguinaires¹⁵. Si les certains journalistes anglais dénoncent également ces atrocités, les journalistes français y réagissent d'une manière très différente. Dans un premier temps, les journaux français s'attellent à souligner dans le même temps les atrocités commises par les troupes chinoises ainsi que les bonnes actions des troupes et médecins japonais. Le 15 décembre 1894, soit trois jours après la publication du reportage de Creelman, le *Monde Illustré* publie un article contenant plusieurs pages ainsi que des illustrations, revenant sur les combats de Pyongyang, trois mois plus tôt, comme pour prendre à contre-pied les informations délivrées par le reporter américain. De ces combats, l'article met en avant les atrocités commises par les troupes chinoises, publiant un dessin réalisé par leur reporter sur le terrain, Georges Bigot, qui montre des soldats chinois ayant décapité deux soldats japonais, les dépouillant par la suite de leur matériel de combat¹⁶. Le début de l'article dit en ces termes :

Parmi les épisodes que nous reproduisons aujourd'hui, se trouve une scène assez tragique qui donne une idée de la férocité des Chinois. Ils coupent la tête de tous les soldats qui leur tombent sous la main; puis après avoir percé les oreilles, ils les traversent d'une corde et la suspendent ensuite à un poteau. C'est ainsi que les Japonais, après la bataille de Ping-Yang, ont retrouvé les corps de leurs soldats décapités. En poursuivant leur route, ils ont fini par découvrir, abandonnées çà et là, les têtes à moitié défigurées, que les Chinois avaient laissées, en abandonnant leurs positions.¹⁷

Ces abnégations critiquant vivement les exactions chinoises, s'accompagnent deux semaines plus tard par effet d'opposition d'un autre article, revenant cette fois sur l'efficacité et l'humanité du service des hôpitaux militaires japonais, qui soignent sans distinction soldats japonais et chinois faits prisonniers. Ceci est illustré une nouvelle fois par un croquis de Georges Bigot montrant deux soldats chinois soignés par les ambulances japonaises, où ils « reçoivent des soins forts intelligents »¹⁸, toujours des suites de la bataille de Pyongyang.

Toutefois, les cas similaires les plus intéressants apparaissent dans la presse française au moment où les reporters français envoyés sur place afin de couvrir la campagne de Port-Arthur auprès de l'état-major japonais, voient leurs lettres publiées dans les colonnes des

¹⁵ Jeffrey M. Dorwart, « James Creelman, the New York World and the Port Arthur Massacre » [...] op.cit, p. 699-701.

¹⁶ « La guerre-sino-japonaise », *Le Monde Illustré*, 15 décembre 1894.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ « La guerre-sino-japonaise », *Le Monde Illustré*, 29 décembre 1894.

journaux parisiens, soit aux mois de janvier et de février 1895, deux à trois mois après les faits. En effet, si certains de ces reporters, comme c'est le cas de Villetard de Laguérie, ou encore Fernand Ganesco, reconnaissent avoir vu des civils tués¹⁹, leur réaction vis-à-vis des atrocités japonaises est bien différente de celle des reporters anglais et américains. Leur objectif est, en effet, de faire des atrocités japonaises commises à Port-Arthur des victimes de la vengeance de soldats possédant, à l'inverse des soldats chinois, déjà le statut de soldat civilisé, n'ayant pas pu supporter les atrocités commises par les chinois sur leurs camarades, montrés comme encore plus sauvages. Dès le 16 décembre 1894, soit 4 jours après la publication du reportage de Creelman, Fernand Ganesco parvient à faire publier une dépêche qu'il a rédigé la veille afin de défendre les troupes japonaises des abnégations des presses anglaises et américaines. Il dit à ce propos :

Le gouvernement japonais se montre très ému des faux rapports publiés par quelques journaux anglais et américains au sujet de la prise de Port-Arthur. L'armée japonaise est admirable de discipline. Sans doute quelques excès, inévitables en pareil cas, ont été commis par les vainqueurs, mais leur surexcitation est très excusable, étant donnés les terribles supplices infligés par les Chinois à leurs prisonniers.²⁰

Dans sa lettre datée du 21 décembre 1894, Fernand Ganesco précise sa position vis-à-vis des atrocités, dans une description détaillée des violences chinoises sur les troupes japonaises, visant à émouvoir le lecteur. Sa position quant aux atrocités de guerre japonaises se mesure également à la mention de son émoi par rapport à l'entrée des troupes japonaises dans Port-Arthur qui précède cette description. Il écrit :

Je crois bien, d'ailleurs, que l'entrée triomphale des troupes mikadonales dans la forteresse chinoise a donné lieu au spectacle le plus émouvant qu'il soit possible d'imaginer. Le soir venu, sur une hauteur dominant la ville conquise, le général Oyama réunit tous ses officiers. Et ce fut au cri trois fois répété de «Vive l'Empereur» que tous ces braves burent ensemble le vin de la victoire. On parlera longtemps encore de la prise de Port-Arthur. D'abord, le nom de cette place restera associé dans l'histoire aux souvenirs terribles qu'évoque toujours le carnage. Assailli par une pluie de feu, Port-Arthur a été noyé dans une mer de sang. On ne se représente pas autrement Attila et ses Huns promenant, ivres de rage, la terreur à travers le monde. Je vois que la presse anglaise, en Chine et au Japon, s'élève avec véhémence contre ce qu'elle appelle les atrocités de Port-Arthur. En vérité, la presse anglaise nous la baille belle! Avant de condamner impitoyablement la sanglante fureur des troupes japonaises, il est bon d'examiner dans quel état d'esprit se trouvaient chefs et soldats lorsqu'ils montèrent à l'assaut de la ville. La première porte franchie, un spectacle

¹⁹ « Lettre de la guerre », *Le Figaro*, 30 janvier 1895 ; « La Chine et le Japon », *Le Temps*, 7 février 1895.

²⁰ « La guerre-sino-japonaise », *Le Figaro*, 16 décembre 1894.

épouvantable les attendait. Quelques jours avant, leurs éclaireurs, tombés dans un guet-apens, avaient été pris par les Chinois. Ils furent brûlés vifs pour la plupart. Les autres périrent dans des supplices que la mémoire refuse d'enregistrer. Un sergent eut le ventre ouvert, ses intestins furent mis en morceaux et remplacés par des cailloux. Un jeune lieutenant connut un aussi terrible traitement. On le crucifia, et pendant qu'il se débattait dans les trances de la mort, des bandes démoniaques, soûles d'eau-de-vie, dansaient autour de son corps, mutilé. Lorsque les Japonais, entrèrent à Port-Arthur, les chiens errants et les corbeaux voraces n'avaient pas encore fini leur besogne. Ils eurent donc aussitôt devant les yeux les restes, sanglants de leurs frères d'armes. C'est alors qu'une rage féroce s'empara des vainqueurs. Il n'y eut pas de quartier. Femmes, vieillards, enfants, tout fut passé par les armes. Les chevaux, pendant deux jours, refusèrent l'eau de la rivière qui charriait du sang. C'est la guerre. Certes, de pareilles représailles n'élèvent jamais une nation. Toutefois, avant de juger trop sévèrement les Japonais, mettons-nous à leur place. La chose nous est facile, à nous autres, Français qui, au Tonkin, depuis douze ans, avons vu mourir dans les tortures chinoises un parent, un camarade ou un ami. Il ne nous appartient donc pas, à mon avis, de jeter aujourd'hui la pierre aux vaillants soldats appelés à leur tour à faire connaissance avec les turpitudes des Célestes. Laissons à l'Angleterre ses cris d'indignation. Le monde sait assez avec quelle douceur elle se conduit à l'égard de quiconque lui résiste. Demandez-en plutôt des nouvelles de l'Inde...²¹

De cette longue citation se dégagent plusieurs faits intéressants. En effet, outre le fait qu'ici, l'auteur cherche à dédouaner les troupes japonaises des massacres qu'elles auraient commis, on peut voir que le reporter construit son discours d'une certaine façon, afin de persuader son lecteur du bien fondé de son argumentaire. Le sociologue Luc Boltanski a en effet démontré que face à des scènes de violence qui se déroulent hors de son champ direct d'action, le spectateur doit tout de même agir face à celles-ci, en montrant la manière dont lui-même a été blessé, pouvant entraîner d'autres personnes à penser comme lui²². Afin d'y parvenir, le spectateur peut alors construire son argumentaire autour de deux éléments, à savoir opposer la pitié et la justice, et de faire prévaloir la pitié sur la justice dans son discours²³. C'est ce que fait clairement ici Fernand Ganesco, en insistant sur les exactions chinoises plutôt que sur les exactions japonaises, et d'inclure le lecteur dans son discours en parlant des victimes des atrocités chinoises au Tonkin sur les soldats français, potentiels fils, maris ou frères du lecteur. Toutefois, les raisons de ce positionnement français par rapport au reste de la presse restent inconnues. Nous pouvons supposer que c'est pour rester proche du commandement japonais, afin de se distinguer des autres reporters étrangers, en étant les plus favorisés.

²¹ « Lettre de la guerre », *Le Figaro*, 30 janvier 1895.

²² Luc Boltanski, *La souffrance à distance : Morale humanitaire, médias et politique*, Paris, Éditions Métailié, 1993, p. 9.

²³ *Ibid.*, p. 15-17.

En somme, les occidentaux, durant le conflit, utilisent le premier conflit sino-japonais afin de créer une dichotomie entre sauvages et civilisés, la guerre en elle-même participant à civiliser les japonais. Toutefois, ceci change radicalement à la toute fin de la guerre, lorsque apparaît la possibilité d'une alliance potentielle entre les deux anciens ennemis et de la constitution d'un état japonais trop puissant et belliciste, plantant les racines de ce que l'on finit par appeler « Le Péril Jaune ».

L'hypothétique alliance sino-japonaise : Vers une matérialisation des craintes européennes.

Ce que l'on appelle le « Péril Jaune » désigne selon le *Oxford English Dictionary* à partir de 1900 « Un danger supposé selon lequel les asiatiques vont submerger les blancs ou envahir le monde ²⁴». Il naît selon l'historiographie à partir de 1895, date à laquelle l'empereur d'Allemagne Guillaume II fait faire une peinture par un peintre renommé en Allemagne, Hermann Knackfuss, nommée « Péril Jaune ». Il y appelle les puissances européennes à s'unir contre la menace venant d'Extrême-Orient, particulièrement de la Chine et du Japon, suite à la victoire japonaise contre la Chine, s'étant vu proposée une alliance par le Japon par la suite. La peinture représente « des hordes asiatiques, sanglantes, conduites par Bouddha, se lançant à l'assaut des puissances chrétiennes. »²⁵. A partir de là, l'idée se développe plus encore des suites de la guerre russo-japonaise, marquant la première fois qu'une puissance asiatique vainc une puissance européenne. Toutefois, cette idée de « Péril Jaune », marquant une véritable crainte des asiatiques, trouve ses racines durant le conflit sino-japonais, crainte que la presse relaye par moment, moments que nous allons étudier ici.

Bien que le « Péril Jaune » n'apparaît pas durant la première guerre-sino-japonaise, les occidentaux montrent déjà une crainte des asiatiques bien avant celle-ci. Comme le montre Régis Poulet, c'est durant les années 1870 qu'apparaît ce qu'il appelle « une métaphore entomologique par laquelle les Asiatiques sont pris dans leur ensemble »²⁶, fruit du

²⁴ *The Oxford English Dictionary* cité dans : Régis Poulet, « Le Péril Jaune », *Larevuedesressources.org*, 2005, Dans *La Revue des Ressources*, [En Ligne], <https://www.larevuedesressources.org/le-peril-jaune.499.html#nh1>, visité le 26 août 2019.

²⁵ François Pavé, *Le péril jaune à la fin du XIXe siècle : Fantasma ou inquiétude légitime ?*, Maine. Université du Maine, 2011, p. 39.

²⁶ Régis Poulet, « Le Péril Jaune » [...] op.cit.

croisement de l'imaginaire social et anthropologique des européens. En somme, on se représente les asiatiques comme une marée ou une nuée d'insectes, capable d'envahir, de par leur nombre extraordinaire, l'Europe en très peu de temps. Otto Von Bismarck, chancelier allemand dans les années 1870 et 1880, pensait déjà qu'un jour, « les jaunes abreuveront leurs chameaux dans le Rhin. »²⁷. De fait, la première guerre sino-japonaise devint rapidement l'événement où les craintes européennes, déjà existantes quant aux asiatiques, purent se matérialiser. Ceci commence à émerger dans la presse dès le mois de décembre 1894, date laquelle *Le Figaro* publie une chronique, dans laquelle il met en garde contre ce qu'il appelle une *Invasion chinoise* en Europe, qui pourrait se produire si les troupes japonaises assiègent et prennent la capitale chinoise de Pékin, en rappelant les conséquences qu'eurent la prise de Pékin par les troupes franco-anglaises en 1860. Il en parle en ces termes :

Par les mêmes portes où avaient superbement passé les diplomates anglais et américains, étaient sorties des masses humaines, pressées par une effroyable disette qui désolait les provinces du Nord de la Chine, suivant l'irrésistible courant qui les portait vers les ports et que favorisaient les nombreux transports, Armés par six grandes compagnies chinoises de premier ordre, voguant vers San Francisco. Dès 1878, la population chinoise installée en Californie dépassait 150,000 âmes et s'accroissait d'année en année, poussant toujours en avant, à la conquête des plaines fertiles du « Far-West », ses flots d'émigrants. Les privations, les mauvais traitements, la mort qui les fauchait n'arrêtaient pas la marée montante. (...) Cette infiltration exotique prit un caractère si menaçant qu'au Congrès de Berlin, le comte Schouvalof, représentant la Russie et ses sympathies pour le cabinet de Washington, crut devoir appeler l'attention de ses collègues sur cette question. « Il signalait le danger que ces centaines de millions d'êtres humains, qui habitent l'Empire Chinois, pourraient faire courir non seulement à l'Empire Anglais et à l'Amérique, mais au monde entier, le jour où, s'appropriant les armes d'une civilisation qu'ils haïssent, s'autorisant des traités qu'il leur impose, ils les tourneraient contre lui et franchiraient des barrières désormais impuissantes à les contenir. ». (...) Il est hors de doute qu'à la suite de la guerre coréenne et des lourdes charges que le vainqueur va faire subir au vaincu, la population chinoise, pressurée, affamée chez elle, va franchir ses frontières pour chercher fortune à l'étranger, et cela avec d'autant plus de facilité que le cabinet de Pékin ressentira plus vivement que jamais le besoin de se mettre en contact avec l'Europe, pour y trouver les leçons, l'expérience et les instruments de paix et de guerre nécessaires à son relèvement. Conviendra-t-il aux cabinets européens, à la politique française d'endiguer, de canaliser ce formidable exode d'un peuple de 400 millions d'âmes, qui peut aisément précipiter sur notre continent 40 millions d'émigrants? Ou bien, laissera-t-on aller les choses de Chine à ce point de désordre et de démantèlement qui précipitera l'invasion chinoise, apportant dans nos pays une concurrence effrénée et irrésistible de la race jaune, trop armée par les qualités de son tempérament contre le travailleur européen, bouleversant ainsi, et brusquement toutes les conditions du travail et toutes les conditions des salaires chez nos classes ouvrières ?²⁸

²⁷ *Ibid.*

²⁸ « L'Invasion chinoise en Europe », *Le Figaro*, 1er décembre 1894.

Dans cette citation se voulant prophétique, publiée environ un mois avant l'émergence de l'idée d'une alliance sino-japonaise, plusieurs thèmes ressortent du discours de l'auteur. Dans un premier temps, l'idée que les chinois représentent une masse extrêmement nombreuse, prête à envahir l'Europe ressort ici de manière importante. Outre le problème d'une masse d'individus en elle-même, pouvant selon l'auteur atteindre « 40 millions de migrants », s'ajoute un problème concernant la concurrence que ces chinois feraient aux ouvriers français, de part leur nombre. En effet, l'auteur avance l'idée que « le chinois se considérait largement rémunéré par 100 francs de salaire mensuel, et y trouvait sources de réserves importantes. »²⁹. Le problème apparaît alors comme une main d'œuvre peu qualifiée et peu rémunérée, qui, à terme, pourrait supplanter la main d'œuvre française. De plus, l'auteur reprend les propos du comte Schouvalof lors du Congrès de Berlin en 1878, qui met en garde contre le fait que cette masse de chinois, une fois équipée et armée, serait en mesure d'envahir l'Europe. Ce point important, se retrouve un mois plus tard dans les pages du *Temps*, qui met en garde contre une alliance sino-japonaise pour ces raisons. Le 26 décembre 1894, le journal *Le Temps* publie une chronique sur le conflit dans laquelle elle relate une information tirée d'un journal chinois, le *Shanghai Mercury*, selon laquelle le Japon imposerait à la Chine en cas de traité de paix, une alliance. L'article relate en ces termes :

Le *Shanghai Mercury* prête au Japon l'intention d'imposer à la Chine les conditions de paix suivantes : 1. Alliance étroite de la Chine et du Japon contre les puissances européennes; 2. Développement de la Chine et ouverture du pays au commerce japonais ; 3. Réorganisation de l'armée et de la marine du Céleste-Empire par les soins du Japon.. Si ces conditions étaient réellement celles que le Japon fera connaître aux plénipotentiaires chinois, il est évident que les puissances étrangères qui ont offert leurs bons offices pour provoquer une entente entre les belligérants auraient quelque peu sujet de se repentir, car une vaste confédération des races jaunes en Extrême-Orient, avec prédominance de l'influence exclusive du Japon en Chine comme en Corée n'est pas ce qu'elles peuvent rêver de plus favorable à leurs intérêts.³⁰

Cette citation révèle bien ici la crainte chez les journalistes français de voir s'allier les deux puissances asiatiques, craignant une « confédération de races jaunes en Extrême-Orient », qui plus est dominée par le Japon, s'étant montré au niveau d'une puissance européenne par le biais de cette guerre. L'équilibre en Extrême-Orient serait alors bouleversé. Le problème majeur réside dans le fait que le Japon serait alors en mesure de transmettre

²⁹ *Ibid.*

³⁰ « La guerre en Chine », *Le Temps*, 26 décembre 1894.

toutes ses technologies et armements à la Chine, permettant alors à ces puissances coalisées d'envahir l'Europe, thème que l'on retrouve plus tard encore lors du conflit russo-japonais. De plus, il s'est ensuite avéré que cette clause d'alliance qui avait inquiété les journalistes n'était en fait qu'une « clause de style »³¹, comme le mentionne à la fin du conflit un article du *Figaro* sur la paix de Shimonoseki et la Triple Intervention.



Figure 6 : Cadavres de soldats japonais mutilés par les chinois dans : «La guerre-sino-japonaise », *Le Monde Illustré*, 15 décembre 1894.

³¹ « L'Europe et la paix sino-japonaise », *Le Temps*, 23 avril 1895.

Conclusion

Alors que le Japon était souvent associé à une image de culture exotique, précédant le conflit, la première guerre-sino-japonaise change le regard que les français ont de ce pays lointain. La conjoncture de la fin du XIXème siècle en France, marquée par un développement phénoménal d'une presse qui se libéralise et se diversifie, d'un intérêt plus marqué par les expériences de guerres lointaines ainsi que l'émergence pour les individus de l'idée d'un monde au caractère fini de plus en plus accessible, voit alors la possibilité pour la presse française de s'intéresser à ce conflit. Cette guerre, au caractère singulier, voit alors s'affronter deux puissances apparaissant équivalentes sur le plan militaire. Ce conflit, tant attendu sur le papier, permet à certains grands journaux d'envoyer des reporters de guerre suivre le conflit, expérimentant alors certains nouveaux procédés journalistiques et voyant la carrière de certains de ces reporters débiter par la couverture de ce conflit. Raoul-Charles Villetard de Laguerie devint ensuite reporter officiant pour *L'Illustration* en 1900 lors de la révolte de Boxers, ainsi que pour *Le Petit Journal* et *L'Éclair* côté japonais en 1904-1905 lors de la guerre russo-japonaise, marquant alors l'apogée du reportage de guerre³². Ce conflit, avant tout suivi par un lectorat aisé et bourgeois, permit aux grands journaux parisiens d'essayer de nouveaux biais afin de garder son lectorat, comme introduire des reportages de guerre sous forme de feuilletons, genre qui se multiplie 10 ans plus tard lors de la guerre russo-japonaise.

Entre 1894 et 1895, les européens suivent pour la première fois un conflit initialement supposé symétrique entre le Japon et la Chine, deux puissances n'appartenant pas à la culture européenne. Si le Japon, par le biais de la modernisation de son armée, dont la France a participé lors de trois missions au Japon entre 1872 et 1889, était regardé comme une puissance militaire, c'est de par la première guerre-sino-japonaise que pour la première fois, le Japon est regardé comme une puissance militaire conquérante. Le Japon, rivalisant avec les puissances européennes, vient en moins d'un an d'inverser la proportion des forces en Extrême-Orient. Cette mécanique se confirme en 1900 lors de la révolte des Boxers, où les effectifs japonais atteignent deux tiers du corps expéditionnaire européen, puis plus encore, en 1905 lorsque le Japon parvient à vaincre la Russie. Ceci amène à un déplacement de l'intérêt français sur le Japon, d'un intérêt de nature culturel, dominé par la vision des romans de Pierre

³² Marc Martin, « Les grands reporters français durant la guerre russo-japonaise » [...], op.cit, p. 28.

Loti, à un intérêt de nature militaire, où le Japon émerveille de par ses succès militaires brefs, l'utilisation d'armes et stratégies européennes. La presse française relève même que cette première guerre sino-japonaise est celle de la civilisation sur la barbarie, le Japon ayant souvent été associé par les journalistes à la civilisation, même lors des « Port-Arthur atrocités », où la grande partie des reporters défendent les troupes japonaises, rejetant le blâme sur les soldats chinois. Des suites de la bataille navale de Yalu, qui démontre à l'Occident la nécessité d'adopter des canons à tir rapide et de blinder leurs vaisseaux, les britanniques mettent à flot une nouvelle classe de navires, la classe *Majestic*, cuirassés blindés de 14000 tonnes, armés de canons de 305mm. Le Japon, qui prit conscience du faible tonnage de ses navires, commanda également, entre 1897 et 1902, 12 navires dont 4 d'entre-eux pesaient au moins 15000 tonnes³³. L'ère des cuirassés pré-dreadnought débutait alors. A l'opposé, la première guerre-sino-japonaise prouve que le regard occidental porté sur le Chine reste celui d'une puissance considérée depuis longtemps sur le déclin, preuve apporté par les nombreuses descriptions des armées chinoises par la presse française qui ne s'arrêtaient jamais sur la partie la plus moderne de son armée de terre, l'Armée de Beiyang. Elle insiste alors sur l'Armée des Huit Bannières, armée obsolète qui n'a jamais ou très peu combattu durant l'ensemble du conflit. Alors rapidement assimilée à une horde de barbares mal commandée, l'armée chinoise ne parvient pas à changer le regard dont la presse française porte sur elle, ni les armées japonaises qui lui imposent le traité de Shimonoseki. De ce traité émerge dans les journaux français un sentiment de crainte à l'idée que le Japon ne domine l'Extrême-Orient, épaulé par une Chine qu'il compterait moderniser afin de menacer le commerce européen dans la région, mais également l'Europe. Cette crainte qui fait naître en Europe le « Péril Jaune », sert plus tard aux puissances européennes de prétexte pour dominer plus encore une Chine des plus affaiblies. En 1897, L'Allemagne profite de l'assassinat dans le Shangdong de deux prêtres allemands pour intervenir militairement en Chine, ce qui résulte en 1898 de la cession à bail pour 99 ans du port de Tsingtao. La Russie se fit elle céder à bail Port-Arthur en 1898, l'Angleterre Weihaiwei et Hong-Kong pour 99 ans, et la France se fit céder Kouang-Tchéou-Wan, à l'est de l'Indochine³⁴. Comme le montre bien S. C. M. Paine, dans son ouvrage, cette guerre a avant tout permis aux occidentaux une modification de leurs perceptions d'eux-mêmes quant à leurs représentations de la Chine. Ce travail a également montré des mutations concernant leur modèle de la guerre et à leur système commercial en

³³ Michel Vié, « La Mandchourie et la « Question d'Extrême-Orient » [...] op.cit, p. 33

³⁴ *Ibid.*

Extrême-Orient. Cette citation de S. C. M. Paine en dit long sur le regard occidental porté sur la Chine :

Le changement clé résultant de la guerre n'a pas tellement eu lieu dans les circonstances matérielles de l'Extrême-Orient, mais dans les perceptions occidentales de la Chine et du Japon, et de leurs perceptions d'eux-mêmes. La représentation misérable de la Chine avait finalement convaincu les Occidentaux du désespoir de sa situation domestique. Dans leur esprit, la preuve était maintenant présente. L'affaire était plus discutable. La situation en Chine était critique. Depuis, le gouvernement chinois était incapable de se réformer, et chaque puissance occidentale agitait indépendamment pour protéger ses propres intérêts et pour préempter les autres.³⁵

³⁵ S. C. M. Paine, *The sino-japanese war of 1894-1895* [...] op.cit, p. 296.

Sources

Périodiques

Quotidiens

Le Temps, juillet 1894-avril 1895

Le Figaro, juillet 1894-juin 1895

Hebdomadaires illustrés

L'Illustration, août 1894-mai 1895

Le Monde Illustré, août 1894-mars 1895

Le Petit Journal : Supplément illustré

Revue

La revue du cercle militaire, 5 juin 1897 ; 12 juin 1897

Publications sur la situation géopolitique en Extrême-Orient

Georges Bigot (dessin), Fernand Ganesco, *Japonettes*, Saigon, Aude, 1905, 54p

Charles Callwel, *Small Wars : Their Principles and Practice*, London, University of Nebraska, 1996 (réédition), 563p.

Auguste Gérard, *Ma mission en Chine (1893-1897)*, Paris, Plon, 1918, 347p

Amédée-Baillet De Guerville, *Au Japon*, Paris, Alphonse Lemerre, 1904, 284p

Raoul-Charles Villetard de Laguérie, *La Corée, indépendante, russe ou japonaise*, Paris, Hachette, 1898, 302p

Raoul-Charles Villetard de Laguérie, *Trois mois avec le maréchal Oyama : Les raisons de la victoire*, Paris, Hachette, 1905, 336p

Bibliographie

Histoire des circulations

Presse :

Claire Blandin, *Le Figaro : Deux siècles d'histoire*, Paris, Armand Colin, 2007, 308p

Christophe Charle, *Le siècle de la presse (1830-1939)*, Paris, Le Seuil, 2004, 400p

Thierry Gervais, *L'Illustration photographique : Naissance du spectacle d'information (1843-1914)*, Thèse de Doctorat, EHESS, 2007, 499p

Philippe Kaenel, *Les Périodiques illustrés (1890-1940) : Écrivains, artistes, photographes*, Lausanne, Infolio, 2011, 251p.

Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Eve Thérénty (dir), *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIXe siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2011, 1762p

Pierre Michel, « Mirbeau, Jacques Saint-Cère et l'affaire Lebaudy », *Cahiers Octave Mirbeau*, (n°3), 1996,

Michael Palmer, « L'âge d'or de la presse », *Le Temps des Médias* 2/2016 (n°27), p. 97-110.

Reportages

Marc Martin, *Les grands reporters : Les débuts du journalisme moderne*, Paris, Audibert, 2005, 399p

Marc Martin, « Les grands reporters français durant la guerre russo-japonaise », *Le Temps des Médias* 1/2005 (n°4), p. 22-33.

Marc Martin, « Le grand reportage et l'information internationale dans la presse française (fin du XIXème siècle-1939) », *Le Temps des Médias* 1/2013 (n°20), p. 139-151.

Michael Palmer, « William Russel, du « travelling gentleman » au « special correspondent », 1850-1880, *Le Temps des Médias* 1/2005 (n°4), p. 34-49.

Marie-Eve Thérénty, « « Les vagabonds du télégraphe » : représentations et poétique du grand reportage avant 1914 », *Sociétés et Représentations* 1/2006 (n°21), p. 101-115.

Voyages

Sylvain Venayre, *Panorama du voyage 1780-1920 : Mots, figures, pratiques*, Paris, Les Belles Lettres, 2012, 652p

Histoire des représentations

Luc Boltanski, *La souffrance à distance : Morale humanitaire, médias et politique*, Paris, Editions Métailié, 1993, 288p.

Bastien Chevalier, *L'Aigle en Perle d'Orient, Écrire et montrer la colonie de l'autre : Les Philippines au prisme de l'occupation américaine 1898-1910*, Grenoble, UPMF, 2015, 236p (mémoire de master)

François Pavé, *Le péril jaune à la fin du XIXe siècle : Fantasma ou inquiétude légitime ?*, Maine. Université du Maine, 2011, 295p.

Régis Poulet, « Le Péril Jaune », Larevuedesressources.org, 2005, Dans La Revue des Ressources, [En Ligne], <https://www.larevuedesressources.org/le-peril-jaune.499.html#nh1>, [consulté le 26 août 2019].

Tzevan Todorov, *Nous et les autres, la réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, 1989

Histoire de la Chine et du Japon

Généralités :

Cipango, 15 | 2008, 309p

L'Histoire, n°451, septembre 2018, p. 98

Pierre-François. Souyri, *Moderne sans être occidental : Aux origines du Japon d'aujourd'hui*, Paris, Gallimard, 2016, 490p

Pierre-François Souyri, *Nouvelle Histoire du Japon*, Paris, Perrin, 2010, 627p

Sylvain Venayre, *Une guerre au loin : Annam 1883*, Paris, Belles Lettres, 2016, 164p

Michel Vié, « La Mandchourie et la « Question d'Extrême-Orient », 1880-1910 », *Cipango* 18|2011, p. 19-78.

Guerre sino-japonaise :

Ken Daimaru, « Entre blessures de guerre et guerre des blessures : la « balle humanitaire » en débat en Europe et au Japon, 1890-1905 », *Le Mouvement Social* 2016/4 (n° 257), p. 93-108.

Jeffrey M. Dorwart, « James Creelman, the New York World and the Port Arthur Massacre », *Journalism Quarterly*, 1973/4, (n°50), 1973, p. 697-701.

Thomas L. Hardin, « American Press and Public Opinion in the First Sino-Japanese War », *Journalism Quarterly*, 1973/1, (n°50), 1973, p. 54-59.

Steward Lone, *Japan's First Modern War: Army and Society in the Conflict with China, 1894–1895*, New York, St. Martin's Press, 1994, 222p

Piotr Olender, *Sino-Japanese Naval War 1894-1895*, Petersfield, MMP, 2014, 225p

S. C. M. Paine, *The sino-japanese war of 1894-1895 : Perceptions, power and primacy*, Cambridge, CUP, 2003, 412p

Histoire de la guerre

Généralités

Bruno Cabanes (dir), *Une Histoire de la Guerre du XIXème siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 2018, 791p

Olivier Cosson, « La Grande Guerre imaginée par les officiers français : Combats, représentations et anticipation autour de la guerre russo-japonaise » dans : Christophe Prochasson, *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, 2004, p. 131-151.

Victor Davis Hanson, *Carnage et Culture : Les grandes batailles qui ont fait l'Occident*, Paris, Flammarion, 2010 (2ème édition), 593p

Victor Davis Hanson, *Le modèle occidental de la guerre*, Paris, Les Belles Lettres, 1990, 298p

Michel Depeyre, *Entre vent et eau, un siècle d'hésitations tactiques & stratégiques 1790-1890*, Paris, Economica, 2003, 564p

Jacques Frémeaux, *De quoi fut fait l'empire : Les guerres coloniales au XIXème siècle*, Paris, CNRS, 2010, 588p

Verdiana Grossi, *Le pacifisme européen : 1889-1914*, Bruxelles, Bruylant, 1994, 512p

Sylvain Venayre, *Guerre au loin (1815-1914)*, Cours de troisième année de Licence, 2018 .

Médecine militaire

Ken Daimaru, « Entre blessures de guerre et guerre des blessures : la « balle humanitaire » en débat en Europe et au Japon, 1890-1905 », *Le Mouvement Social* 2016/4 (n° 257), p. 93-108.

Ken Daimaru, *Préserver la santé des armées dans le Japon moderne : La médecine militaire face à la guerre russo-japonaise*, Paris, Université Paris-Nanterre, 2017, 355p

Sitographie

<http://archive.wikiwix.com/cache/?url=https%3A%2F%2Fwww.mfjtokyo.or.jp%2Ffr%2Fevents%2Fexhibition%2F20180303.html>, visité le 28 mai 2019 à 16h27

<https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb12268744h>, visité le 28 mai 2019 à 16h48.

<https://journals.openedition.org/cipango/992>, visité le 27 février 2019 à 15h44.

<http://www.musee-dauphinois.fr/3946-des-samourais-au-kawaii-histoire-croisee-du-japon-et-de-l-occident.htm>, visité le 17 janvier 2019 à 17h48.

http://leparticulier.lefigaro.fr/jcms/c_57169/valeur-en-euros-des-francs-erosion-monetaire.., visité le 28 juillet 2019.

Table des illustrations (dans le texte)

<u>Figure 1 : Les soldats japonais souffrant de la dysenterie dans : « La guerre sino-japonaise, Le Monde Illustré, 5 janvier 1895.....</u>	<u>33</u>
<u>Figure 2 : Itinéraire de Raoul-Charles Villetard de Laguérie lors de la campagne de Port-Arthur, de Nagasaki à Hiroshima en passant par Chemulpo et la péninsule de Liaodong, du 20 octobre au 25 novembre.....</u>	<u>37</u>
<u>Figure 3 : « Les événements de Corée : Un vaisseau chinois coulé par les Japonais », Le Petit Journal Supplément Illustré, 13 août 1894.....</u>	<u>50</u>
<u>Figure 4 : Vue en coupe du fusil Murata japonais dans « L'Armée Japonaise », L'Illustration, 18 août 1894.....</u>	<u>65</u>
<u>Figure 5 : Les porte-étendards de l'armée chinoise dans : « L'Armée chinoise », L'Illustration, 8 septembre 1894.....</u>	<u>71</u>
<u>Figure 6 : Cadavres de soldats japonais mutilés par les chinois dans : «La guerre-sino-japonaise », Le Monde Illustré, 15 décembre 1894.....</u>	<u>85</u>

Table des matières

Déclaration sur l'honneur de non-plagiat.....	3
Remerciements.....	4
Sommaire.....	5
Introduction.....	6
CHAPITRE 1 – LA PRESSE : VECTEUR D'INFORMATIONS SUR LE CONFLIT.....	16
La presse en 1894 : De la massification des tirages à la réinvention du concept d'information.....	16
La chronique et ses spécificités.....	19
CHAPITRE 2 – LE REPORTAGE DE GUERRE ET LA PREMIÈRE GUERRE-SINO-JAPONAISE.....	23
État des lieux : Le reportage à la veille du conflit.....	23
Bigot et le reportage photographique : Une guerre comme cas d'école pour les reporters ?.....	27
Raoul-Charles Villetard de Laguérie : Le parcours d'un reporter de guerre en Extrême-Orient.....	34
CHAPITRE 3 – LES PHÉNOMÈNES DE L'INFORMATION PROPRES AU PREMIER CONFLIT SINO-JAPONAIS.....	38
Qui s'intéresse à la guerre ? : Les spécificités du conflit et leur retranscription dans la presse.....	38
La question de la véracité du reportage français : Vers l'apparition du reportage-feuilleton ?.....	41
CHAPITRE 4 – L'OPINION PUBLIQUE FACE À LA GUERRE-SINO-JAPONAISE : SUIVRE LE CONFLIT DANS LA PRESSE EN 1894-1895.....	46
Des prémices aux premières victoires japonaises : Entre spectacle, scepticisme et fascination (juillet-septembre 1894).....	46
Le Japon triomphant et la Chine en déclin : Vers une dichotomie entre la civilisation et la barbarie (septembre-décembre 1894).....	51
Une paix difficile et l'entrée en scène des puissances européennes (décembre 1894-juin 1895).....	56
CHAPITRE 5 – LA FRANCE FACE À UN CONFLIT SYMÉTRIQUE NON-EUROPÉEN : QUELLES LEÇONS EN TIRER ?.....	63
La première guerre-sino-japonaise, l'Europe et les nouveautés technologiques militaires : Entre expectations et apports stratégiques.....	63
Une appréciation paradoxale : La première guerre sino-japonaise comme une « Petite Guerre » ?.....	69
CHAPITRE 6 – LA PREMIÈRE GUERRE-SINO-JAPONAISE COMME CATALYSEUR DE L'OPPOSITION DE DEUX MODÈLES : LE JAPON CIVILISÉ ET LA CHINE BARBARE.....	73
La guerre comme un biais pour devenir une puissance civilisée ?.....	74
Faire du rapport à la violence de guerre un critère de civilisation.....	78
L'hypothétique alliance sino-japonaise : Vers une matérialisation des craintes européennes.....	82
Conclusion.....	86
Sources.....	89
Bibliographie.....	90

Sitographie.....	93
Table des illustrations (dans le texte).....	94
Table des matières.....	95

RÉSUMÉ

Le 3 juillet 1894, *Le Figaro* mentionne pour la première fois ce qui va devenir, un mois plus tard, la première guerre sino-japonaise. Durant près de dix mois, s'affrontent chinois et japonais en Corée, dans la Mer Jaune et en Mandchourie, dans une guerre qui modifiera l'ordre établi depuis des siècles en Extrême-Orient. Des suites du traité de Shimonoseki, signé le 17 avril 1895 entre les deux puissances, le Japon, nouvellement occidentalisé, est agrandi de l'actuelle île de Taïwan et des îles Pescadores, devient pour la première fois une puissance impérialiste et coloniale, mais surtout la première puissance régionale au détriment de la Chine, dont le déclin se poursuit. Une victoire si importante que la Russie, la France et l'Allemagne, intervinrent dans ce qui fut la Triple Intervention afin de limiter les acquisitions territoriales japonaises. Jusqu'à la fin du conflit, la presse française suivra l'ensemble des tenants et aboutissant d'une des premières guerre au loin exclusivement asiatique et non européenne. Cet ouvrage a pour objectif de s'inscrire aux confins de trois champs historiographiques bien distincts, que sont l'histoire de la presse, de la guerre et des représentations. Ceci s'opère en étudiant le discours de la presse française sur le conflit entre 1894 et 1895, afin de faire une histoire des représentations de cette guerre se déroulant au loin, et l'impact qu'elles eurent sur les représentations des belligérants en tant que peuple. Ce conflit se déroule aux croisements de mutations multiples majeurs propres au dernier tiers du XIX^{ème} siècle, tels que l'émergence de l'idée de la finitude du monde, permise par un essor technologique permettant de voyager et s'informer plus vite, ou encore l'accélération de la doctrine colonialiste européenne depuis les quinze années précédentes, qui amène les européens à coloniser de grandes parties du monde. Ce sont l'ensemble de ces mutations qui permettent, et dans le même temps, attisent la curiosité et l'intérêt européens pour ce type de conflit. Tout ceci est également rendu possible par une presse en plein âge d'or depuis deux décennies, qui multiplie les biais pour informer un lectorat de plus en plus important et diversifié. Durant ces 10 mois de conflits, certains des plus prestigieux journaux français envoyèrent des reporters de guerre afin de suivre et rapporter le premier sino-japonais jusque dans le salon des lecteurs d'alors. Ce sont ces textes et images, accompagnés d'autres articles de journaux, qui révèlent alors l'imaginaire du lecteur, mais également ses spéculations, son attente, son étonnement, sa stupeur, jusqu'à son dégoût, ressentis que cette presse nous permet alors de saisir et d'étudier, dans le cadre du premier conflit sino-japonais.

SUMMARY

On July 3rd, 1894, *Le Figaro* mentions for the first time what will become, a month later, the first Sino-Japanese war. For nearly ten months, China and Japan fought in Korea, in the Yellow Sea and in Manchuria, during a war that will change the order, establish for centuries in the Far East. After the treaty of Shimonoseki, signed April 17th, 1895 between the two powers, Japan, expanded from the present island of Taiwan and the Pescadores Islands, becomes for the first time an imperialist and colonial power, and most importantly, the first regional power to the detriment of China. A victory so important that Russia, France and Germany, intervened in the Triple Intervention in order to limit the Japanese territorial acquisitions. Until the end of the conflict, the French press will follow all the results in one of the first exclusively Asian and non-European war. The purpose of this book is to get in three very different historiographical fields, by studying the French press's discourse on the conflict between 1894 and 1895, in order to make a history of the representations of this war taking place far away, and the impact they had on the representations of belligerents as a people themselves. This conflict takes place at the crossroads of major mutations of the last part of the nineteenth century, such as the emergence of the idea of the finiteness world, enabled by a technological boom, who allows to travel and learn more quickly, or the acceleration of the European colonialist doctrine of the last fifteen years, which leads the Europeans to colonize large parts of the world. These are those mutations that fuel the curiosity and interest of Europeans for this type of conflict. All this has also been made possible by a golden age press, which multiplies the aims to inform an increasingly important and diversified readership. During these 10 months of conflict, some of the most prestigious French newspapers sent war reporters to follow and bring back the first sino-japanese war to the readers' lounge. It is these texts and images, along with other newspaper articles, which then reveal the reader's imagination, but also his speculations, his expectation, his astonishment, or even his disgust, felt that this press allows us to seize and study, during the first Sino-Japanese conflict.

MOTS CLÉS : représentations, première guerre sino-japonaise, presse, guerre au loin, Japon, Chine.
Representations, first sino-japanese war, press, far away war, Japan, China.

Illustration de couverture : Compagnie du génie des tschintais dans « L'Armée Japonaise », *L'Illustration*, 18 août 1894.